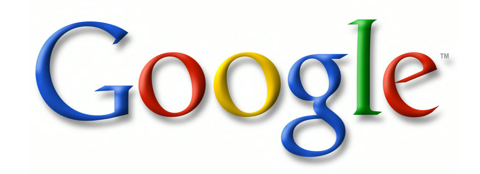


Cavelier

COURS ORAL

DE

FRANC-MAÇONNERIE SYMBOLIQUE

Paris. — Typographie HENNUYER et FILS, rue du Boulevard, 7.

COURS ORAL

DE

FRANC-MAÇONNERIE SYMBOLIQUE

EN DOUZE SÉANCES

PAR

H. CAUCHOIS, 30e.·.

ANCIEN ORATEUR DU GRAND ORIENT DE FRANCE,
CHAMBRE SYMBOLIQUE.

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL,
GALERIE D'ORLÉANS, 17 ET 19.

1863

GRAND ORIENT DE FRANCE.

Suprême Conseil pour la France et les possessions françaises.

O.·. de Paris, le 21 janvier 1863 (e. v.).

T.·. C.·. et R.·. F.·.,

Nous sommes heureux de vous annoncer que, sur l'avis favorable émis par le Conseil de l'ordre dans sa séance du 19 du courant, notre T.·. Ill.·. Grand Maître, en vertu de l'article 297 des statuts généraux, vous a autorisé à faire imprimer et publier le *Cours oral de Franc-Maçonnerie symbolique* dont vous êtes l'auteur.

Nous faisons des vœux pour le succès de cet ouvrage, où respirent de saines doctrines maçonniques.

Recevez, T.·. C.·. F.·., l'assurance de mes sentiments fraternels.

Le Grand Maître adjoint de l'Ordre,

HEULLANT.

Au T.·. R.·. F.·. CAUCHOIS.

AVERTISSEMENT.

Le *Cours oral de franc-maçonnerie symbolique* n'était pas destiné à la publicité.

Il a eu lieu de vive voix, comme l'indique son titre, pendant douze séances des trois années 1859, 1860 et 1861[1], dans la R.·. L.·. Chap.·. et Aréop.·. des Cœurs-Unis, O.·. de Paris, en vue seulement d'instruire les FF.·. initiés par cet atelier.

Depuis, plusieurs francs-maçons de différentes loges, qui avaient assisté à ce cours, ont pensé qu'il pourrait être utile à la franc-maçonnerie entière de le publier. Alors, l'auteur s'est efforcé de le reproduire, par écrit, le plus fidèlement possible, d'après ses notes et ses souvenirs.

Exposer à tous le véritable esprit de la franc-maçonnerie symbolique, révélé par ses symboles eux-mêmes, par sa doctrine et par ses œuvres; si-

[1] Les 11 mars, 8 avril, 13 mai, 10 juin, 11 novembre, 9 décembre 1859; 13 janvier, 9 mars, 9 novembre, 14 décembre 1860; 8 mars et 8 novembre 1861.

gnaler la liaison intime et méthodique de ses trois grades, considérés jusqu'ici d'une manière isolée; donner enfin une explication morale à chacune de ses formules, demeurées jusqu'à ce jour, pour la plupart, inexpliquées, tel est le triple but de la présente publication.

Puisse-t-il être atteint, dans l'intérêt général d'un ordre qui ne peut que gagner à être bien connu.

DIVISION DU COURS.

Pages.

PRÉAMBULE (1re *séance*).

TITRE I.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

TITRE II.

GRADES SYMBOLIQUES (6e *séance*).

ABRÉVIATIONS.

F.·.	Frère.
G.·. A.·. de l'Un.·.	Grand Architecte de l'Univers.
G.·. O.·.	Grand Orient.
MM.·. FF.·.	Mes frères.
O.·.	Orient.
Or.·.	Orateur.
R.·. L.·.	Respectable loge.
R.·. L.·. Chap.·. et Aréop.·.	Respectable Loge Chapitrale et Aréopagiste.
T.·. R.·.	Très-respectable.
Vén.·.	Vénérable.

COURS ORAL

DE

FRANC-MAÇONNERIE SYMBOLIQUE

PRÉAMBULE.

(1re Séance.)

§ 1. — Idée du cours. — Son objet.

MM.·. FF.·.,

« Enseignez, propagez la franc-maçonnerie, et vous au-« rez rendu plus de services à l'humanité que tous les lé-« gislateurs ensemble. » Ces paroles d'un F.·. qui a vieilli dans l'étude et la pratique des doctrines de notre ordre [1] sont bien de nature à stimuler le zèle des francs-maçons en général, et particulièrement de ceux qui se trouvent appelés, par leurs fonctions mêmes, à l'enseignement maçonnique.

Elu et réélu depuis plusieurs années par la R.·. L.·. des Cœurs-Unis à la dignité d'Or.·., j'ai pensé, peut-être un peu tard, que le meilleur moyen d'utiliser l'enseignement qui m'était confié serait d'ouvrir un cours de franc-maçonnerie symbolique, dans lequel les trois grades d'apprenti, de compagnon et de maître, qui composent à eux seuls cette franc-maçonnerie, seraient successivement examinés et développés dans un ordre méthodique. Par là il deviendrait plus facile de comprendre le sens et la portée des in-

[1] Le F.·. Desétangs, ancien vén.·. de la R.·. L.·. des Trinosophes, O.·. de Paris.

structions symboliques, et de saisir leur liaison rationnelle et progressive.

Ce projet de cours, soumis à la R.·. L.·. des Cœurs-Unis, a reçu son approbation. Il lui a paru opportun d'examiner à nouveau la franc-maçonnerie symbolique, alors que le G.·. O.·. de France a cru devoir réviser les cahiers des trois premiers grades, afin de constater et d'expliquer au besoin les modifications opérées par cette révision. Dès lors, il ne s'est plus agi que de rechercher dans quelle forme le cours devrait avoir lieu.

On avait à choisir entre deux différents modes d'instruction : l'enseignement par écrit et l'enseignement de vive voix. Le premier est d'ordinaire plus correct et plus précis que le second, mais ce dernier se prête plus facilement aux explications de détail, dans lesquelles il est quelquefois nécessaire d'entrer pour se faire mieux comprendre, aussi est-il constamment préféré pour les cours publics. D'ailleurs, le mot cours implique l'idée d'une instruction courante, et il devient fort difficile de courir lorsqu'on se trouve enchaîné par un écrit. Cependant, par une singulière contradiction, les seuls cours maçonniques connus à Paris, ceux des FF.·. Vassal et Ragon, ont eu lieu tous deux par écrit[1]. La R.·. L.·. des Cœurs-Unis a pensé qu'il convenait de se conformer, pour le cours actuel, à la véritable signification de ce mot, et d'offrir ainsi aux francs-maçons l'attrait de la nouveauté. En conséquence, elle a décidé que ce cours aurait lieu oralement.

Ceci dit, MM.·. FF.·., il ne me resterait plus, si j'étais en présence d'une assemblée profane, qu'à invoquer son indulgence : mais la vôtre m'est tellement connue, vous m'en

[1] Voir *Cours complet de maçonnerie*, par le docteur Vassal, 1832; *Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes*, par J.-M. Ragon, 1843.

avez donné tant de preuves, que je craindrais de manquer de reconnaissance si je paraissais en douter ; je suis convaincu d'avance qu'elle ne me faillira pas dans les circonstances nombreuses où j'en aurai certainement besoin.

§ 2. — Rites et grades maçonniques.

En vous annonçant, MM.·.FF.·., que le cours actuel porterait seulement sur la franc-maçonnerie symbolique, j'ai dû soulever dans vos esprits la question suivante : Il y a donc plusieurs franc-maçonneries ? Hélas oui, et quoiqu'on puisse le regretter, il ne faut pas s'en étonner. Aussitôt qu'une bonne idée est émise, tout le monde veut s'en emparer ; chacun la tourne à sa manière, et, pour mieux se l'approprier, s'efforce de lui imprimer le cachet de sa personnalité. De là des modifications nombreuses, des additions, des retranchements, des superfétations, puis enfin des altérations et même des contrefaçons.

C'est ainsi que la franc-maçonnerie primitive a donné naissance à une foule de rites et de grades, dont plusieurs, entièrement étrangers à son but, ont heureusement disparu. Mais aujourd'hui encore, on ne compte pas moins de 22 rites et 374 grades prétendus maçonniques, dont voici la nomenclature[1] :

NOMBRE DES RITES.	DÉNOMINATION DES DIFFÉRENTS RITES.	NOMBRE DES GRADES A CHAQUE RITE.	AU TOTAL.
5	Indien. Chaldéen. . . . . Eclectique . . . . Haïtien. . . . . Des négociates, ou des sublimes maîtres de l'anneau lumineux.	3	15

[1] *Précis sur la franc-maçonnerie*, 1856, par le F.·. César Moreau, p. 16 et suivantes.

NOMBRE DES RITES.	DÉNOMINATION DES DIFFÉRENTS RITES.	NOMBRE DES GRADES. A CHAQUE RITE.	NOMBRE DES GRADES. AU TOTAL.
5		3	15
1	Des anciens maçons libres et acceptés d'Angleterre.	4	4
1	Du régime rectifié, ou de la stricte observance.	5	5
1	de Swedenborg, ou des illuminés de Stockolm.	6	6
3	De Schræder. / De Zinnendorf. / Des parfaits initiés d'Egypte.	7	21
2	Persan. / De l'Ordre du Temple.	8	16
2	Suédois / De Fesster.	9	18
1	Ecossais philosophique.	13	13
1	Aux trois globes.	17	17
1	Français.	18	18
1	D'Hérédom de Kilvinning.	28	28
1	Ecossais ancien et accepté.	33	33
2	De Memphis. / De Misraïm.	90	180
22			374

Parmi cette multitude de rites et de grades, plusieurs semblent fort peu conformes au véritable esprit de la doctrine maçonnique, ou du moins inutiles à ses développements. Aussi, le G.·. O.·. de France a-t-il fait un choix qui, au premier abord, paraît extrêmement radical. Sur les vingt-deux rites, il en a écarté vingt, et n'en a admis que deux ; savoir : le rite français, qui comprend dix-huit grades, et le rite écossais ancien et accepté qui, sauf de très-légères différences, marche d'accord avec le rite français, jusques et compris le dix-huitième grade, et s'étend seul jusques et compris le trente-troisième grade, *nec plus ultrà* de la franc-maçonnerie reconnue par notre sénat maçonnique [1].

[1] Depuis cette séance le G.·. O.·. de France a admis en principe le rite de Memphis, et a permis à ses loges de travailler aux trois grades symboliques, selon les pratiques propres à ce rite ; mais il a spécifié que les grades supérieurs

Sans doute, d'après l'intention du G.·. O.·. de France, ces trente-trois grades ne devraient former qu'une seule et même franc-maçonnerie ; mais la concordance de plusieurs entre eux et leur dissemblance avec les autres, les ont fait classer en quatre catégories qui, d'après le langage usuel, composent autant de franc-maçonneries distinctes, dont chacune est désignée par son élément dominant, ou par la couleur du cordon du plus haut grade qu'elle confère.

Par suite, ces trente-trois grades forment les quatre espèces de franc-maçonneries suivantes :

1° La franc-maçonnerie symbolique, ou bleue, comprenant les trois premiers grades, ainsi nommée à cause des nombreux symboles qu'elle renferme, et du cordon bleu qui décore le maître.

2° La franc-maçonnerie religieuse, ou rouge, commençant au quatrième grade et finissant avec le dix-huitième ; ainsi appelée à cause de son caractère éminemment religieux, et du cordon rouge dont est décoré le rose-croix.

3° La franc-maçonnerie philosophique, ou noire, commençant au dix-neuvième grade, et finissant avec le trentième, ainsi nommée à cause de son caractère essentiellement philosophique, et du cordon noir qui décore le kadosch.

4° Et la franc-maçonnerie blanche, ou administrative, comprenant les trois derniers grades, ainsi appelée à cause de son caractère exclusivement administratif, et du cordon-blanc dont est décoré le trente-troisième.

Peut-être penserez-vous, MM.·. FF.·., que le cours actuel, se bornant aux trois premiers grades, vous sera d'une

ne pourront dépasser le grade de 30e, au delà duquel il n'y a plus que des grades administratifs, qui ne peuvent être accordés que par le grand collége des rites, et en se conformant aux articles 130, 137 et suivants des statuts généraux.

faible utilité, puisqu'il vous en laissera ignorer trente? A cet égard je crois pouvoir vous dire, sans indiscrétion, que les grades se pèsent plutôt qu'ils ne se comptent, et que la qualité vaut mieux que la quantité. Or, si les grades supérieurs aux trois premiers contiennent quelques renseignements historiques et quelques développements philosophiques assez importants, les trois premiers grades renferment à eux seuls tout ce qu'il y a de vraiment essentiel dans la doctrine maçonnique; et le maître peut, à bon droit, se considérer comme un franc-maçon parfait, lorsqu'il possède toutes les connaissances et pratique toutes les vertus enseignées par la franc-maçonnerie symbolique.

TITRE I.

—

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Avant d'examiner les trois grades d'apprenti, de compagnon et de maître, qui composent à eux seuls toute la franc-maçonnerie symbolique, ou bleue, il est nécessaire d'exposer d'abord quelques notions préliminaires, applicables à ces trois grades symboliques, et qui nous permettront plus tard de les mieux comprendre.

Pour suivre, autant que possible, l'ordre logique selon lequel les questions générales se présentent à l'esprit du récipiendaire, nous rechercherons successivement les caractères distinctifs de la franc-maçonnerie, son origine, son but et ses mystères.

CHAPITRE I.

CARACTÈRES DISTINCTIFS DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

Rien de plus difficile, on l'a dit avec raison, qu'une bonne définition. En effet, définir une chose, c'est indiquer les qualités essentielles qui la distinguent des autres, c'est-à-dire, faire connaître à la fois ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas. Or, fort peu de définitions réunissent ce double caractère.

Avant tout, pour bien définir, il importe de bien connaître ; autrement on s'expose aux plus graves erreurs. Nous en trouvons une preuve manifeste dans le supplément au dictionnaire de l'Académie française, édité en 1829, qui définit ainsi la franc-maçonnerie : « Société mystérieuse, prétendue *cabalistique, sans but,* et dont les membres se reconnaissent à certains signes et attouchements. » Cabalistique, elle qui signale à ses adeptes les partisans de la cabale comme des fous ou des charlatans ; et sans but, elle dont le triple but est le plus digne que puisse se proposer une institution humaine : « Unir, éclairer et rendre heureuse l'humanité. »

Suivant le Vén.·. F.·. Desétangs, « la franc-maçonnerie est le lien des peuples. » C'est bien là indiquer, par une fort belle image, un de ses plus heureux effets ; mais ce n'est pas faire connaître complétement en quoi elle consiste.

Enfin, d'après le F.·. Vassal, ancien secrétaire général du G.·. O.·. de France ; « la franc-maçonnerie est la philosophie symbolique, » c'est-à-dire enseignée à l'aide de symboles. Ici, l'horizon s'agrandit, sans cependant atteindre les limites de la réalité. Adressons-nous donc au G.·. O.·. de France, et nous en obtiendrons sans doute la définition la plus exacte de notre institution.

Section I. — *Définition officielle de la franc-maçonnerie.*

L'article 1er de la constitution du 10 août 1849 s'exprime en ces termes :

« La franc-maçonnerie, institution philanthropique, philosophique et progressive, a pour base l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ; elle a pour objet l'exercice de la bienfaisance, l'étude de la morale universelle, des sciences

et des arts, et la pratique de toutes les vertus. Sa devise a été de tout temps : « Liberté, Egalité, Fraternité. »

Cette définition avait été légèrement modifiée par l'article 1er de la constitution du 28 octobre 1854; mais elle se trouve textuellement reproduite dans les nouveaux cahiers des trois premiers grades publiés par le G.·. O.·. de France en 1858. La devise seule manquait dans l'instruction d'apprenti; elle a été rétablie dans l'instruction de maître, comme un complément nécessaire, et exigé par l'article 3 de la constitution de 1854, ainsi conçu : « La franc-maçonnerie conserve toujours son ancienne devise : Liberté, Egalité, Fraternité. »

Ainsi, MM.·. F.·., nous voilà en possession d'une définition officielle de la franc-maçonnerie, sanctionnée par deux constitutions[1] et par les instructions qui les ont suivies. Dès lors, il ne nous reste plus, pour obtenir une juste idée de notre ordre, qu'à analyser les différentes parties de cette définition.

La *philanthropie maçonnique* est l'amour de l'humanité, dans sa plus grande expansion ; car elle embrasse tous les hommes, sans aucune distinction de pays, de naissance, de couleur, de fortune, de position sociale, de titres et de rangs, d'opinions politiques et religieuses.

La *philosophie maçonnique* ne constitue ni une école ni une secte particulière ; mais elle présente dans le symbolisme, le résumé, la quintessence de toutes les philosophies. Remontant, autant que possible, des effets aux causes, elle puise dans l'étude du monde, la connaissance de Dieu; dans l'étude de l'homme, la connaissance de sa double nature et de sa double destination; et dans l'étude des diffé-

[1] On peut dire maintenant par trois constitutions, celle de 1862, ayant reproduit textuellement la définition et la devise contenues dans la constitution de 1854.

rents systèmes philosophiques, le moyen de les concilier tous, sur les points nécessaires à la moralité sociale, et par suite au bonheur de l'humanité.

Le *progrès maçonnique* ne consiste pas dans un amour immodéré d'innovations, car la franc-maçonnerie sait fort bien qu'à côté du bienfait d'améliorer se trouve le danger d'innover; et elle sait aussi que, pour être durable, le progrès ne doit s'opérer qu'avec une sage lenteur. Mais on ne voit jamais ses adeptes, à l'instar de certaines gens, *au char de la raison s'attelant par derrière ;* leurs aspirations naturelles et leurs constants efforts sont dirigés vers le progrès des lumières, c'est-à-dire le progrès dans le bien, dans la moralité humaine, dans le chemin de la vertu.

L'*existence de Dieu* et l'*immortalité de l'âme* constituent les deux bases essentielles de la franc-maçonnerie, et sont aussi celles de toutes les philosophies et de toutes les religions, sainement comprises; elles doivent donc former un lien naturel de concordance entre elles.

L'existence de Dieu est indispensable pour expliquer le monde physique, intellectuel et moral ; c'est ce qui a fait dire au philosophe de Ferney : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer [1]. »

Cette existence se manifeste à nos regards par toutes les merveilles de la création, et principalement par la voûte céleste, qui excite sans cesse notre admiration. *Cœli enarrant gloriam Dei*, les cieux racontent la gloire de Dieu ; ou, suivant la traduction poétique de Jean-Baptiste Rousseau [2] :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur;
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.

[1] Œuvres de Voltaire, *Epître à l'auteur du livre des Trois Imposteurs*, t. III.
[2] Ode II, strophe 1re.

Aussi, l'existence de Dieu a-t-elle été admise dans tous les temps et dans tous les pays; et si quelques esprits vulgaires ont pu être abusés par le polythéisme, l'unité divine n'a pas cessé d'être enseignée par les initiateurs et reconnue par les initiés.

Aujourd'hui, toutes les nations civilisées reconnaissent qu'il n'y a qu'un seul Dieu; mais elles lui prêtent encore des caractères bien différents, comme pour justifier cette ancienne remarque philosophique : « Si Dieu a fait les hommes à son image, ceux-ci le lui ont bien rendu, et ils l'ont fait à la leur, en lui supposant la plupart de leurs mauvaises passions. »

Le Dieu des francs-maçons est un, universel, incréé, éternel, souverainement puissant, intelligent et indulgent. Créateur de tout ce qui existe par sa seule puissance, il dirige le monde par sa suprême intelligence, et traite l'humanité avec une indulgence toute paternelle. Source de toute lumière et de toute justice, type de toutes les perfections, il est ineffable par son essence et ne peut être désigné que par l'un de ses attributs; voilà pourquoi les francs-maçons se contentent de le qualifier en ces termes : « Le Grand Architecte de l'Univers. »

L'immortalité de l'âme ne saurait être considérée comme une pure invention de la vanité humaine. Non-seulement elle est nécessaire à la moralité sociale, mais elle est un besoin du cœur, de l'esprit et du jugement. Contemplez une mère auprès du tombeau de son fils unique, et cherchez à quelle source il lui est possible de puiser des consolations; vous reconnaîtrez bientôt que c'est uniquement dans l'espérance de se réunir un jour à l'enfant chéri dont elle déplore la perte. Ecoutez un sage, parvenu au sommet de la science humaine, et répétant avec Socrate : « Ce que je sais c'est que je ne sais rien; » vous comprendrez qu'un savoir si pénible-

ment acquis et cependant si incomplet, doit recevoir ailleurs un digne complément. Considérez enfin la partie matérielle de l'homme, changeant de forme sans s'anéantir, et demandez-vous alors comment la partie immatérielle pourrait subir l'anéantissement? Ne serait-ce pas là un renversement de l'ordre naturel, une anomalie inexplicable, une choquante contradiction. Que sera-ce donc si l'homme vertueux succombe sous les coups de lâches meurtriers? alors la justice divine exigera nécessairement la punition des coupables et la récompense de leur innocente victime.

Aussi les hommes de tous les temps et de tous les pays ont-ils compris qu'ils étaient appelés à se survivre, et ils n'ont différé entre eux à cet égard que par la manière de formuler leur croyance. Le panthéisme et la métempsycose elle-même n'étaient que des genres différents d'immortalité.

Les francs-maçons croient que l'âme immortelle retrouvera dans une existence nouvelle les objets de ses plus chères affections en cette vie; qu'elle ira compléter, auprès du G.·. A.·. de l'Un.·., les connaissances qu'ici-bas elle n'a pu qu'effleurer; et qu'elle sera punie ou récompensée, suivant le mérite ou le démérite de ses œuvres.

La *bienfaisance maçonnique* doit s'exercer à l'égard de tous les hommes, puisqu'ils sont tous frères, comme enfants du même Dieu. Elle comprend non-seulement les secours pécuniaires, mais encore tous les moyens d'assistance physique, intellectuelle et morale. Si votre frère souffre, hâtez-vous de le secourir; s'il est plongé dans les ténèbres de l'ignorance, portez-lui le flambeau de la vérité; s'il a eu le malheur de se laisser entraîner par de mauvais conseils, efforcez-vous de le ramener par de bons exemples.

Certes, il ne faudrait pas réduire la franc-maçonnerie à n'être qu'un bureau de bienfaisance ou une société de secours mutuels; car, si respectables et si utiles que soient

ces institutions, elles se trouvent régies par des lois bien différentes de celles de notre ordre, et n'ont pas, à beaucoup près, la même portée philosophique.

La *morale maçonnique* n'est ni catholique, ni protestante, ni juive, ni mahométane, elle est universelle. Pour mériter ce titre, elle s'attache d'abord de préférence aux points sur lesquels les moralistes de tous les pays et de toutes les religions sont d'accord ; puis ensuite elle s'efforce d'harmoniser les opinions les plus contraires en apparence, en faisant cesser les malentendus qui sont la cause la plus ordinaire des prétendues contradictions.

L'*étude des sciences et des arts* est considérée par la franc-maçonnerie comme nécessaire à l'intelligence de sa philosophie symbolique, au développement et au progrès de l'esprit humain et à la moralisation sociale. Sans prétendre former des savants ni des artistes, elle s'honore en accueillant ceux qui peuvent le mieux l'éclairer par leurs lumières et la charmer par leurs talents. Sa science principale consiste dans la connaissance du monde ; et son art suprême est de faire vivre en bonne intelligence les hommes de toutes les opinions, de tous les partis, de tous les cultes.

La *pratique de toutes les vertus*, voilà surtout l'objet essentiel de la franc-maçonnerie. Aux bonnes leçons joignant les bons exemples, c'est par la théorie et la pratique de la vertu qu'elle s'efforce de conduire ses adeptes à un double bonheur dans ce monde et dans l'autre.

La devise : *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, est pour la franc-maçonnerie l'expression, non pas d'une théorie politique, mais d'un dogme philosophique. Aussi, la constitution de 1854, articles 2 et 3, rappelle à tous les francs-maçons que, travaillant seulement dans le domaine des idées, ils doivent respecter les lois du pays qu'ils habitent, la foi religieuse et les sympathies politiques de tous les hommes, et s'inter-

dire, dans leurs réunions, toute discussion à ce sujet[1].

La *liberté maçonnique* n'a rien de commun avec la licence, qui n'est autre chose qu'un despotisme déguisé. La franc-maçonnerie n'ignore pas que la liberté de chacun est limitée par la liberté de tous ; et que, si ces deux libertés se trouvent opposées l'une à l'autre, l'intérêt particulier doit céder à l'intérêt général. Mais elle appelle de tous ses vœux et favorise de tous ses efforts le libre développement de toutes les facultés humaines, compatible avec le maintien du bon ordre ; et elle considère comme un devoir de signaler et de flétrir les actes attentatoires à la liberté individuelle et à la liberté de conscience, qui dégénèrent trop souvent en une véritable barbarie.

Comment comprendre qu'aujourd'hui l'esclavage puisse encore subsister chez plusieurs nations civilisées, et notamment dans les Etats-Unis d'Amérique !

A Rome, un enfant juif, de la famille Mortara, a été enlevé à la religion de ses pères, parce qu'il a plu à une servante de le baptiser catholique ; et, pour empêcher tout retour à sa religion native, il a été jeté dans un couvent de catéchumènes, au mépris de tous les droits de la puissance paternelle.

A Stockholm, trois dames fort honorables ont subi l'expulsion de leur patrie et la confiscation de leurs biens, parce qu'elles s'étaient fait recevoir catholiques, en abjurant le protestantisme.

Et à Djeddah, le consul de France et plusieurs autres Français ont été traîtreusement égorgés par des musulmans fanatiques, qui n'avaient d'autres griefs à reprocher à leurs victimes que la qualité de chrétiens.

L'*égalité maçonnique* est bien loin de diminuer le respect

[1] Ces dispositions sont textuellement reproduites par la Constitution de 1862.

dû aux autorités constituées, car la franc-maçonnerie rappelle sans cesse aux gouvernés que la hiérarchie sociale est indispensable pour protéger leurs personnes et leurs propriétés, et que la principale force des chefs consiste dans la vénération qui les entoure; mais, en même temps, elle s'efforce de prémunir les gouvernants contre les funestes égarements de l'orgueil, en les faisant souvenir qu'ils ne sont élevés au-dessus de leur semblables que pour leur être utiles, et que leur véritable grandeur dépend bien moins de leurs fonctions mêmes que de la manière dont ils les exercent. A ses yeux, tous les hommes, pétris du même limon, soumis aux mêmes besoins, aux mêmes infirmités et à la mort, qui fait évanouir toutes les distinctions puériles de la vanité, ne se distinguent réellement les uns des autres que par leurs qualités morales; et elle redit souvent avec Voltaire [1] :

Les mortels sont égaux, ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

La *fraternité maçonnique*, au lieu d'être restreinte à une profession, à une secte, à un pays quelconque, s'étend à tous les hommes, quelles que soient leur condition, leur corporation, leur patrie. Le franc-maçon, citoyen du monde, ne voit dans l'univers qu'un seul peuple de frères, et dans l'humanité qu'une seule famille, dont il s'efforce d'unir tous les membres, en leur rappelant sans cesse la triple fraternité, résultant de leur communauté d'origine, de besoins et de destination. Si l'union fait la force, cela est vrai surtout pour l'union fraternelle établie par la franc-maçonnerie, qui constitue le véritable *lien des peuples ;* et cette union ne sera complétement réalisée que lorsque la bannière de la fraternité maçonnique flottera sur le monde entier.

[1] Tragédie d'*Eryphile*, acte II, scène 1re.

SECTION II. — *La franc-maçonnerie moderne et les mystères anciens.*

La franc-maçonnerie moderne ressemble aux mystères anciens par certaines formes et certains emblèmes mystérieux; mais elle en diffère sous plusieurs rapports.

D'abord elle n'a point deux doctrines : l'une *ésotérique* pour le vulgaire, et l'autre *isotérique* pour les seuls initiés; elle n'a qu'une seule doctrine, expliquée spécialement à ses adeptes par les discours prononcés dans les ateliers, et portée à la connaissance de tous les lecteurs, francs-maçons ou profanes, par les publications maçonniques.

Par suite, on ne la voit adorer ni le soleil, ni la lune, ni aucun autre objet de la création; mais elle réserve exclusivement son adoration pour le G.·. A.·. de l'Un.·., créateur des mondes et de l'humanité, source unique de la lumière physique, intellectuelle et morale, de la science, de la sagesse et de la vertu.

Elle ne se borne pas à retracer, par ses symboles et ses emblèmes, les grands phénomènes de la nature matérielle et ses diverses transformations; mais au dogme insuffisant de la métempsycose des corps elle a pris soin d'ajouter le dogme si consolant, si moral et si rationnel de l'immortalité des âmes.

Loin de vouloir concentrer les lumières dans l'intérieur des temples, elle s'efforce au contraire de les répandre au dehors, par tous les moyens en son pouvoir; et, au lieu de restreindre l'initiation à certaines classes privilégiées, elle appelle tous les hommes offrant des garanties suffisantes de moralité à jouir des bienfaits de la fraternité maçonnique.

Section III. — *La franc-maçonnerie comparée aux religions reconnues.*

La franc-maçonnerie constitue-t-elle une religion?

Cette question, depuis fort longtemps et très-souvent agitée, a soulevé de nos jours une si vive controverse, qu'il devient impossible de la passer sous silence; mais, plus on l'examine avec attention, et plus on acquiert la profonde conviction qu'elle n'est pas susceptible d'une solution absolue.

En effet, l'Académie définit le mot Religion en ces termes : « La croyance qu'on a dans la Divinité, et le culte qu'on lui rend en conséquence. » Or, la franc-maçonnerie a pour base essentielle la croyance en un Dieu unique, créateur de tout ce qui existe, père commun de tous les mortels, qui doit récompenser les bons et punir les méchants par l'immortalité de l'âme; et elle honore l'Etre suprême en toute circonstance, puisque tous ses actes ont lieu à la gloire du G.·. A.·. de l'Un.·., dont elle invoque les lumières pour éclairer ses travaux, et l'assistance pour les accomplir. Elle semble donc réunir les deux conditions exigées pour constituer une religion.

Il y a plus, suivant l'opinion de ses adeptes, aucune institution humaine ne justifie aussi bien que la franc-maçonnerie le sens étymologique du mot *religion;* car aucune ne réussit comme elle à *relier* les créatures au créateur, par les liens de l'amour, du respect et de la reconnaissance, et à *relier* les créatures entre elles, par les liens de la fraternité originelle, de la bienfaisance et de l'amitié.

Par suite, il ne faut pas s'étonner que la plupart des francs-maçons considèrent comme une religion la franc-

maçonnerie, qui développe et fortifie dans leurs cœurs les sentiments religieux.

Cependant, si l'on compare la franc-maçonnerie à toutes les religions reconnues, il est impossible de n'être pas frappé des nombreuses différences qui l'en distinguent.

D'abord, à côté de la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme, toutes les religions ont placé une série de dogmes spéciaux, reconnus impénétrables à la raison, mais qui forment autant d'articles de foi; et comme ces dogmes varient suivant les différentes religions, et que chacune d'elles se déclare infaillible en vertu d'une révélation divine, elles sont nécessairement arrivées à une exclusion réciproque.

De plus, les formes établies pour honorer la Divinité ne sont pas moins variables que les dogmes eux-mêmes; et chaque religionnaire croirait mal servir Dieu, s'il ne se conformait pas, pour son culte, aux pratiques spéciales que sa religion a prescrites.

La franc-maçonnerie, au contraire, ne prescrit et n'exclut aucun dogme ni aucun culte particulier. Croire en Dieu et en l'immortalité de l'âme, voilà la seule profession de foi qu'elle exige des candidats à l'initiation; parce que cette double croyance, base essentielle de toute religion, comme de toute philosophie, est indispensable pour garantir la moralité des récipiendaires. Du reste, elle admet toutes les religions, tous les cultes, et elle s'efforce de les harmoniser par sa tolérance, en les dégageant de fanatisme et de superstition.

Dès lors, il demeure évident que la franc-maçonnerie, telle qu'elle est organisée, ne saurait être assimilée à aucune des religions reconnues.

Mais, en présence de son but, éminemment religieux, et de ses résultats philanthropiques, comment comprendre que la franc-maçonnerie ait pu être considérée, à différentes

époques, comme ennemie du trône et de l'autel, et ait encouru, par suite, les persécutions de plusieurs souverains et les excommunications de plusieurs papes ?

Sans remonter au delà du dix-huitième siècle, voici l'indication sommaire des principaux faits à cet égard :

14 sept. 1737. Sentence du Châtelet de Paris, qui interdit les réunions maçonniques.

4 mai. 1738. Bulle de damnation et d'excommunication du pape Clément XII contre les francs-maçons.

27 déc. 1738. Arrestation de plusieurs francs-maçons réunis à Paris pour célébrer la fête de l'ordre.

8 mars 1745. Ordonnance des magistrats de Berne contre les francs-maçons.

18 mai 1751. Confirmation, par le pape Benoît XIV, de la bulle de Clément XII, renouvelée depuis par les papes Pie VII, Léon XII et Pie IX.

2 juillet 1751. Edit de Charles III, roi de Naples, contre les francs-maçons.

21 mai 1757. Le F.·. Tournon, Français, est arrêté à Madrid, et jeté dans les cachots de l'inquisition, pour crime de franc-maçonnerie.

21 mars 1791. Sentence de l'inquisition de Rome, qui condamne à mort Cagliostro, créateur du rite égyptien.

18 sept. 1814. L'inquisition confisque les biens du F.·. Bevilacqua, en sa qualité de franc-maçon.

11 janv. 1815. Déclaration du grand inquisiteur d'Espagne, portant que les francs-maçons qui ne se dénonceront pas eux-mêmes seront traités suivant toute la rigueur des lois.

9 avril 1821. Edit du roi de Naples, qui prononce la peine de mort contre les francs-maçons, et les fait juger par les Cours martiales.

25 juin 1823. Décret du roi de Portugal, qui supprime la franc-maçonnerie dans ce royaume.

25 août 1823. Le consul général de Russie, à Londres, enjoint aux vice-consuls russes de l'empire britannique de renoncer à faire partie de l'institution maçonnique.

21 avril 1824. Décret de François IV, duc de Modène, contre la franc-maçonnerie.

10 févr. 1825. Cinquante élèves du collége de Madrid sont arrêtés pour avoir formé une loge maçonnique.

15 octob. 1825. M. de Calomarde enjoint à toutes les autorités espagnoles de faire pendre, sous trois jours, tout individu arrêté dans une loge de franc-maçonnerie, ou partout ailleurs, s'il est revêtu des marques de cette société.

4 mai 1838. *Monita et statuta* des vicaires apostoliques anglais, interdisant l'initiation maçonnique.

14 janv. 1839. Edit du cardinal Firrao, qui interdit, sous peine de mort, dans les Etats Romains, les réunions maçonniques.

20 avril 1842. Thomas, évêque d'Oléna, en Irlande, défend aux confesseurs de donner l'absolution aux francs-maçons.

16 sept. 1842. L'archevêque de Tuan (Irlande) dénonce, dans une bulle, les pratiques de la franc-maçonnerie comme hérétiques.

Les auteurs de ces actes ignoraient-ils donc que la franc-maçonnerie, non contente d'interdire à ses adeptes toutes discussions politiques et religieuses, leur prescrit le respect de toutes les autorités constituées, de toutes les religions reconnues? c'est là une de ces aberrations de l'esprit humain que le progrès des lumières semblerait devoir rendre actuellement impossible.

Et pourtant, récemment encore, dans l'île Maurice, des francs-maçons ont été privés des sacrements de l'Eglise catholique et de la sépulture chrétienne, quelque recommandables qu'ils fussent d'ailleurs, à cause seulement de leur qualité maçonnique.

Que penser des ministres saisis d'un pareil aveuglement? n'est-ce pas le cas de dire au G.·. A.·. de l'Un.·. « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font? »

Hâtons-nous d'ajouter que le clergé français a bien autrement et bien mieux compris sa mission, lorsque, sur la demande du G.·. O.·. de France, il a célébré, en l'église Notre-Dame de Paris, un service funèbre pour les francs-maçons catholiques auxquels le clergé de l'île Maurice avait refusé ses prières.

Espérons que bientôt tous les gouvernements et toutes les religions comprendront enfin que, bien loin de leur

nuire, la franc-maçonnerie leur présente au contraire l'appui le plus utile, puisqu'elle développe et fortifie tous les sentiments humanitaires et civiques, moraux et religieux.

Permettez-moi, en terminant, de rappeler ici le mémorable exemple qui vient d'être offert à toutes les nations par la république Helvétique. Un terrain, appartenant à l'Etat, a été donné par le gouvernement aux francs-maçons de Genève, pour élever un temple maçonnique à la gloire du G.·. A.·. de l'Univers. Puisse ce nouveau temple de la Sagesse obtenir un meilleur sort que celui de Salomon, perpétuer d'âge en âge la doctrine maçonnique et propager éternellement ses bienfaits !

CHAPITRE II.

ORIGINE DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

(2e Séance.)

MM.·. FF.·.,

Pour obtenir une idée générale de la franc-maçonnerie, nous avons dû nous attacher d'abord à la définir et à mettre en relief les caractères essentiels qui la distinguent des autres institutions humaines ; maintenant l'ordre logique des idées nous appelle à rechercher son origine.

Au début d'une pareille recherche, on se trouve tout à coup arrêté par une maxime en quelque sorte stéréotypée dans l'esprit de tous les francs-maçons, et qui se formule en ces termes : « L'origine de la franc-maçonnerie se perd dans la nuit des temps. »

Est-ce là, MM.·. FF.·., une de ces anciennes erreurs que

nous puissions combattre avec quelque chance de succès, ou bien au contraire une vérité antique devant laquelle nous devions nous incliner avec humilité? J'avoue, à regret, que ce dernier parti me paraît le plus sage; à la condition toutefois de limiter autant que possible le vaste champ de l'incertitude.

Oui, le berceau de la franc-maçonnerie est entouré d'une obscurité impénétrable, en ce sens que nous ne saurions déterminer d'une manière précise ni le jour, ni le mois, ni même l'année qui l'a vue naître. Et cela est facile à concevoir : vainement on chercherait un acte de naissance régulier dans un pays qui aurait pour habitude de ne tenir aucun registre ni aucune écriture relatifs à l'état civil; à plus forte raison doit-il en être ainsi dans le monde primitif de la franc-maçonnerie, où, non-seulement un usage, une coutume, mais une loi maçonnique, formelle et expresse, défendait aux initiés, sous les peines les plus rigoureuses, de rien dire, écrire, graver, tracer ni buriner qui fût de nature à révéler les travaux maçonniques au monde profane, ou même à lui faire supposer seulement l'existence de la franc-maçonnerie.

Ces prohibitions et les menaces terribles dont elles étaient accompagnées ont eu nécessairement pour effet d'étouffer en germe la plupart des ouvrages qui, sans cela, se seraient empressés d'éclore, et serviraient aujourd'hui à nous éclairer. Elles ont tari, d'une manière presque complète, les seules sources auxquelles il nous soit possible de puiser quelques renseignements, c'est-à-dire : l'histoire générale, les écrits maçonniques et la tradition orale.

L'histoire générale parle fort peu et fort mal de la franc-maçonnerie, parce qu'elle a été écrite par des personnes qui, n'étant point initiées, disaient de notre ordre, sans le connaître, tout ce que l'ignorance et la calomnie se plai-

saient à inventer pour le discréditer dans l'opinion publique. Il n'est donc pas possible d'y ajouter foi.

Les écrits maçonniques n'ont commencé à paraître que fort longtemps après la fondation de la franc-maçonnerie, c'est-à-dire alors seulement que les peines portées contre les initiés indiscrets, quoique subsistant encore dans les cahiers des grades, étaient tombées en désuétude et n'effrayaient plus les écrivains. Par suite, ces écrits ne peuvent jeter que de faibles lueurs sur la naissance de notre ordre.

Quant à la tradition orale, elle s'altère chaque jour, en passant de bouche en bouche, et constitue ainsi la plus fragile et la plus incertaine de toutes les preuves.

Au milieu de pareils éléments de recherche, il est fort difficile de ne pas s'égarer ; et chacun se trouve exposé à mettre, sans le vouloir, à la place de la vérité de simples conjectures ; aussi n'ont-elles pas manqué.

Quelques francs-maçons, croyant qu'à une institution aussi belle que la nôtre on ne saurait assigner une origine trop élevée, remontent, sans hésiter, au premier jour du monde ; et donnent à la franc-maçonnerie Dieu lui-même pour père, Adam et Eve pour parrain et marraine. S'ils ne nous disent pas quels ont été les témoins de ce baptême, il ne faut pas leur en vouloir, car il aurait été fort difficile d'en trouver à une époque où les prétendus parrain et marraine composaient à eux seuls le genre humain tout entier.

D'autres, plus modestes, consentent à passer au déluge ; et ils supposent que Noé, sans doute pour tromper les ennuis d'une navigation de quarante jours et quarante nuits entre deux eaux, battu d'un côté par les flots de la mer, et de l'autre inondé par les pluies incessantes que déversaient les cataractes du ciel, n'imagina rien de mieux que d'instituer dans l'arche une loge maçonnique. Quant aux principes et à la doctrine de cette maçonnerie primitive, ils ob-

servent à cet égard un silence prudent, que nous nous garderons bien de troubler.

Mais voici venir des opinions plus sérieuses, avec lesquelles il nous faudra compter.

La formation de la franc-maçonnerie est attribuée tantôt aux sages de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte, de la Grèce ou de Rome ; tantôt à Salomon, aux croisés, ou aux Templiers ; et quelquefois à des sociétés de maçons constructeurs.

Avant d'examiner rapidement ces opinions diverses, deux observations paraissent nécessaires.

Première observation. Pour des hommes exempts de préjugés, comme doivent l'être les francs-maçons, le mérite d'une institution ne saurait dépendre du plus ou moins d'ancienneté de son origine, car il y a des institutions fort anciennes, qui, pour cela, n'en sont pas meilleures, tandis que parmi les modernes on peut en trouver d'excellentes. Dès lors notre ordre, quelle que soit l'époque plus ou moins éloignée de sa fondation, ne perdra rien, à nos yeux, de sa valeur ; et nous voilà placés dans les conditions d'impartialité les plus convenables pour mener à bonne fin la recherche qui nous occupe.

Deuxième observation. Dans toute recherche d'origine, il est prudent de distinguer la chose elle-même du nom qu'elle porte, car on n'est pas bien sûr qu'ils soient tous deux jumeaux : le nom peut être né avant la chose, la chose peut être née avant le nom. Distinguons donc, et peut-être, au moyen de cette distinction, parviendrons-nous à débrouiller le chaos dans lequel paraissent s'être perdus plusieurs des étymologistes qui nous ont précédé. Occupons-nous d'abord du nom.

Le mot franc-maçonnerie, abrégé de franche-maçonnerie, comprend, suivant le langage grammatical, le substantif *maçonnerie* et l'adjectif *franche*, qui présentent chacun une

double signification. Ainsi, dans le sens physique, la maçonnerie est l'art de construire des édifices matériels, avec plus ou moins d'habileté ; et, dans le sens moral, la maçonnerie est l'art d'élever dans son propre cœur un temple vertueux à la gloire du G.·. A.·. de l'Univers. La première constitue la maçonnerie de construction ou artistique, et la seconde, la maçonnerie morale ou philosophique. Maintenant, l'épithète *franche*, appliquée à la maçonnerie artistique, pourra bien exprimer des franchises, c'est-à-dire des priviléges et exemptions d'impôts accordés à quelques sociétés de maçons constructeurs, pour encourager et favoriser leurs travaux ; mais, si elle s'applique à la maçonnerie philosophique, elle indiquera l'affranchissement des mauvaises passions, qui détourneraient les initiés du chemin de la vertu.

Le vocabulaire philosophique étant beaucoup plus restreint que le vocabulaire physique, la maçonnerie morale a emprunté allégoriquement son nom à la maçonnerie de construction : c'est là un fait manifeste et qui ne peut faire l'objet d'aucun doute. Mais à quelle époque cette dénomination symbolique a-t-elle été adoptée par notre ordre ? Voilà ce qu'il aurait fallu d'abord rechercher isolément. Au lieu de cela, confondant sans cesse le nom et la chose, on a attribué simultanément à la maçonnerie de construction l'origine du nom et de la doctrine franc-maçonniques.

Ainsi, on lit dans une brochure nouvelle du F.·. Rebold sur l'origine de la franc-maçonnerie :

« Rome fut le berceau de cette institution, qui prit naissance en 715 avant Jésus-Christ, par la fondation des colléges de constructeurs créés par Numa Pompilius. Ces colléges, auxquels Numa conféra le privilége exclusif d'élever des monuments publics, auxquels il donna des lois et une juridiction particulières, furent institués par ce prince,

non-seulement comme confraternité d'art, mais encore comme société religieuse ayant son propre culte. »

Sans doute, MM.·. FF.·., il pourrait nous être agréable d'avoir Numa pour fondateur, car il fut très-sage pour son époque, et sa sagesse nous est principalement attestée par les trois faits suivants. D'abord il refusa la couronne, qui pour tant d'autres a été l'objet de la plus vive ambition, et souvent même l'occasion des plus grands crimes. Ensuite, appelé à gouverner un peuple presque barbare, il s'efforça de lui inspirer des sentiments généreux, en élevant des autels à la bonne foi, à la concorde, à la justice, à la clémence et à la bienveillance universelles. Enfin, et cela seul suffirait à son éloge, pendant les quarante-trois années que dura son règne, le temple de Janus fut constamment fermé, c'est-à-dire qu'il réussit à assurer aux Romains, durant ce long intervalle de temps, les bienfaits inappréciables de la paix.

Malheureusement ce même Numa, si sage sous tant de rapports, ne put se dégager entièrement des habitudes et des préjugés résultant de l'éducation qu'il avait reçue de Tullus, prêtre de Cérès. Ainsi, nous le voyons d'abord, pour donner plus d'autorité à ses lois, prétexter de faux entretiens avec un personnage purement imaginaire, la prétendue nymphe Egérie.

Fraude pieuse, dira-t-on? sans doute, s'il ne s'agissait que d'excuser son auteur, à cause de sa bonne intention ; mais fait néanmoins regrettable, et parce qu'il s'agit d'une fraude, et parce qu'un pareil exemple trouve trop facilement de nombreux imitateurs. C'est à l'aide de pareilles ruses, supposées trop aisément innocentes, qu'on s'habitue à traiter toujours le peuple en enfant ; oubliant que, depuis la naissance du monde, il a eu plus que le temps d'atteindre sa majorité et de devenir homme. Disons-le donc hautement, et répétons-le chaque fois que l'occasion s'en présen-

tera : Il n'y a de réellement bon, de réellement utile que le langage de la vérité.

Ce n'est pas tout : au lieu de diminuer l'influence du polythéisme, Numa l'établit, au contraire, sur de plus larges bases. Dans ce but, il institua d'abord les prêtres saliens, c'est-à-dire *danseurs*, ainsi appelés parce qu'ils exécutaient certaines danses réputées alors sacrées.

Enfin, et c'est là le fait le plus regrettable : pour entretenir le feu consacré à Vesta, il en confia la garde à des prêtresses nommées *vestales*, en leur imposant le vœu antisocial de chasteté, et en ordonnant d'enterrer toutes vives les malheureuses qui auraient la faiblesse de préférer le vœu de la nature à celui d'une pareille loi...! peine monstrueuse qui n'a pu être légitimée à ses yeux que par une piété excessive poussée jusqu'au fanatisme superstitieux, et devant laquelle il aurait certainement reculé s'il eût été initié à nos mystères.

De ces différents faits il résulte évidemment que Numa n'a pas pu être et n'est pas réellement le fondateur de notre ordre.

Du reste, que prouverait, même en le supposant exact, le récit en question ?

En l'an 715 avant l'ère chrétienne, des maçons constructeurs se seraient constitués en sociétés fraternelles ; on pourrait sans doute trouver en ce sens bien d'autres confréries maçonniques, même à une époque antérieure.

De plus, ces sociétés auraient offert un caractère religieux ; peut-être pour pratiquer le culte de Vesta, mais nullement pour s'occuper de philosophie symbolique.

Ainsi, il n'y a là, en réalité, ni le nom ni la chose, ni la dénomination ni la doctrine de la franc-maçonnerie.

Passons à une autre erreur, beaucoup plus ancienne et

par cela même plus accréditée, mais cependant encore plus facile à détruire.

L'écrivain anglais Preston, pour attribuer à sa patrie la fondation de notre ordre, rapporte ce qui suit :

« En l'an 287 de l'ère chrétienne, le général Carausius, proclamé empereur par les légions romaines de la Grande-Bretagne, autorisa plusieurs sociétés de maçons constructeurs, auxquelles il accorda des franchises, et plaça à leur tête l'architecte Albanus, intendant de sa maison, canonisé depuis sous le nom de saint Alban. Les membres de ces sociétés s'appelaient *Frères*. »

Par une singulière naïveté, Preston lui-même déclare ce récit puisé dans un ancien manuscrit, dont l'unique exemplaire aurait été perdu ; ce qui rend toute espèce de vérification impossible, et ne permet guère d'y ajouter foi. Au surplus, cette version, même en la supposant véridique, ne serait de nature à répandre aucune lumière utile ni sur le nom ni sur la doctrine de notre ordre, double objet de nos recherches.

L'origine probable du nom de *francs-maçons* paraît bien plutôt révélée par la narration contenue dans l'ouvrage du F.·. Thory, intitulé *Acta Latomorum*, dont voici la substance :

« En 1646, il existait à Londres deux Sociétés distinctes: l'une de maçons constructeurs, qui possédait une grande salle de réunion, et l'autre de frères rose-croix, établie d'après le plan tracé par le chancelier Bacon dans la *Nouvelle Atlantis*, ayant pour chef le célèbre antiquaire Elias Ashmole, qui cherchait un local à sa convenance. Les deux Sociétés se fusionnèrent pour n'en former qu'une seule, et n'eurent plus qu'un seul temple, celui des maçons constructeurs. En revanche, les frères rose-croix rectifièrent les formules de réception des maçons, et y substituèrent un

mode d'initiation calqué en partie sur les initiations de l'Egypte et de la Grèce. Enfin, pour constater d'une part la différence de la Société nouvelle avec la maçonnerie de construction, et d'autre part l'acceptation des frères rose-croix par les maçons constructeurs, les membres de cette nouvelle Société prirent le titre de *maçons francs et acceptés*. De là la dénomination abrégée de *francs-maçons*, et, par suite, celle de *franc-maçonnerie*, appliquée depuis à notre ordre et à ses initiés. »

Telle est, en effet, autant qu'on peut l'éclaircir, l'époque à laquelle notre institution et ses adeptes ont commencé à prendre leurs dénominations actuelles. Ce qui fortifie à cet égard les autres vraisemblances, c'est le succès de l'ouvrage la *Nouvelle Atlantis* qui, parlant sans cesse de la maison de Salomon, avait réussi à la mettre à la mode, et dut naturellement inspirer aux frères rose-croix l'idée de consacrer leurs travaux à l'édification d'un temple allégorique dont ils devinrent les maçons libres ou *francs-maçons;* et leur architecture philosophique fut appelée *franc-maçonnerie*.

Mais il ne faut pas croire que la doctrine maçonnique ait attendu pour naître l'année 1646 ; car, sans sortir même de la maçonnerie de construction, on trouve déjà des traces de cette doctrine dans la charte d'York, adoptée pour la réunion des loges de maçons constructeurs de la Grande-Bretagne, présidée par le prince Edwin, frère du roi Athelstan, en l'année 926, qui commence en ces termes :

« La toute-puissance de l'éternel Dieu, du Père et Créateur du ciel et de la terre, la sagesse de sa parole divine et la coopération de son Esprit, envoyé parmi nous, soient avec notre commencement, et nous donnent la grâce de nous gouverner dans cette vie de manière à obtenir maintenant son approbation, et, après notre mort, la vie éternelle. »

Cette invocation, servant de préambule, et posant le double principe de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme, semble indiquer déjà qu'il s'agit non pas seulement d'une architecture matérielle, mais encore et surtout d'une architecture morale ; et, comme pour lever tous les doutes, la charte trace ainsi les *lois fondamentales des francs-maçons :*

« Art. 1. Votre premier devoir est que vous vénériez Dieu avec sincérité, et suiviez les lois des noachildes (ce qui ressemble beaucoup à néophytes), parce que ce sont des lois divines, auxquelles tout le monde doit se soumettre.

« Art. 2. Vous devez être fidèle à votre roi, sans trahison ; et obéir à l'autorité, sans fausseté.

« Art. 3. Vous devez être *serviable envers tous les hommes*, et vous lier d'amitié fidèle avec eux, autant que vous pourrez, *sans vous inquiéter à quelle religion ou opinion ils pourraient appartenir.*

« Art. 4. Vous devez surtout être fidèles entre vous, vous instruire les uns les autres, ne pas vous calomnier, mais vous *faire comme vous voudriez que les autres vous fissent.*

« Art. 5. Vous devez assister, avec assiduité, aux travaux de vos *frères* en chaque *loge ;* et *garder le secret des signes envers tout autre qui n'est pas frère.* »

Aujourd'hui encore les mêmes enseignements nous sont donnés par la franc-maçonnerie. En conséquence, l'année 926 de l'ère chrétienne doit occuper une place importante dans les annales maçonniques, comme indiquant, autant que possible, l'époque à laquelle la maçonnerie de construction, subissant en Angleterre une transformation morale, a pris le caractère philosophique appartenant à notre institution.

Est-ce à dire pour cela que la doctrine maçonnique ait commencé à naître seulement en l'année 926, et qu'elle

doive la naissance à la maçonnerie de construction? Il semble fort difficile de le croire; cette doctrine paraît remonter à la plus haute antiquité, car on retrouve ses bases essentielles et ses formes mystérieuses dans la plupart des anciennes initiations. La ressemblance des noms a seule pu faire supposer que la maçonnerie philosophique devait à la maçonnerie de construction sa doctrine aussi bien que sa dénomination. Mais s'arrêter seulement au nom d'une institution pour rechercher son origine doctrinale, c'est prendre l'écorce pour le cœur de l'arbre et préférer la lettre qui tue à l'esprit qui vivifie.

Si donc on s'attache de préférence aux principes essentiels de la franc-maçonnerie, on est amené à penser que sa doctrine a pris naissance dans l'Inde, patrie naturelle du symbolisme, généralement considérée comme le berceau du monde[1].

En effet, les védas, ou livres sacrés des Indiens, nous offrent un résumé de la doctrine maçonnique, lorsqu'ils nous représentent un Dieu unique, éternel, irrévélé, Brahm ou Para-Brahma, créateur des mondes, c'est-à-dire grand architecte de l'univers. — Lui, l'âme universelle, pénètre dans le corps de l'homme par la suture du crâne, c'est-à-dire place dans le cerveau humain une étincelle de son âme immortelle. — Cette unité du Dieu suprême, relative à son essence, n'est point contredite par la trinité concernant ses trois principaux modes d'action sur le monde: création, conservation et destruction; car Brahma, Vischnou et Shiva désignent le même Dieu, considéré tour à tour comme créateur, conservateur et destructeur. C'est là ce qu'on appelle ses manifestations ou ses incarnations;

[1] *Histoire philosophique de la franc-maçonnerie*, par Kaufman et Cherpin, 1850.

et elles sont symbolisées, dès cette époque, par un triangle. — De la naissance de l'humanité, due à un seul Dieu, dérivaient naturellement les principes de liberté, d'égalité et de fraternité entre tous les hommes, qui forment aujourd'hui la sublime devise de notre ordre.

Telle était la doctrine qui a servi de base aux premières initiations connues, celles des gymnosophistes indiens. Nous retrouvons dans le grade d'apprenti l'unité et la triplicité indiennes; et le triangle, leur antique emblème, brille constamment dans nos temples.

Si de l'Inde nous passons en Perse, nous allons voir, dans le Zend-Avesta de Zoroastre, se dessiner plus clairement encore l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme, et se développer les principes des initiations conférées par les mages.

Zervane-Akérène (ou l'Etre éternel), Dieu unique, suprême, universel, qui a fait les sept cieux, la terre, les astres, et a donné la vie aux hommes, offre à ses fidèles adorateurs une gloire immortelle après la mort. — Au-dessous de lui sont placés Ormuzd ou Oromaze, le génie du bien, et Ahriman, le génie du mal. — Zoroastre élève à Ormuzd un temple, qui semble avoir servi de modèle à celui de Salomon et aux temples maçonniques modernes; puis, montrant au roi Gustasp les dômes de ce temple et du ciel, il lui adresse ces paroles remarquables : *Ils réunissent, sans distinction, les rois et les sujets, les maîtres et les serviteurs*. Peinture énergique et fidèle de l'égalité maçonnique. — Ormuzd apprend à Zoroastre les secrets de la nature et le bonheur dont tous les êtres doivent jouir dans le ciel; il lui apprend encore que *le meilleur de ses serviteurs est celui dont le cœur droit fait du bien à tout ce qui est dans le monde;* et sa morale semble résumée par ces préceptes : *Soyez purs dans vos pensées, soyez purs dans vos paroles,*

soyez purs dans vos actions; dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, abstenez-vous.

Ne sont-ce pas là, MM.·. FF.·., les bases essentielles de la doctrine maçonnique?

Mais c'est principalement en Egypte que l'initiation a reçu les développements les plus étendus, et ses ressemblances avec la franc-maçonnerie actuelle sont tellement nombreuses, qu'il serait trop long de les énumérer ici; elles deviendront d'ailleurs beaucoup plus faciles à saisir en comparant les anciens grades égyptiens aux grades modernes, à mesure que nous ferons l'examen de ces derniers. Contentons-nous seulement, quant à présent, de remarquer que, dans les anciennes initiations égyptiennes, le Dieu unique et suprême prend le nom de Knef; le bon principe, la lumière, la vérité sont représentés par la trinité d'Osiris, Isis et Horus; et le mauvais principe par la dualité de Typhon et Nefté. Pour opérer le triomphe du bien sur le mal, de la lumière sur les ténèbres, de la vérité sur l'erreur, il faudra le concours d'Isis, ou la nature; Osiris, ou l'intelligence, et Horus, ou le verbe, c'est-à-dire la parole féconde de la philosophie symbolique.

Doctrine et formes maçonniques, tout est là, et se trouve détaillé d'une manière fort reconnaissable dans l'ouvrage allemand intitulé *Crata repoa*, que nous aurons plusieurs fois occasion de citer [1].

La Grèce et l'Italie nous offrent, sous d'autres noms, la représentation des mêmes idées, dans la plupart de leurs mystères; et notamment dans les mystères célébrés à Eleusis, en l'île de Samothrace et à Rome, en l'honneur de Cérès Eleusine et de la bonne Déesse.

Partout les systèmes cosmogoniques, les phénomènes

[1] *Crata repoa*, ou Initiations aux anciens mystères des prêtres d'Egypte, traduit de l'allemand par le F.·. Ant. Bailleul, 1821.

astronomiques et les dogmes moraux et religieux formaient le fond de la doctrine révélée aux initiés.

Si la franc-maçonnerie doit quelque chose à Salomon, aux croisés et aux Templiers, ce peut bien être quelque grade isolé, ou quelques modifications introduites dans la forme des réceptions; mais rien ne nous autorise à penser que la fondation de notre ordre puisse leur être légitimement attribuée.

En conséquence, la version la plus probable paraît être celle qui place l'origine de la maçonnerie doctrinale à la première initiation indienne. Les initiations suivantes, qui ont eu lieu dans les autres pays, n'ont fait que nous transmettre des dogmes plus épurés par le progrès des lumières, mais dont les bases fondamentales se trouvaient déjà posées dans les mystères indiens.

Sans doute, MM.·. FF.·., l'histoire de cette transmission est aujourd'hui fort difficile à suivre, car les prohibitions, les guerres et les persécutions ont très-souvent interrompu son cours; de sorte qu'il nous devient presque impossible de relier ensemble les divers anneaux d'une chaîne tant de fois brisée. Mais, en s'attachant aux principes essentiels de la franc-maçonnerie, il est aisé de se convaincre qu'elle dérive uniquement de la loi naturelle, aussi ancienne que le monde et universelle comme lui. Dès lors il ne faut pas s'étonner de voir sa doctrine enseignée et pratiquée à une des époques les plus reculées où puissent remonter les traditions humaines.

Certes, ils étaient francs-maçons, sinon par leur dénomination, au moins par le cœur et par la doctrine, ces sages de l'antiquité qui, sur les différents points du globe, s'efforçaient de dissiper, au moyen de l'initiation, les ténèbres de l'ignorance, du fanatisme et de la superstition; ces philosophes de tous les âges qui, sous le voile ingénieux de

l'allégorie, ont réussi à nous transmettre les plus hauts enseignements et la morale la plus pure; ces hommes magnanimes enfin qui, au milieu même des persécutions, ont offert à l'humanité le précepte et l'exemple de toutes les vertus.

Comme les eaux bienfaisantes d'un fleuve servent à révéler sa source, il est juste de reconnaître qu'à l'origine même de la sagesse humaine doit remonter une institution qui répand sur le monde le double bienfait de la philosophie symbolique et de la fraternité maçonnique.

CHAPITRE III.

BUT DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

(3e Séance.)

MM.·. FF.·.,

Après avoir défini la franc-maçonnerie, et déterminé, autant que possible, son origine, nous avons maintenant à préciser son but, afin de faire mieux connaître et apprécier son importance et son utilité.

Unir tous les hommes entre eux par les liens d'une amitié fraternelle, les éclairer par l'étude des sciences, des lettres et des arts, et les conduire au bonheur par la pratique de toutes les vertus, tel est le triple but que la franc-maçonnerie se propose d'atteindre. Il serait impossible d'imaginer un projet plus louable; mais il faut convenir qu'il n'en existe pas dont la réalisation présente de plus graves difficultés.

L'homme, né pour la société, ne peut vivre heureux que

par elle. Enfant, que deviendrait-il sans le secours de ceux qui l'entourent et pourvoient à tous ses besoins? Adulte, à combien de périls n'est-il pas exposé, si quelque sage mentor ne vient le prémunir contre le funeste égarement des passions? Vieillard, enfin, des infirmités croissantes lui rendent chaque jour plus nécessaires l'aide et l'assistance de ses semblables. Ainsi, à tout âge, l'union est pour lui, non-seulement un devoir de reconnaissance, mais encore une nécessité impérieuse commandée par son propre intérêt.

Cependant, MM.·. FF.·., cette union, si désirable et si utile, se rencontre bien rarement dans le monde profane. En vain le G.·. A.·. de l'Univers a déposé dans nos cœurs les sentiments les plus sympathiques, l'ignorance en étouffe le germe, ou réussit à les dénaturer en les exagérant. Qu'arrive-t-il alors?

L'amour de soi, qui, bien entendu, devrait servir à la conservation et au bien-être de tous, dégénère bientôt en un vil égoïsme, qui isole chaque individu de la société, le jette dans une avarice sordide, et le rend aussi inutile aux autres qu'indigne de leur assistance.

L'amour-propre, stimulant fort utile lorsqu'il nous porte à réaliser de bonnes actions, est remplacé par un sot orgueil, injurieux pour ceux qu'il humilie, et honteux pour celui-là même qu'il prétend glorifier.

Et l'amour proprement dit, admirable secret de la Providence pour unir et charmer les deux sexes par l'attrait du plaisir, se change en une passion jalouse et vindicative, qui fait le malheur de tous deux.

Mais ce ne sont encore là que des mots particuliers; en voici de plus généraux, et, par cela même, plus étendus et plus dangereux.

L'amour du pouvoir, fort honorable lorsqu'il a pour objet d'être utile à ses semblables en les éclairant et en faci-

litant, par de sages mesures, le libre développement de toutes leurs facultés, est remplacé par une ambition hypocrite, qui s'efforce de les asservir, et les plonge ou les retient exprès dans les ténèbres de l'ignorance, afin de mieux assurer sa domination.

L'amour de la patrie, si pur comme attachement au pays qui nous a vu naître, se change en haine contre nos voisins, et même contre ceux de nos compatriotes qui ne partagent pas nos opinions politiques.

Enfin, l'amour de Dieu même, qui devrait nous rappeler sans cesse au sentiment de la fraternité originelle, exalté et égaré par l'ignorance, dégénère en un fanatisme superstitieux, qui ravale l'esprit humain au dernier degré d'abaissement, et le pousse aveuglément à des actes de la plus atroce cruauté.

Au milieu de tant de ferments de discorde et de guerre, comment la franc-maçonnerie parviendra-t-elle à établir l'union et la paix ? Puisque le mal dérive principalement de l'ignorance, le meilleur remède doit se trouver dans les lumières de la vérité ; voilà pourquoi elle appelle à son aide les sciences, les lettres et les arts, pour unir et rendre heureuse l'humanité, en l'éclairant sur ses véritables intérêts.

A l'égoïste avaricieux, la franc-maçonnerie fait d'abord comprendre qu'un revers de fortune peut, d'un instant à l'autre, lui enlever le trésor auquel il attache tant de prix ; tandis que sa propre bienfaisance lui ouvrira, pour l'avenir, un fonds inépuisable de ressources en cas de détresse. Ce n'est donc là, même au point de vue matériel, qu'un placement intéressé. Puis elle ajoute que la plus grande satisfaction morale se puise dans le sentiment des services rendus ; et elle rappelle, à ce sujet, cette belle parole de Titus après un jour passé sans bienfait : *J'ai perdu ma journée.*

A l'orgueilleux, infatué de lui-même, elle se garderait

bien de demander ses titres, c'est-à-dire la preuve des qualités qu'il prétend posséder; ce serait lui causer un trop grand embarras. Mais elle lui fait remarquer que, du dernier degré de l'échelle sociale au premier, la distance est bien courte, en comparaison de celle qui sépare la petitesse humaine de la grandeur divine. Il n'y a donc vraiment pas là de quoi s'enorgueillir. Au surplus, les obligations croissent en proportion des facultés qu'on possède; et le moyen de légitimer leur possession est de les faire servir à l'utilité commune. Enfin, l'expérience de chaque jour justifie la maxime de notre immortel fabuliste : *On a souvent besoin d'un plus petit que soi.*

S'adressant au voluptueux jaloux et vindicatif, elle ne s'aviserait pas de lui prescrire un vœu de chasteté contraire à la nature, et qui violerait la première loi de la création; mais elle lui fait observer que la jalousie, injurieuse pour lui-même et pour son idole, empoisonne son propre cœur, détruit l'affection qu'il s'efforce d'inspirer, et profane le plus doux sentiment destiné à embellir l'existence humaine. S'il est insensé de vouloir anéantir les passions, il est juste de leur imprimer une direction convenable; et modérer leur effervescence, c'est tout à la fois épurer et accroître leurs charmes. Sous ce rapport même, il est donc vrai de dire : *La modération est le trésor du sage.*

Il semble, MM.·. FF.·., au premier abord, que la franc-maçonnerie soit complétement impuissante à prévenir les graves désordres que l'ambition et l'esprit de parti causent chaque jour dans l'état social; cependant elle ne doit pas, pour cela, se décourager : plus la tâche est difficile et plus il faut redoubler d'efforts.

D'abord, aux citoyens les plus élevés en dignités, la franc-maçonnerie rappelle que leur élévation même leur impose des devoirs plus rigoureux, puisqu'elle multiplie pour eux

les occasions et les moyens d'être utiles à leurs semblables. Ne pas user de leur pouvoir en ce sens, serait se rendre indignes des fonctions qui leur sont confiées ; en abuser pour opprimer ceux-là mêmes qu'ils sont chargés de défendre et de protéger, serait assumer la plus grave des responsabilités.

Puis elle fait observer aux subordonnés que leur sort dépend principalement d'eux-mêmes. Pour rendre praticable, dans le monde profane, la sublime devise de notre ordre : *Liberté, égalité, fraternité*, ils doivent, avant tout, se montrer dignes d'être libres ; respecter l'autorité, qui peut seule les rendre en fait réellement égaux devant la loi ; et abjurer les fâcheuses dissensions qui les empêchent de vivre en frères. Alors, le courant irrésistible de l'opinion publique entraînera, malgré eux, les ambitieux eux-mêmes ; et les forcera de renoncer à leurs projets d'oppression, parce qu'ils ne trouveront plus personne pour les appuyer ni les soutenir.

Lorsque la franc-maçonnerie ne peut réussir à éviter la guerre, elle s'applique, du moins, à diminuer ses désastres. Le franc-maçon, soumis au gouvernement de son pays, aime et sert sa patrie avec tout le zèle et le dévouement dont il est capable ; mais, au milieu même des combats qu'il peut être appelé à soutenir contre d'autres nations, il ne perd pas un seul instant de vue que tous les hommes sont frères ; et envers ceux-là même que la politique des cours a déclaré ses ennemis, il s'efforce de pratiquer, autant que possible, les devoirs de la fraternité.

Je pourrais vous montrer les vainqueurs d'Austerlitz et d'Arcole arrachant eux-mêmes à la mort ceux que le sort des armes leur avait livrés; mais ils étaient Français, et leur générosité ne saurait vous étonner. Apprenez donc que, dans le combat naval de Trafalgar, des marins, nos com-

patriotes, allaient succomber sous le nombre, et être traités sans quartier, suivant les ordres impitoyables de l'amiral anglais Nelson ; soudain le cri de détresse des francs-maçons se fait entendre, et la France a conservé ses enfants, ses courageux défenseurs !

Si la franc-maçonnerie voit avec peine les guerres extérieures, elle est encore plus affligée des guerres intestines, suscitées par l'esprit de parti. A ses yeux, il n'existe ni monarchistes ni républicains, ni aristocrates ni démocrates plus ou moins socialistes ; il n'y a que des patriotes sincères, désirant tous le bien de leur pays, et ne différant entre eux que sur les moyens de le réaliser. A cet égard, elle rappelle à ses adeptes que du choc des opinions jaillit la lumière, et qu'au lieu de se diviser il convient de s'unir afin de s'éclairer ; puis elle les adjure tous de renoncer à ces distinctions haineuses qui paralysent la libre expansion de la fraternité humaine, et tendent à briser jusqu'aux liens sacrés de cité et de famille.

Enfin, pour conjurer les maux innombrables engendrés par le fanatisme et la superstition, quels seront les moyens à employer par la franc-maçonnerie ? La question est fort délicate. Est-ce à dire, pour cela, qu'on ne doive pas l'aborder ? Non, sans doute ; cela signifie seulement qu'il faut redoubler de soin et de prudence pour arriver à une solution convenable. Essayons donc.

D'après les tables de la population religieuse dressées par Balbi, il y a dans le monde environ 737 millions d'habitants qui, sous le rapport religieux, se répartissent à peu près de la manière suivante :

Juifs.	4 millions.
Mahométans.	96
Chrétiens.	260
Ensemble.	360

360 millions.

En conséquence, il reste 377 millions qui ne sont ni juifs, ni mahométans, ni chrétiens, et qu'on désigne vulgairement sous la dénomination générale de *païens*, ci. 377

TOTAL ÉGAL. . . . 737 millions.

De cette répartition il résulte que : 733 millions ne sont pas juifs ; 641 millions ne sont pas mahométans ; 437 millions ne sont pas chrétiens, et 360 millions seulement ne sont pas païens.

La plupart de ces différentes sectes religieuses se prétendent, chacune, en possession exclusive de la vérité dogmatique, en vertu d'une révélation divine spéciale et particulière ; elles se traitent réciproquement d'infidèles ; et, sous prétexte d'honorer Dieu, elles se sont égorgées pendant des siècles, au nom et pour les prétendus intérêts du ciel. Récemment encore, les massacres de Djeddah nous ont appris que les malheureux fanatiques ne reculent devant aucune espèce de crime.

Si la franc-maçonnerie s'avisait de prendre parti pour une de ces sectes, elle aurait aussitôt contre elle toutes les autres ; et elle manquerait à sa principale mission, qui est de les concilier toutes. Dans ce but, que fait-elle ? elle respecte indistinctement toutes les croyances religieuses, pourvu qu'elles ne se manifestent pas au dehors par des actes d'intolérance et de persécution. Sans jamais s'immiscer dans le domaine de la foi, elle s'arrête modestement aux limites de la raison. C'est sur ce terrain seul qu'elle appelle à une conciliation générale les hommes de toutes les religions, de tous les cultes. A cet effet, elle leur rap-

pelle à tous la triple communauté de leur origine, due à un seul Dieu ; de leurs besoins respectifs, qui réclament sans cesse leur assistance réciproque ; et de leur destinée future, qui, d'après tous les systèmes philosophiques et religieux, doit être d'autant plus heureuse dans l'autre vie que leur passage dans celle-ci aura été marqué par un plus grand nombre de bonnes œuvres.

Au moyen de cette conciliation dans la franc-maçonnerie, la Mecque et Jérusalem, Genève et Rome sont confondues ; on ne connaît ni mahométans, ni juifs, ni protestants, ni catholiques, ni païens ; il n'y a que des hommes qui ont juré devant un Dieu de paix, le père commun de tous, de vivre constamment en frères et de s'aimer comme tels.

Voilà comment la franc-maçonnerie établit entre tous ses adeptes une union indissoluble, basée sur la fraternité et l'amitié ; répand dans leurs esprits les lumières bienfaisantes de la morale universelle, applicable à tous les temps et à tous les pays ; et réussit à leur assurer, par la pratique de la vertu, tout le bonheur possible dans ce monde et la plus grande félicité dans l'autre.

Si le projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre, qu'on a appelé le rêve d'un homme de bien, pouvait jamais se réaliser, ce serait certainement par l'entremise de la franc-maçonnerie, qui, effaçant toutes les causes de dissidence, et abaissant les frontières de tous les Etats devant la raison humaine, ne voit dans l'univers qu'une seule famille, et dans l'humanité, qu'un seul peuple de frères.

Ce projet, d'ailleurs, n'est pas aussi chimérique qu'il peut le paraître au premier abord, car l'un de nos plus grands rois, Henri IV, malgré son incontestable habileté pour la guerre, travaillait sans relâche à l'établissement de

la paix européenne, lorsque le bras sacrilége d'un fanatique est venu l'enlever à l'amour de la France.

Que penserait-il donc s'il vivait de nos jours? alors que la vapeur fait disparaître les distances, que l'électricité transmet en un instant la pensée de l'un à l'autre pôle, et que les isthmes de Suez et de Panama vont ouvrir de nouvelles voies à la civilisation ; alors surtout que l'institution humanitaire des congrès pacifiques semble désormais destinée à aplanir toutes les difficultés dont la solution était jadis abandonnée à la puissance brutale du glaive.

Dans tous les temps, la franc-maçonnerie a considéré la guerre comme un des plus grands fléaux de l'humanité, et l'emploi de la force matérielle comme la preuve la plus complète de l'impuissance de la raison. Elle appelle de tous ses vœux, et active de tous ses efforts l'arrivée de cet heureux jour où, grâce à sa doctrine fraternelle, le monde entier, devenu franc-maçon, pourra inscrire sur sa bannière : *Union, lumière et bonheur.*

CHAPITRE IV.

MYSTÈRES MAÇONNIQUES.

(4e Séance.)

MM.·. FF.·.,

Le principal mode d'enseignement employé par la franc-maçonnerie consiste dans ce qu'on est convenu d'appeler ses mystères.

Le mot *mystères*, consacré par les initiations anciennes, a été naturellement adopté par les initiations modernes; mais il importe d'en bien préciser le sens, pour effacer com-

plétement les fâcheuses préventions qu'il a fait naître dans le passé, et pour prévenir, autant que possible, les mauvaises interprétations à venir.

SECTION I. — *But des mystères maçonniques. — Attaques auxquelles ils ont donné lieu.*

Les mystères maçonniques sont tous des vérités morales, cachées sous une forme allégorique, c'est-à-dire exprimées par des signes, des emblèmes, des mots, des nombres, des formules, des récits et des cérémonies symboliques.

Parmi ces mystères quelques-uns servent particulièrement de moyens de reconnaissance entre les francs-maçons, et tous concourent à mettre en relief les points essentiels de la doctrine maçonnique, qu'ils retracent sans cesse au souvenir des initiés.

Assurément, il n'y a rien là que de louable. Cependant, ces mystères, si innocents par eux-mêmes, interprétés par l'ignorance ou commentés par la calomnie, sont devenus la cause ou le prétexte des attaques les plus vives dirigées contre notre ordre.

D'abord, on a qualifié la franc-maçonnerie de société secrète; ensuite, on a accusé les francs-maçons d'athéisme, de magie et de sorcellerie, ce qui leur a valu, à différentes époques, les tristes honneurs de l'anathème et de la persécution. De nos jours encore, quelques individus, avides de connaître sans prendre la peine d'apprendre, concluent hardiment de ce qu'ils n'ont rien vu dans ces moralités symboliques qu'il n'y avait rien à y voir, et vont publiant par le monde que le secret de notre ordre est de n'en point avoir.

Bien que la franc-maçonnerie s'élève facilement audessus de pareils reproches, il n'est peut-être pas inutile d'y répondre, dans l'intérêt de notre propre instruction.

La franc-maçonnerie doit-elle être considérée comme une société secrète, à cause des signes de reconnaissance usités parmi ses adeptes?

Il est évident que cet usage lui est commun avec plusieurs autres sociétés qui ne sont pas pour cela réputées secrètes; et ses réunions, étant ouvertes à tous les francs-maçons, offrent par cela même une assez grande publicité.

Au surplus, le caractère essentiel des sociétés secrètes consiste à dissimuler leur existence et leur doctrine. Au contraire, la franc-maçonnerie ne s'établit jamais dans aucun pays qu'avec l'agrément et la permission du gouvernement. Il y a plus, sur les différents points du globe où elle a pénétré, elle a constamment eu l'honneur de voir à sa tête les personnages les plus haut placés dans la hiérarchie gouvernementale, qui, en lui accordant leur patronage, l'entourent naturellement de toute la publicité qui s'attache à leur renommée[1]. S'il est à regretter qu'elle ne constitue pas une société légalement autorisée[2], la simple tolérance

[1] Ainsi, parmi les grands maîtres de l'ordre maçonnique, on remarque : en Angleterre, les rois Alfred, Edouard le Confesseur, Henri VI, Edouard III, Henri VII, Jacques Ier, Charles Ier, Charles II et le prince de Galles, depuis Georges IV; en Suède, le roi Charles-Jean XIV (Bernadotte), et son fils le prince Oscar, aujourd'hui roi; en Prusse, Frédéric le Grand; en France, le duc d'Antin, le comte de Clermont, le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, le roi Joseph, le prince Lucien Murat, et aujourd'hui le maréchal Magnan.

[2] Depuis la séance où ces paroles étaient prononcées, M. de Persigny, ministre de l'intérieur, a adressé aux préfets, le 16 octobre 1861, une circulaire dans laquelle il reconnaît l'utilité de la franc-maçonnerie et annonce l'intention formelle de l'autoriser en ces termes :

« Etablie en France depuis 1725, la franc-maçonnerie n'a pas cessé de maintenir sa réputation de bienfaisance, et, tout en accomplissant avec zèle sa mission de charité, elle se montre animée d'un patriotisme qui n'a jamais fait défaut aux grandes circonstances. Les divers groupes dont elle se compose, au nombre d'environ 470, connus sous le nom générique d'ateliers, et les dénominations particulières de loges, chapitres, colléges, consistoires, etc., quoique non reconnus et non régulièrement constitués, fonctionnent avec calme dans le pays, et n'ont depuis longtemps donné lieu à aucune plainte sérieuse de

dont elle jouit depuis des siècles prouve d'autant mieux la pureté de sa doctrine, puisqu'il eût été d'autant plus facile

l'autorité. Tels sont l'ordre et l'esprit qui règnent dans cette association, qu'à l'exception de son organisation centrale, dont le mode d'élection, de nature à exciter des rivalités entre les diverses loges et à troubler leur bonne harmonie, réclamerait quelques modifications, il ne peut être qu'avantageux d'autoriser et de reconnaître son existence.

« Monsieur le préfet, s'il existe dans votre département des loges de franc-maçonnerie, je vous invite à les autoriser sans délai, suivant les formes légales, et à les admettre, ainsi que toutes les sociétés déjà reconnues, au partage des faveurs du gouvernement, comme à la protection de l'Etat.

« En outre, si les présidents ou délégués directement nommés par les sociétés isolées d'une même ville jugent utile de se concerter dans l'intérêt de leur mission, vous les autoriserez à se réunir et à former un comité.

« Enfin, si ces diverses sociétés, par l'organe de leurs présidents ou délégués, vous expriment le désir d'avoir à Paris, près du siége du gouvernement, une représentation centrale, vous me transmettrez l'expression de leurs vœux, avec les raisons qu'elles auraient à faire valoir, et j'aurai l'honneur de prendre les ordres de l'Empereur, pour décider sur quelles bases et d'après quels principes cette représentation centrale pourrait être organisée. »

A la date du 11 janvier 1862, l'Empereur a rendu le décret suivant :

Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français, à tous présent et à venir salut :

Vu les articles 291 et 294 du Code pénal, la loi du 10 avril 1834 et le décret du 25 mars 1852 ;

Considérant les vœux manifestés par l'ordre maçonnique de France de conserver une représentation centrale ;

Sur la proposition de notre ministre de l'intérieur,

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Le grand maître de l'ordre maçonnique de France, jusqu'ici élu pour trois ans et en vertu des statuts de l'ordre, est nommé directement par nous pour cette même période.

Art. 2. S. Exc. le maréchal Magnan est nommé grand maître du Grand Orient de France.

Art. 3. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait au palais des Tuileries, le 11 janvier 1862.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur.
Le ministre de l'intérieur,
F. de Persigny.

d'interdire ses réunions, et qu'on n'y aurait certes pas manqué si elles eussent été dangereuses.

D'ailleurs, la doctrine de la franc-maçonnerie se manifeste suffisamment aux yeux du monde profane, et par les actes de philanthropie qu'elle accomplit au dehors et par les publications maçonniques qui lui acquièrent chaque jour de nouveaux adeptes ; et, comme elle ne peut que gagner à être connue, elle multiplie le plus possible ces diverses manifestations.

Ainsi, sous aucun rapport, la franc-maçonnerie ne saurait être assimilée aux sociétés secrètes.

Supposer les francs-maçons athées, c'est faire preuve d'une profonde ignorance ou d'une insigne mauvaise foi, alors que leur chef-d'œuvre d'architecture morale consiste à élever dans leur propre cœur un temple vertueux à la gloire du G.·. A.·. de l'Univers ; que leur institution a pour bases essentielles l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme ; et qu'ils éloignent de leurs temples les récipiendaires dont la moralité ne leur est pas garantie par cette double croyance.

Pour comprendre une pareille attaque, il faut savoir que les fanatiques, toujours exclusifs, transforment aisément la tolérance en athéisme. Suivant eux, c'est méconnaître Dieu même que de lui offrir un culte différent du leur ; comme les femmes savantes disaient : *Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis*, les intolérants de toutes les sectes disent : *Nul n'aura de religion hors nous et nos coreligionnaires*. De là leur animosité contre les francs-maçons, qui professent hautement une tolérance absolue pour les diverses opinions religieuses ; qui s'efforcent de les harmoniser toutes en les dégageant de fanatisme et de superstition ; et qui croient fermement adresser ainsi à la Divinité l'hommage le plus pur et le plus digne d'elle.

Par quelle étrange aberration d'esprit a-t-on pu traiter

les francs-maçons de magiciens ou de sorciers? Eux qui non-seulement ont toujours écarté de leurs réunions les pratiques ridicules de la prétendue magie ou sorcellerie, mais ont constamment signalé leurs partisans comme des fous ou des imposteurs!

D'après la doctrine maçonnique, rien ne se passe dans l'univers qui ne soit conforme à l'ordre naturel des choses établi par Dieu même, et qu'aucune puissance humaine ne saurait modifier. Le mot *mystère* offrirait donc aux yeux des francs-maçons un véritable non-sens, s'il avait pour but d'indiquer quelque chose de surnaturel. Mais dans le monde physique et dans le monde moral, combien de vérités demeurent mystérieuses pour notre intelligence! Dévoiler à l'homme celles qu'il lui importe le plus de connaître pour son bonheur et celui de ses semblables, en dissipant les ténèbres amoncelées par l'ignorance, l'hypocrisie et l'ambition, voilà toute la magie et toute la sorcellerie maçonniques.

Il est donc permis d'espérer que désormais la franc-maçonnerie ne sera plus confondue par personne avec les sociétés secrètes; que le bon sens public fera complétement justice des accusations d'athéisme, de magie et de sorcellerie dirigées contre les francs-maçons; et que la crainte seule du ridicule suffira pour enchaîner les foudres de l'anathème et prévenir le retour des persécutions.

Mais, diront peut-être quelques amis enthousiastes et irréfléchis du merveilleux, à quoi peut servir la franc-maçonnerie si elle n'apprend rien de surnaturel; et, en suivant les voies de la nature, quel secret peut-elle donc révéler aux initiés?

Si la franc-maçonnerie ne fait point de miracles, elle apprend du moins à se défier de ceux qui prétendent en opérer; et c'est déjà rendre un assez grand service à ses

adeptes que de les prémunir contre les piéges tendus à leur crédulité par les charlatans de toute espèce qui se rencontrent à tous les divers degrés de l'échelle sociale.

Effacer moralement toutes les inégalités humaines, concilier entre elles toutes les opinions divergentes, et faire vivre en parfaite intelligence les hommes de tous les pays, de toutes les conditions, de tous les partis, de tous les cultes, voilà le véritable secret de la franc-maçonnerie, qu'aucune autre institution ne saurait posséder, parce qu'aucune ne repose sur des idées aussi larges, aussi conciliantes et aussi pacifiques.

Ce secret de la franc-maçonnerie consiste à bien comprendre et à bien appliquer ses trois principes philosophiques : « liberté, égalité, fraternité, » et ses deux dogmes religieux : « unité de Dieu, immortalité de l'âme ; » et c'est pour parvenir à leur saine interprétation qu'elle a recours au symbolisme.

Section II. — *Utilité du langage symbolique.*

Si le langage le plus direct et le plus précis paraît d'abord le plus convenable pour enseigner la morale et la vertu, on ne tarde pas à se convaincre que, sans le secours de l'allégorie, l'enseignement moral, dépourvu d'attraits pour la plupart des hommes, demeurerait presque toujours stérile et infructueux.

L'allégorie, puisée dans la nature, a été le langage primitif de l'humanité. Les objets les plus usuels à l'homme ayant été dénommés les premiers, leurs noms furent bientôt appliqués, par voie d'analogie, aux personnes et aux choses qui offraient avec eux des rapports quelconques plus ou moins éloignés de configuration ou de ressemblance. De là

plusieurs noms d'hommes, de villes, de contrées, des eaux de la mer et des astres du ciel. Ainsi, les douze signes du zodiaque reçurent les dénominations des divers animaux et des autres objets terrestres qui paraissaient le mieux appropriés à leurs formes, et qu'ils ont toujours conservées depuis. De même aussi les sept planètes, seules connues des anciens, prirent les noms des différents métaux auxquels elles pouvaient être comparées par la diversité de leur éclat. Par suite, les mêmes expressions désignèrent : l'or ou le soleil, l'argent ou la lune; et notre mot *mercure* continue encore à indiquer à la fois une planète et un métal[1].

Mais c'est surtout alors que la pensée s'élança du monde physique dans le monde intellectuel et moral, qu'il devint indispensable de recourir à l'allégorie, les objets matériels pouvant seuls servir à désigner ceux qui ne l'étaient pas. Ainsi, les mots *esprit*, *idée*, qui exprimaient, dans le sens propre, le souffle du vent, la lumière[2], indiquèrent, dans le sens figuré, l'inspiration de l'intelligence, la lucidité de la raison.

Lorsqu'on voulut rendre sensibles les idées les plus abstraites, telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la construction harmonieuse de l'univers, les révolutions des différents corps célestes et la combinaison des divers éléments, au langage figuré des mots on ajouta celui des signes et des emblèmes. Ainsi, un triangle lumineux représenta la Divinité, un papillon l'âme ou la vie, un œil la Providence veillant sur les humains et attentive à toutes leurs actions[3].

Enfin, pour rendre les instructions scientifiques, morales et religieuses plus attachantes, plus vives et plus animées,

[1] Court de Gébelin, *Allégories orientales*, p. 236.
[2] *Ibid.*, p. 17.
[3] *Ibid.*, p. 236.

on personnifia toutes les puissances de la nature et toutes les facultés divines et humaines. De là les récits merveilleux de la mythologie, les énigmes, les hiéroglyphes, les paraboles et toutes ces figures mystérieuses et multiples qui firent les délices de l'antiquité.

« La robe enchantée de la mythologie, dit Blackwel, est un triple tissu sur lequel sont représentés : le ciel, la terre, l'air, la mer et tout ce qu'ils contiennent dans toutes les positions possibles, elle varie suivant le jour dans lequel on la regarde.

« L'histoire de la création ou de la naissance de l'univers, ce que nous appelons philosophie naturelle et que les anciens nommaient théogonie, forme le fond de cette robe; les puissances qui gouvernent le monde, et pour lesquelles nous n'avons point de noms séparés, forment les figures et le dessin; tandis que les passions des hommes, l'harmonie de l'âme humaine, la philosophie morale lui donnent l'éclat ou le coloris, qui augmente ou se ternit selon que ces passions sont plus ou moins fortes; en sorte que, par une espèce de magie secrète, elle paraît quelquefois prendre feu et jeter des flammes.

« Telle est, ajoute-t-il, la robe merveilleuse de la science, qui enchanta pendant si longtemps les hommes; qui les transforma de brutes et de sauvages en des créatures civilisées, et de lions et de loups en hommes sociables. »

Il ne faut donc pas s'étonner que le symbolisme ait été adopté par la franc-maçonnerie, lorsque les différentes traditions relatives à son origine la font toutes également remonter vers la plus haute antiquité. Partageant l'enthousiasme allégorique du siècle qui la vit naître, elle dut nécessairement s'exprimer dans le langage consacré, et seul permis alors, pour enseigner aux hommes les grandes vérités qui forment les bases essentielles de sa doctrine.

« L'allégorie, dit Vinckelmann[1], a été plus en usage chez les Egyptiens que chez d'autres nations qui nous sont connues. Elle était leur langue sacrée, composée de signes intelligibles, c'est-à-dire des images sensibles des choses. »

Or, la comparaison des initiations modernes avec les initiations égyptiennes ne nous permet pas de douter que la franc-maçonnerie actuelle doive à l'Egypte la plupart de ses mystères, et, par suite, les principaux éléments de son langage symbolique.

L'allégorie seule parvint, à travers les vicissitudes des siècles, à sauver et à nous transmettre le dépôt sacré des sciences qu'aucun autre langage humain n'eût réussi à conserver.

Aux diverses époques où les puissants de la terre abusaient le plus cruellement de leur pouvoir, un mot, un signe, ou un emblème suffisait pour raviver dans le cœur des opprimés, et quelquefois même des oppresseurs, les principes éternels d'égalité, de justice et d'humanité qu'aucune persécution ne saurait éteindre ni prescrire.

Le christianisme lui-même, tout en s'élevant sur les ruines des divinités mythologiques, ne dédaigna pas d'abriter ses dogmes et son culte sous le patronage tutélaire de l'allégorie.

Enfin, la destruction des idoles païennes, loin de porter atteinte au symbolisme maçonnique, fut au contraire considérée comme un de ses triomphes ; parce qu'il avait constamment combattu l'idolâtrie, en enseignant à ses adeptes que les objets matériels livrés à l'adoration du vulgaire ne devaient jamais usurper les hommages réservés aux divins principes, dont ils n'étaient que la représentation symbolique.

[1] *Essai sur l'allégorie*, p. 25.

Après tant de services rendus, tant de difficultés vaincues, le symbolisme doit-il abdiquer son empire; et convient-il que les francs-maçons renoncent maintenant à son usage? Vous avez tous compris que cet abandon tardif constituerait une véritable ingratitude, s'il ne se trouvait légitimé par les plus puissants motifs d'intérêt général. Recherchons donc ce que notre ordre pourrait y gagner.

Serait-ce d'écarter le reproche banal que « pour faire le bien il n'est pas besoin de mystère? » A cet égard, les actes maçonniques se chargent de répondre beaucoup mieux que les paroles ne pourraient le faire. Chaque jour les bienfaits de la franc-maçonnerie se répandent dans le monde profane, et les comptes rendus des travaux maçonniques, livrés à la publicité, ne permettent à personne d'ignorer ni les enseignements de la franc-maçonnerie, ni ses exemples, ni les infortunes qu'elle soulage, ni les vertus qu'elle récompense.

L'allégorie sera toujours la véritable clef des mystères de l'antiquité. Or, soit que l'on considère la franc-maçonnerie comme la contemporaine, ou seulement comme l'héritière de ces mystères, il est certain qu'elle ne pourrait délaisser le symbolisme, sans répudier en quelque sorte son origine, son histoire, et sans perdre le fil précieux qui doit diriger ses adeptes dans le labyrinthe presque inextricable du passé.

Ce n'est pas tout, le présent lui-même réclame le secours de l'allégorie, sinon pour le protéger contre les persécutions, du moins pour le défendre contre les atteintes, plus dangereuses peut-être, de l'égoïsme. Plus les idées positives et matérialistes se propagent, plus il importe d'opposer à l'invasion de ces doctrines subversives de l'association humaine les principes conservateurs et féconds de la fraternité, de la charité et du dévouement maçonniques.

Eh ! quel autre langage pourrait être employé avec plus de succès, pour l'accomplissement d'une pareille tâche, que le symbolisme maçonnique ? lui qui, franchissant les entraves des idiomes particuliers, présente seul aux francs-maçons répandus sur la surface du globe les avantages inappréciables d'une langue universelle ; lui qui formule et résout les problèmes les plus ardus de la morale avec toute la rapidité et l'énergique concision de la pensée ; lui enfin qui, remontant à la source de toutes les croyances humaines, dont il résume les mystères, porte le flambeau de la vérité sur les erreurs les plus funestes, et fait cesser ainsi les plus déplorables dissensions.

Où trouver un langage à la fois plus simple, plus profond et plus conciliant que celui de ces images symboliques à la portée de tous les esprits, à la hauteur de toutes les intelligences, et sympathiques à tous les cœurs !

La vérité toute nue, disent les poëtes, sortit un jour de son puits, elle fut bientôt obligée d'y rentrer ; la franc-maçonnerie a été plus prévoyante, elle s'est couverte d'un voile allégorique, sous lequel il lui est permis de parcourir le monde, et de dispenser, sans éclat, ses utiles instructions. Loin donc de lui reprocher ses mystères, reconnaissons, au contraire, qu'ils attestent hautement sa sagesse, et sont la forme la plus convenable qui pouvait être donnée à ses enseignements.

SECTION. III. — *Explication des nombres maçonniques.*

(5e Séance.)

MM.·. FF.·.,

Parmi les différents mystères de la franc-maçonnerie, nous avons déjà vu que les nombres occupent un rang par-

ticulier. Ce genre d'emblèmes, fort concis et fort abstrait, exige par cela même quelques explications, sans lesquelles il deviendrait très-difficile d'en pénétrer le sens; c'est là un langage très-énergique et très-fécond, mais dont il est indispensable de posséder la clef pour le bien comprendre.

La science allégorique des nombres chez les peuples anciens, et particulièrement chez les Indiens, les Perses, les Egyptiens, les Grecs et les Romains, formait une des bases fondamentales du symbolisme universel, qui servait à voiler la plupart des connaissances humaines au regard du vulgaire, tandis qu'il les retraçait de la manière la plus vive au souvenir des initiés.

Pythagore, qui s'était fait initier, au péril de sa vie, par les hiérophantes égyptiens, souleva le premier le voile mystérieux de cette science, et réussit à la régulariser. D'après sa savante théorie, chaque nombre employé dans les mystères, et comme tel réputé sacré, présentait à la fois plusieurs sens allégoriques, empruntés soit aux phénomènes de la nature, soit aux traditions de la philosophie; et comportait, en outre, une signification spéciale et particulière.

La franc-maçonnerie, qui résume les principaux mystères de l'antiquité, ne pouvait négliger les emblèmes numériques. Aussi, les neuf premiers nombres, appelés *simples*, parce qu'ils se composent d'un seul chiffre, et *primordiaux*, parce qu'ils servent de base à tout le système de la numération, figurent allégoriquement dans les trois grades symboliques; et, de plus, chacun de ces grades est caractérisé par un nombre spécial, savoir: le grade d'apprenti, par trois; celui de compagnon, par cinq; et le grade de maître, par sept.

Pour bien saisir le véritable sens attaché par la franc-maçonnerie symbolique à chacun des neuf premiers nombres, dans les différentes circonstances où elle les emploie,

il importe donc de rechercher d'abord les significations diverses qui leur étaient attribuées par les mystères anciens, afin de pouvoir ensuite les comparer à celles qui leur sont assignées par les mystères modernes. Tel est, MM.·. FF.·., le travail, assez minutieux, auquel nous allons nous livrer pendant le cours de cette séance; et il faut bien connaître toute l'étendue de votre indulgence pour espérer qu'il ne fatiguera point votre bienveillante attention.

Un, la *monade* ou l'*unité*, principe et source de tous les autres nombres, qui ne sont que ses multiples, premier de tous et particulièrement des impairs, indivisible, illimité, exprimait en général tout ce qui présente à l'esprit l'idée d'un ensemble unique, harmonieux, infini.

Par suite, ce nombre symbolisait la nature, sous les noms de Pan, Isis, Cybèle, Cérès, Vesta; l'âme du monde, ou l'harmonie de l'univers, sous le nom de Psyché; le soleil, ou la lumière du jour et celle de la vérité, sous les noms de Mithras, Osiris, Apollon, Bacchus, Hercule, Janus et beaucoup d'autres; l'intelligence et le génie, sous les noms de Protée et de Prométhée.

Mais l'unité représentait surtout la cause des causes, le principe générateur, la puissance créatrice; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, la multiplicité des dieux, livrés à l'adoration du vulgaire, n'empêchait pas les initiés de réserver exclusivement leur culte pour un Dieu unique, qu'ils adoraient sous des noms différents; tels que Para-Brahma, chez les Indiens; Zervane-Akérène, chez les Perses; Knef, chez les Egyptiens; Jupiter, chez les Grecs et les Romains.

L'unité, disait Pythagore, est l'attribut essentiel, le caractère sublime, le sceau même de la Divinité. C'est, disent les francs-maçons, le nombre qui exprime le grand tout, l'Etre suprême, le grand architecte de l'univers, Jéhovah! Et c'est pour rendre hommage au grand principe de l'unité

que : la chambre des réflexions n'a qu'une seule lumière ; une seule étoile flamboyante brille au milieu de la loge ; et la première partie de la chambre du milieu, appelée le *hikal*, est éclairée par une seule lampe.

Deux, ou le *binaire*, premier nombre pair, à la différence de la monade, symbole d'unité, d'ordre et d'harmonie, indiquait, au contraire, la variété, et quelquefois même le désordre, la confusion.

Alors il était considéré comme mettant en présence les contraires, qui se rencontrent à tout instant dans le monde physique, intellectuel et moral, tels que : le feu et l'eau, le chaud et le froid, le sec et l'humide, la lumière et les ténèbres, la vérité et l'erreur, le bien et le mal, la santé et la maladie, la vie et la mort, le paradis et l'enfer.

Par suite, ce nombre était regardé comme établissant une lutte entre le bon et le mauvais principe, et comme produisant les querelles, les guerres et les meurtres, tels que ceux d'Osiris par Typhon, d'Abel par Caïn.

De là vient que le binaire était appelé, par Pythagore, un nombre de trouble et de division.

Cependant, il ne faut pas perdre de vue que la dualité est indispensable pour constituer les associations les plus utiles, et l'accord des plus doux sentiments.

Aussi représentait-on par couples l'alliance du ciel et de la terre, ou des principes céleste et terrestre, sous les noms d'Uranus et Ghée, Saturne et Cybèle ; l'union des principes actif et passif de la création, ou celle des amants et des époux, sous les noms d'Osiris et Isis, Jupiter et Junon, Adonis et Vénus, Diane et Endymion ; et l'amitié fraternelle, sous les noms de Castor et Pollux, Oreste et Pylade, Nisus et Euryale.

La franc-maçonnerie symbolique emploie principalement le binaire comme un emblème d'union morale et phi-

losophique, ainsi que nous aurons plus tard occasion de l'expliquer. Maintenant il nous suffit de constater les faits suivants : Le temple maçonnique a deux colonnes ; l'apprenti reçoit, au moment de sa consécration, deux paires de gants ; le compagnon voyage, armé de deux instruments ; et la chambre de maître se compose de deux parties, le *hikal* et le *dehbir*.

Voici venir le premier des nombres les plus importants en maçonnerie.

Trois ou le *ternaire*, réunissant le pair et l'impair : deux et un, offrait naturellement une idée de concorde, et devenait ainsi un nombre de paix et de conciliation.

En effet, c'est à l'aide des nombreuses significations symboliques de ce nombre qu'on parvient à concilier les différents systèmes cosmogoniques, religieux et philosophiques, en apparence les plus opposés, mais qui tous s'accordent pour vénérer la trinité. Cette vénération d'ailleurs est facile à comprendre en présence des combinaisons merveilleuses, et pour ainsi dire infinies, auxquelles se prête le ternaire.

Trois se présente partout dans la nature : ainsi l'on y compte trois règnes, le minéral, le végétal et l'animal ; trois éléments primordiaux, l'espace, la matière et le mouvement ; trois mesures du temps, le passé, le présent et l'avenir ; trois termes dans la durée de chaque chose, le commencement, le milieu et la fin ; trois attributs de la matière, la forme, la densité et la couleur ; trois dimensions pour tous les corps, la longueur, la largeur et l'épaisseur ou la profondeur ; trois signes de l'étendue, le point, la ligne et la surface ; trois figures géométriques radicales, le carré, le cercle et le triangle.

On distingue dans l'homme trois principes, le corps, l'esprit et l'âme ou le cœur ; trois âmes, la végétative, la

sensitive et l'intelligente; trois facultés intellectuelles, la mémoire, l'entendement et la volonté; et trois phases de son existence, la naissance, la vie et la mort.

Il y a dans la philosophie trois divisions principales, la logique, la métaphysique et la morale; et cette dernière apprend à l'homme trois sortes de devoirs, envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables.

On remarque dans l'ancienne géographie trois parties du monde seulement, l'Europe, l'Asie et l'Afrique; dans l'ancienne chimie, trois principes animant l'univers, le sel, le soufre et le mercure; dans l'architecture, trois ordres principaux, le dorique, l'ionique et le corinthien, dont chaque colonne se compose de trois parties, la base, le fût et le chapiteau; dans la musique, trois sons distincts, l'aigu, le grave et le *medium;* trois clefs, de do, de sol et de fa; et dans l'art oratoire, trois principales parties du discours, l'exorde, l'exposition et la péroraison.

Trois peut seul conduire l'unité, ou le principe générateur, de la puissance à l'action; car toute création suppose trois éléments, la cause, le moyen et l'effet. Aussi, bien que le principe générateur soit unique dans son ensemble, il est ordinairement triple dans ses manifestations; et il a été le plus souvent considéré comme composé de trois parties distinctes, savoir : la première, la cause, l'agent ou le sexe masculin; la seconde, le moyen, le patient ou le sexe féminin; et la troisième, l'effet, le corps engendré ou le produit de la création.

Trois symbolise donc parfaitement la naissance et la reproduction de tous les êtres; mais il symbolise surtout la triple essence d'un Dieu, unique, universel et incréé; ses trois attributs souverains, puissance, justice et bonté; ses trois principaux modes d'action sur le monde, création, conservation et destruction; les trois caractères distinctifs

de son éternité et de sa providence, dont chacune embrasse à la fois le passé, le présent et l'avenir; et les trois éléments essentiels, réunis en lui seul, de la vertu comme de toute perfection, que les stoïciens désignaient par ces trois mots : *Sagesse, force, beauté.*

Ajoutons, pour compléter ce tableau, que le mauvais principe, jouissant, comme le bon, de la faculté de se reproduire, possédait aussi les trois éléments générateurs, et était également représenté par trois.

Voilà, MM.·. FF.·., ce qui a rendu le nombre trois si respectable dans l'antiquité; et ce qui lui a valu, de la part de Pythagore, la qualification de divin.

De là vient aussi que les trinités abondent dans la plupart des théogonies. Sans vouloir ici les expliquer toutes, nous vous ferons seulement remarquer que la trinité indienne, Brahma, Vischnou et Shiva, et la trinité égyptienne, Osiris, Isis et Typhon, représentaient Dieu, créateur, conservateur et destructeur; tandis que les trois éléments générateurs étaient symbolisés, savoir : pour le bon principe, par Osiris, Isis et Horus; Adonis, Vénus et Cupidon; et pour le mauvais principe, par Shiva, Bhavani et Skanda, et plusieurs autres groupes trinitaires.

Les Grecs partageaient le gouvernement du monde entre trois Dieux, Jupiter, Neptune et Pluton; et ce dernier était armé d'un trident. Ils confiaient la vie humaine à trois Parques, Clotho, Lachésis et Atropos. Ils comptaient trois Grâces, Aglaé, Euphrosine et Thalie; trois sirènes, Leucésie, Parthénope et Ligée; trois Furies, Alecto, Tysiphone Mégère; trois divisions des enfers, les Limbes, le Tartare et l'Elysée; trois juges au séjour infernal, Minos, Eaque et Radamanthe; trois visages à Diane, trois têtes à Cerbère, trois rayons à la foudre de Jupiter et trois cordes à la lyre d'Apollon, qui rendait ses oracles par un trépied.

Les chrétiens, tout en maintenant le grand principe de l'unité divine, ont considéré le Créateur sous le triple rapport de la paternité, de la filiation et de la spiritualité, l'Être suprême étant à la fois son père, son fils et son esprit. Ils ont admis trois vertus théologales ou divines, la foi, l'espérance et la charité; et trois demeures des âmes après la mort, l'enfer, le purgatoire et le paradis. Suivant l'Écriture, le Christ fut adoré par trois mages, Balthazar, Gaspard et Melchior, qui lui offrirent trois présents, l'or, la myrrhe et l'encens. Renié trois fois par saint Pierre, il fut conduit au Calvaire, où se trouvaient trois croix; puis, attaché à l'une d'elles par trois clous, il expira à la troisième heure, demeura dans le tombeau pendant trois jours et ressuscita le troisième.

Pour les francs-maçons, le nombre trois symbolise principalement les différentes trinités de Dieu, de l'intelligence et de la vertu; il représente spécialement la renaissance morale de l'homme, qui s'opère sous leur triple influence; puis, comme une ombre nécessaire au tableau, il figure les trois principales causes du mal en ce monde, l'ignorance, l'hypocrisie et l'ambition.

C'est en examinant le ternaire sous ces différents aspects que nous comprendrons pourquoi la franc-maçonnerie symbolique se compose de trois grades; la loge est gouvernée par trois; soutenue par trois grands piliers; éclairée par un triangle lumineux ; a trois fenêtres, trois ornements, trois bijoux mobiles et trois bijoux immobiles; comment le nombre trois caractérise le grade d'apprenti; et presque tout dans ce grade, âge, questions, marche, voyage, vision, signe, attouchement, batterie et acclamation, se compte ou se réalise par trois; pourquoi aussi, dans le grade de maître, Hiram est frappé de trois coups, à trois portes, par trois compagnons; et son corps, placé dans un tombeau de

trois pieds de largeur, est retrouvé, après trois recherches successives, surmonté d'un triangle.

Quatre ou le *quaternaire*, premier carré des nombres pairs, avait acquis parmi les anciens une certaine célébrité, comme représentant les quatre corps réputés alors élémentaires, c'est-à-dire l'air, la terre, l'eau et le feu ; les quatre points cardinaux ; les quatre saisons de l'année, signalées par les deux équinoxes et lès deux solstices, et les quatre âges de la vie humaine.

Ce nombre symbolisait ainsi, non-seulement le monde physique, intellectuel et moral, mais encore son divin auteur, dont il révèle la puissance.

Aussi, les Pythagoriciens juraient par le sacré quaternaire; les gnostiques disaient que leur science avait pour base un carré, dont les quatre angles étaient : *silence*, *profondeur*, *intelligence*, *vérité;* Brahma avait quatre têtes, Jupiter quatre oreilles, le ciel quatre portes et le char du soleil quatre chevaux. On compte encore aujourd'hui quatre anges gardiens du monde, quatre évangélistes et quatre attributs servant à les distinguer.

Nous ne serons donc pas surpris de voir la loge affecter la forme d'un carré ; le récipiendaire au grade d'apprenti subir les épreuves des quatre éléments, et la franc-maçonnerie elle-même s'appuyer sur les quatre bases de la gnose.

C'est ainsi, MM.·. FF.·., que nous arrivons au second des nombres les plus importants en maçonnerie.

Cinq ou le *quinaire* était comparé par Pythagore à la nature, qui revient toujours à soi et se reproduit sans cesse, par allusion à la singulière propriété que possède ce nombre, lorsqu'on le multiplie, de donner toujours un produit terminé par un zéro ou par un cinq, selon que le multiplicateur est pair ou impair.

De plus, comme composé de quatre et un, cinq représen-

tait le grand hiéroglyphe de la nature, c'est-à-dire les quatre éléments, et au milieu le corps engendré ou le produit de la création; le monde, figuré par les quatre points cardinaux ou les quatre saisons, et au milieu le soleil ou la lumière; l'humanité, admirable combinaison des quatre éléments matériels, harmonisés et vivifiés par ce cinquième élément immatériel qu'on appelle âme; et la vie humaine manifestée par l'usage des cinq sens.

Comme réunissant deux, signe de variété, et trois, image d'harmonie, cinq devenait aussi l'emblème du mariage.

Enfin, ce nombre symbolisait la quintessence universelle, l'esprit divin qui anime l'univers.

Voilà pourquoi, MM.·. FF.·., la nature, le monde, l'humanité et la Divinité elle-même ont été souvent désignés par des mots composés de cinq lettres, tels que Cérès, Junon, Vénus, Vesta, Diane, Horus, Jésus; et le quinaire était particulièrement consacré à Junon, comme présidant à l'hyménée.

De là vient aussi que les Indiens avaient cinq paradis; les Grecs cinq Bacchus; les Romains cinq soleils, cinq dactyles, cinq curètes et cinq Dieux appiades.

Ces différentes significations allégoriques du quinaire nous serviront plus tard à expliquer pourquoi la franc-maçonnerie symbolique a cinq signes; cinq composent la loge, et, suivant une version nouvelle, l'éclairent; comment le nombre cinq caractérise le grade de compagnon, et dans ce grade l'étoile flamboyante a cinq pans; l'âge, la marche, les voyages, la batterie et l'attouchement se comptent ou s'exécutent par cinq; pourquoi enfin, dans le grade de maître, le tombeau d'Hiram a cinq pieds de profondeur et l'on en fait cinq fois le tour.

Six ou le *senaire*, double ternaire, rappelait les six jours

consacrés à la création, et représentait le monde comme un corps à six faces : le dessus, le dessous et les quatre côtés.

Puis, comme composé de deux fois trois, il symbolisait la justice, dont les deux balances ne peuvent être égales que lorsque la trinité intelligente de l'homme est dirigée par la trinité lumineuse de Dieu.

Voilà pourquoi Pythagore considérait le senaire comme un lien entre le ciel et la terre, qu'il figurait par deux triangles, l'un la pointe en haut et l'autre la pointe en bas.

De là vient aussi que le génie du bien chez les Perses, Ormuzd, avait six préfets; que la loge a six bijoux, dont trois mobiles et trois immobiles; et que, dans le grade de maître, la mort et la résurrection d'Hiram se manifestent par six signes, dont trois pour chacune d'elles.

Nous voici parvenus, MM.·. FF.·., au troisième des nombres les plus importants en maçonnerie.

Sept ou le *septenaire* était généralement considéré comme le type de toutes les perfections.

Il devait principalement cet honneur aux circonstances suivantes. D'après la Genèse, Dieu créa le monde en six jours, et se reposa le septième, alors que l'œuvre était parfaite; tout le système planétaire des anciens se composait de sept planètes; chaque phase de la lune a sept jours, et parmi les constellations on remarque sept pléiades, sept étoiles pour la grande Ourse, et sept pour la petite.

Le nombre sept paraît être le régulateur de la vie humaine, car l'homme subit une transformation nouvelle à chaque période de sept ans; son corps accomplit sept mouvements : en haut, en bas, à droite, à gauche, en avant, en arrière et en tournant sur lui-même; et sa tête, siége principal de l'intelligence, offre sept voies ouvertes pour l'usage des sens, savoir : la bouche, les deux narines, les deux yeux et les deux oreilles.

Les anciens comptaient sept métaux ; il y a sept couleurs primitives dans le rayon solaire, et sept notes dans la musique, symbole d'harmonie parfaite.

De plus, comme composé de quatre et trois, le septenaire indique la plénitude et le complément de toute chose : car le quaternaire est élémentaire, et le ternaire est divin ; en conséquence, le nombre sept participe des deux natures physique et morale, matérielle et divine, et représente ainsi la perfection en général.

Par suite, ce nombre symbolisait spécialement la perfection par excellence, c'est-à-dire celle de Dieu, qui nous est révélée par la beauté, l'ordre et l'harmonie de l'univers; et la perfection de l'humanité, qui ne peut résulter que de l'équilibre et de l'harmonie de ses facultés physiques, intellectuelles et morales.

Aussi les Grecs l'appelaient *septas*, ou vénérable ; Cicéron y voyait le nœud de toute chose ; et Platon disait que l'âme du monde s'y trouvait renfermée. Pythagore qualifiait sept de nombre vierge, né sans mère; et il était consacré à Minerve, déesse de la sagesse, sortie tout armée du cerveau de Jupiter.

De là vient que les Indiens comptaient sept cieux, sept dieux planétaires, sept anneaux prophétiques ; les Chaldéens et les Juifs, sept archanges ; les Perses, sept compagnons de Mithras et sept degrés à l'échelle de ses mystères ; les Egyptiens, sept pilotes d'Osiris, sept étages à la tour de Babylone, sept marches et sept portes au temple d'Héliopolis ; les Grecs, sept fils de Rhée, sept filles d'Astarté, et sept tuyaux à la flûte de Pan.

Adam et Eve restèrent dans le paradis sept heures ; le déluge dura sept mois ; l'échelle de Jacob avait sept degrés ; Josué fit sept fois le tour de Jéricho, et les murailles de cette ville tombèrent après que les lévites eurent fait retentir

sept fois leurs trompettes ; sept années furent employées à la construction du temple de Salomon, qui avait sept enceintes. Enfin, le christianisme compte sept sacrements, sept péchés capitaux, sept pseaumes de la pénitence, et, suivant l'Apocalypse, sept églises et sept candélabres.

Maintenant, MM.·. FF.·., nous pourrons plus facilement comprendre pourquoi le Temple maçonnique a sept marches, et sept rendent la loge juste et parfaite ; comment le nombre sept caractérise le grade de maître, et, dans ce grade, le tombeau d'Hiram a sept pieds de longueur, et l'âge du maître est de sept ans et plus ; pourquoi aussi, dans les banquets maçonniques, le nombre des santés d'obligation a été primitivement fixé à sept.

Huit, l'*octaire*, ou l'*ogdoade*, premier nombre cube, représentait le mouvement perpétuel et régulier de l'univers, qui s'opère entre les quatre points cardinaux et leurs quatre intermédiaires ; et il symbolisait aussi la divinité, qui préside à ce mouvement sur les huit points du globe à la fois.

De plus, comme composé de sept et un, le nombre huit figurait les sept planètes et la sphère des étoiles fixes ; et, comme composé de cinq et trois, il symbolisait le monde et l'intelligence suprême qui le dirige et l'éclaire.

De là, MM.·. FF.·., les huit dieux vasous des Indiens, présidant aux huit coins du monde ; les huit grandes divinités primitives de l'Egypte ; les huit dieux *selecti* des Romains, et ceux de Xénocrate ; les huit étoiles des gnostiques, et les huit animaux qui accompagnent les fidèles mahométans au paradis.

De là, aussi, les sept marches du Temple maçonnique, réunies au pavé mosaïque de son portique ; et, dans le grade de maître, les cinq pieds de profondeur du tombeau d'Hiram, et le triangle placé à son sommet.

Enfin, MM.·. FF.·., *neuf*, ou le *novaire*, dernier des

nombres simples et premier carré des impairs, rappelait les neuf mois de l'année consacrés aux travaux agricoles ; et les neuf angles de la pyramide, composée de trois triangles.

La valeur en degrés de toute circonférence étant de 360, dont les trois chiffres additionnés ensemble, 3, 6 et 0, égalent neuf, le nombre neuf représentait les sphères en général, et particulièrement le globe terrestre et la sphère céleste.

Comme dernier des nombres simples, neuf indiquait la fin de toute chose ; et devenait ainsi un emblème de destruction et de mort.

Mais, en vertu d'une propriété spéciale fort remarquable, neuf, multiplié par un nombre quelconque (autre que l'unité, qui reproduit indistinctement chaque multiplicande), donne toujours un produit dont les chiffres additionnés ensemble reproduisent neuf, ou un multiple de neuf[1].

Par suite, ce nombre était considéré comme un symbole de reproduction constante, de résurrection et d'immortalité.

Enfin, comme composé de trois fois trois, neuf réunissait les trois genres de trinité matérielle, intellectuelle et divine ; et symbolisait spécialement les trois principales trinités de Dieu considéré dans son essence, ses attributs et son

1 *Exemples de diverses multiplications de* 9.

Multiplic. par	2	3	4	5	6	7	8	9
Produit. . . .	18	27	36	45	54	63	72	81
Addition. . .	9		9	9			9	9

Multiplic. par	12	23	345	4,567	56,789	234,567	2,345,678	23,456,789
Produit. . . .	108	207	3,105	41,103	511,101	2,111,108	21,111,102	211,111,101
Addition. . .	9	9	9	9	9	9	9	9

Multiplic. par	22	328	4,542	52,738	638,529	7,294,865	83,641,752	964,253,871
Produit. . . ,	198	2,952	40,878	474,642	5,746,761	65,653,785	752,775,768	8.678,284,839
Addition . . .	18	18	27	27	36	45	54	63

action sur le monde; et les trois destinées trinitaires du corps, de l'esprit et de l'âme.

De là vient que Pythagore appelait le novaire l'horizon, l'océan; que les Grecs avaient neuf muses, les Romains neuf augures, et les Scandinaves neuf mondes.

C'est aussi pour cela que la consécration et la batterie du grade de maître s'opèrent par neuf, et que, dans ce grade, le debbir est éclairé par neuf étoiles, et le corps d'Hiram est retrouvé par neuf maîtres.

Telles sont, MM.·. FF.·., les explications préliminaires qui m'ont paru nécessaires pour faciliter l'interprétation allégorique des neuf premiers nombres employés dans les trois grades symboliques; mais c'est surtout en interrogeant l'ensemble des autres emblèmes, réunis dans ces trois grades, que nous comprendrons mieux dans quel sens doit être interprété chaque nombre, suivant le grade auquel il se rattache; et nous nous convaincrons ainsi, de plus en plus, que les emblèmes numériques sont dignes d'une étude sérieuse, et méritent la vénération raisonnée que leur accordent les francs-maçons.

TITRE II.

GRADES SYMBOLIQUES.

(6e Séance.)

MM.·. FF.·.,

Les notions préliminaires qui précèdent peuvent être considérées comme les principaux éléments de la franc-maçonnerie ; et doivent nous mettre à même de comprendre, dès à présent, la composition de son édifice moral et la signification de son langage symbolique. Cependant, avant de procéder à l'examen spécial de chacun des trois grades symboliques, il nous reste encore à vous soumettre quelques observations générales applicables à tous trois.

D'abord, la division de la franc-maçonnerie symbolique en trois grades paraît, en quelque sorte, commandée par la nature, qui veut que chaque chose ait un commencement, un milieu et une fin ; qui a formé l'homme de trois principes : le corps, l'esprit et l'âme ; et qui marque son passage dans ce monde par trois phases distinctes : la naissance, la vie et la mort.

D'un autre côté, les noms mêmes des trois grades semblent indiqués par l'assimilation allégorique de la maçonnerie morale à la maçonnerie de construction, dans laquelle chaque nouvel admis devient successivement apprenti, compagnon et maître.

Enfin, d'après les règles générales du symbolisme, le nombre trois représentant principalement Dieu, l'intelligence et la vertu, c'est placer la franc-maçonnerie sous leur triple influence que de lui attribuer une organisation trinitaire.

A qui s'adressent les enseignements renfermés dans les trois grades symboliques? Evidemment ce ne peut être à des enfants, car les statuts généraux de l'ordre ne permettent de conférer l'initiation qu'à des hommes parvenus à l'âge de la majorité civile, ou tout au moins de l'émancipation, c'est-à-dire à l'une de ces époques de la vie où les facultés intellectuelles se trouvent suffisamment développées. Aussi ces enseignements portent-ils sur les trois sujets les plus dignes d'occuper l'intelligence humaine, savoir : la nature, la philosophie et la bienfaisance.

Les différents modes d'enseignement employés dans ces trois grades, tels que les signes, les emblèmes et les cérémonies symboliques, ont tous également pour objet le triple but de la franc-maçonnerie, c'est-à-dire, l'union, le perfectionnement et le bonheur de l'humanité.

Pour parvenir à un résultat si désirable, il ne leur suffit pas de frapper les regards, ils doivent encore et surtout parler à l'esprit et au cœur; aussi, offrent-ils presque toujours un triple sens : physique, intellectuel et moral.

Chacun des trois grades présente à la fois un tableau, une étude et une instruction.

Le tableau représente, d'une manière générale, la destination et l'objet de chaque grade; l'étude indique les développements dont cet objet est susceptible; et l'instruction, servant de complément à tous deux, se compose principalement de diverses formules, dont les unes, claires par elles-mêmes, peuvent se suffire dans leur sens littéral, tan-

dis que les autres, au contraire, purement emblématiques, ont besoin d'être interprétées.

Entre les tableaux, les études et les instructions des trois grades symboliques, il existe une liaison intime et une progression croissante, d'autant plus nécessaires à signaler que l'ordre et la méthode sont indispensables pour constituer une science quelconque, et distinguent particulièrement la science maçonnique.

Si l'art, fort difficile il est vrai, de gouverner les hommes, a obtenu dans tous les temps et dans tous les pays le plus haut degré d'importance, ne serait-il pas aussi injuste que nuisible à l'humanité de reléguer parmi les futilités dédaignées l'art, non moins difficile et non moins important, de les faire vivre tous en bonne intelligence, sur tous les divers points du globe et sous tous les différents régimes politiques et religieux.

Pour restituer à la franc-maçonnerie le caractère et le rang qui lui appartiennent, il suffit de mettre en lumière ses véritables principes, et les procédés qu'elle emploie pour leur manifestation. Ne craignons donc pas de pénétrer trop avant dans ce qu'on appelle ses mystères, et de nous montrer indiscret en les révélant; car il devient indispensable, pour la faire apprécier à sa juste valeur, qu'aucun point essentiel de sa doctrine ne demeure mystérieux ou inexpliqué pour ses adeptes; et le meilleur moyen de désarmer la critique des profanes, ou tout au moins de la rendre impuissante, est de prouver, par un exposé méthodique et détaillé des préceptes de notre ordre, que la franc-maçonnerie n'a rien à redouter de l'examen le plus minutieux, et qu'elle ne saurait au contraire qu'y gagner.

Alors, le mot mystère, qui sonne si mal aux oreilles de la génération moderne, se trouvera entièrement réhabilité ; parce qu'il sera renfermé dans de strictes limites que la rai-

son la plus rigoureuse se verra forcée de respecter. Ainsi, à l'égard des profanes eux-mêmes, il n'y aura de véritablement mystérieux que les signes de reconnaissance particuliers aux francs-maçons, et qui sont indispensables pour empêcher l'introduction dans l'ordre maçonnique des personnes indignes d'y figurer. Quant aux initiés, tout le mystère consistera dans le langage symbolique, dont l'étude éclaircit et agrandit chaque jour la signification ; qui tient toujours ouverte à leur disposition une source inépuisable de moralités, et qui leur offre les avantages inappréciables d'une langue universelle, pour communiquer et s'entretenir entre eux par toute la terre, malgré la multiplicité et la diversité de leurs idiomes particuliers.

Cela dit, MM.·. FF.·., nous allons aborder immédiatement les trois grades symboliqnes, dans leur ordre successif; et, pour rendre nos instructions aussi complètes que possible, nous suivrons pas à pas le récipiendaire dans les différentes péripéties qu'il est appelé à subir.

Peut-être, si nos peintures sont exactes, ne seront-elles pas entièrement dépourvues d'attraits. Par elles, les anciens francs-maçons ramenés à l'époque de leur initiation, ressaisiront, pour un instant du moins, leurs jeunes années, toujours pleines de doux souvenirs ; tandis que les nouveaux initiés fortifieront ainsi leurs connaissances acquises, et obtiendront une expérience maçonnique favorable à leurs progrès à venir.

CHAPITRE I.

PREMIER GRADE SYMBOLIQUE. — GRADE D'APPRENTI.

Le grade d'apprenti a toujours possédé le privilége de captiver l'attention des initiés et des initiateurs eux-mêmes, tant par la grandeur des images qu'il déploie à leurs regards, que par la clarté des idées morales qu'il présente à leur esprit.

Les initiés comprennent qu'il s'agit pour eux de commencer une vie nouvelle, en passant du monde profane au monde maçonnique; et que cette transition exige de leur part de sérieuses méditations.

De leur côté, les initiateurs éprouvent le besoin d'examiner scrupuleusement le profane qui sollicite la faveur de l'initiation, et d'observer rigoureusement à son égard les prescriptions des statuts généraux, afin que l'ordre tout entier n'ait pas à regretter plus tard son admission; et ils reconnaissent que, donner à ce grade tous les développements qu'il comporte, est le meilleur moyen d'accomplir dignement leur mission.

Enfin, lorsque des renseignements favorables ont été recueillis sur le compte du postulant, et qu'il paraît offrir toutes les conditions désirables de capacité et de moralité, il ne reste plus qu'à préparer sa réception.

SECTION I. — *Réception au grade d'apprenti.*

Dans les mystères anciens, l'initiation était précédée de nombreuses formalités préparatoires, et notamment de jeûnes, d'ablutions, et de solitude souterraine, durant l'es-

pace de plusieurs mois[1]; aujourd'hui, la préparation à la réception se borne à un séjour de quelques instants dans une salle appelée chambre des réflexions.

ART. 1. — *Chambre des réflexions.*

L'aspirant est renfermé dans une chambre inaccessible aux rayons du jour, et éclairée par *une seule lampe*, symbole de l'unité divine, à laquelle il doit demander ses inspirations.

Tout dans cette salle, la tenture funèbre, les emblèmes et les inscriptions, doit le porter à des méditations sérieuses. Une table, une chaise, des plumes, de l'encre et du papier lui annoncent suffisamment qu'il doit recueillir ses impressions et les retracer par écrit. Sur la table une formule testamentaire et trois questions posées lui indiquent qu'il doit remplir l'une et répondre aux autres.

§ 1. — **Emblèmes.**

Si *l'image de la mort* lui est offerte au début de sa carrière maçonnique, c'est que la franc-maçonnerie considère l'idée de la mort comme le meilleur enseignement de la vie. En effet, à cette pensée toutes les vanités humaines s'évanouissent, et l'homme se trouve seul, en présence de Dieu, son juge souverain, et de l'éternité, lui marquant la mesure des récompenses ou des peines qu'il peut avoir méritées.

Le *sablier*, par la rapidité avec laquelle s'écoule le sable qu'il renferme, rappelle la courte durée de l'existence humaine, et la nécessité d'utiliser par de bonnes œuvres les instants qui nous sont départis.

[1] Voir *Crata repoa*, p. 17 et 18.

Le *coq* indique la vigilance que nous devons apporter dans l'accomplissement de la mission humanitaire dévolue à chacun de nous, en contribuant, autant qu'il nous est possible, au bonheur de l'humanité.

Le *pain* et l'*eau*, réunis ensemble, symbolisent la frugalité.

Comme le *pain* est la nourriture du corps, les bonnes pensées doivent être la nourriture de l'esprit, et les bonnes actions la nourriture du cœur.

De même que l'*eau* calme les ardeurs de la soif et répand dans les sens une douce fraîcheur, la modération apaise les désirs brûlants de l'orgueil et fait pénétrer dans l'âme le parfum rafraîchissant de la modestie.

Enfin, l'*eau*, le *sel* et le *soufre*, agents divers de purification matérielle, représentent la purification morale qui doit résulter de l'initiation.

§ 2. — Inscriptions.

Quant aux inscriptions, le sens naturel qu'elles présentent est facile à compléter avec un peu de réflexion.

Si la curiosité t'a conduit ici, va-t-en. La franc-maçonnerie n'offrirait pas d'aliments satisfaisants à une vaine curiosité, elle qui ne contient que de graves enseignements, et qui se préoccupe bien moins de plaire que d'être utile par de sages préceptes et de bons exemples. Autant elle approuve et encourage le désir de s'instruire par des études sérieuses, autant elle blâme et cherche à réprimer le fol amour des futilités.

Si tu crains d'être éclairé sur tes défauts, tu seras mal parmi nous. La fraternité maçonnique autorise, et même quelquefois exige des observations réciproques sur nos défauts. Une critique amère ne ferait que les aggraver, mais

une bienveillance amicale réussit le plus souvent à les corriger.

Si tu es capable de dissimulation, tremble, on te pénétrera. L'hypocrisie étant considérée par les francs-maçons comme une des principales causes du mal en ce monde, ils s'appliquent à la découvrir, à la démasquer et à la combattre partout où ils la rencontrent ; et l'aspirant qui a le plus de chances favorables pour être admis à l'initiation est celui qui fait preuve de la plus grande franchise.

Si tu tiens aux distinctions humaines, sors, nous n'en connaissons point ici. Tout en respectant au dehors les distinctions hiérarchiques nécessaires à l'état social, la franc-maçonnerie les fait disparaître toutes dans le Temple, parmi ses adeptes, qui sont tous égaux, comme frères.

Si ton âme a senti l'effroi, ne va pas plus loin. Cet avertissement était indispensable dans les anciens mystères, car l'aspirant devait subir des épreuves terribles; et s'il avait le malheur de s'arrêter par crainte, il était enfermé dans les temples souterrains pour le reste de sa vie, afin de lui rendre toute indiscrétion impossible dans le monde profane[1].

Aujourd'hui, les épreuves, singulièrement adoucies, ne sont point de nature à porter la terreur dans l'âme du récipiendaire, et la crainte même qu'il pourrait manifester dans cette circonstance n'entraînerait pour lui aucun résultat fâcheux; mais il importe de lui faire comprendre ainsi que le courage est souvent nécessaire dans les épreuves de la vie, et qu'il peut même le devenir pour l'accomplissement des devoirs maçonniques, à des époques d'intolérance et de persécution.

Si tu persévères, tu seras purifié par les éléments, tu sor-

[1] *Voyages d'Anténor en Grèce et en Asie*, t. II, p. 218.

tiras de l'abîme des ténèbres, et tu verras la lumière. Dans les mystères égyptiens, une promesse à peu près semblable était adressée au récipiendaire, en ces termes : « *Tout morte, qui marchera seul et sans frayeur dans cette enceinte ténébreuse reverra la lumière, sera purifié par le feu, l'eau et l'air, et sera initié dans les mystères sacrés de la déesse Isis*[1]. »

Alors, comme aujourd'hui, la purification élémentaire symbolisait la purification morale que doit opérer l'initiation, en dissipant les ténèbres de l'ignorance et les préjugés mondains, et en faisant briller aux yeux des initiés la lumière de la vérité.

§ 3. — Testament.

Le *testament*, que l'aspirant doit remplir, devenait exécutoire en Egypte pour tous ceux qui, n'ayant point réussi dans les épreuves et n'ayant pu obtenir l'initiation, étaient retenus dans les temples souterrains pour le reste de leur existence. On les obligeait à écrire à leurs parents le billet suivant : « Les Dieux justes et miséricordieux ont puni notre témérité, recevez nos adieux éternels; nous sommes pour jamais séparés du monde, mais notre retraite est douce et tranquille. Craignez et respectez les Dieux[2]. » Dès lors, ils ne communiquaient plus avec aucun profane, et passaient pour morts dans le monde.

Aujourd'hui, la formalité du testament rappelle au candidat que nous devons toujours nous tenir prêts à quitter l'orient de la vie, puisque nous ne savons ni le jour ni l'heure où il plaira au Créateur de nous retirer du monde; et que nos actions doivent toujours être réglées de telle sorte

[1] *Voyages d'Anténor*, t. II, p. 212.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 218.

qu'une fin prématurée ou subite ne nous expose pas à d'éternels remords.

§ 4. — Questions.

Enfin, les *trois questions* auxquelles l'aspirant doit répondre sont destinées à faire connaître et apprécier complétement sa moralité, car elles embrassent la morale toute entière, qui a précisément pour objet d'enseigner à l'homme ses trois genres de devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. Et c'est seulement après avoir répondu à ces trois questions qu'il est permis au candidat de quitter la chambre des réflexions pour être introduit dans la loge.

Art. 2. — *Décoration de la loge.*

La loge, au grade d'apprenti, a la forme d'un carré long, dont le fond seulement, nommé l'orient, est demi-circulaire.

Elle est (sinon en réalité du moins supposée) précédée d'un portique, garni d'un pavé mosaïque, formé de carreaux blancs et noirs, et auquel on arrive par un perron, composé de sept marches.

La porte d'entrée s'ouvre vis-à-vis l'orient, et par conséquent à l'occident, entre les deux colonnes du midi et du nord, dont la première, à droite, porte un J, et la seconde, à gauche, porte un B.

La loge a (ou est supposée avoir) trois fenêtres, situées à l'orient, au midi et à l'occident.

Dans la loge est placée une grande lumière, appelée l'étoile flamboyante, à cinq pans.

Les murs sont peints ou tapissés en couleur bleue; et figurent divers instruments symboliques, destinés au travail des maçons.

Le plafond représente le soleil et la lune dans un fond d'azur, parsemé d'étoiles.

A l'orient, sous une tenture en forme de dais, s'élève un trône, surmonté d'un triangle lumineux, portant au centre trois Jods hébraïques et la lettre G.

Puis, tout autour de la loge règne une torsade frangée, formant des nœuds entrelacés, qu'on nomme la houppe dentelée.

Tous ces emblèmes seront expliqués avec chacun des trois grades symboliques auxquels ils se rapportent d'une manière spéciale.

ART. 3. — *Epreuves.*

Les épreuves de ce grade consistent dans le passage par les quatre éléments, trois voyages et l'usage d'un ou plusieurs breuvages.

Ces épreuves sont précédées de quelques dispositions préparatoires.

§ 1. — **Préparation.**

L'aspirant est présenté aux épreuves *dépourvu de métaux et de bijoux*, d'abord pour lui faire comprendre qu'il ne peut se recommander à l'assemblée devant laquelle il se présente que par son mérite personnel, et non par sa fortune ou par ses ornements; et ensuite pour lui apprendre qu'il ne doit pas attacher trop de prix aux richesses, la cupidité étant un vice honteux et qui engendre les plus grands crimes.

Il a les *yeux couverts d'un bandeau* et n'est qu'à *demi-vêtu*, afin de prouver à la société maçonnique qu'il se livre à elle avec une entière confiance et une parfaite humilité.

De plus, le bandeau représente les erreurs et les préjugés

du monde profane, que la franc-maçonnerie est destinée à dissiper; et l'insuffisance des vêtements indique que la vertu, véritable parure de l'homme, demeure le plus souvent incomplète sans le secours des lumières maçonniques.

§ 2. — Passage par les éléments.

Dans les mystères anciens, comme dans les modernes, l'initiation a toujours eu pour but-de purifier moralement le récipiendaire; et comme le principal moyen de rendre sensibles les idées morales est de leur donner une représentation matérielle, la purification morale a été généralement représentée par une purification matérielle au moyen des quatre éléments ou de plusieurs d'entre eux.

Il est à remarquer que dans la plupart des initiations anciennes, la purification élémentaire constituait la partie principale des épreuves, tandis que actuellement elle n'en forme que l'accessoire; mais en revanche, l'épreuve par chaque élément était beaucoup plus compliquée et beaucoup plus difficile qu'aujourd'hui. C'est ce qui va devenir évident par une comparaison rapide de ces différents genres d'épreuves.

Passage par la terre. — Initiation ancienne. — L'aspirant aux mystères d'Isis, muni d'une lampe et des moyens nécessaires pour la rallumer si elle venait à s'éteindre, parcourait une allée longue et tortueuse, où l'on ne pénétrait qu'en rampant. A l'extrémité de cette allée, il trouvait un puits, au fond duquel il descendait d'abord par une échelle de fer, composée de soixante échelons, et ensuite par un escalier taillé dans le roc en ligne spirale, de cent cinquante pieds de profondeur. Enfin, au fond du puits, il devait suivre encore un chemin de plus d'une lieue de longueur, toujours seul, dans le silence, et sans autre clarté que la

faible lueur de sa lampe; c'est cette épreuve qui a fait dire que la vérité se trouvait au fond du puits[1].

Initiation moderne. — Aujourd'hui l'épreuve de la terre est figurée principalement par le séjour dans la chambre des réflexions, et de plus par l'introduction dans le Temple et par certains passages inégaux du premier voyage, où le récipiendaire est invité à se baisser, comme pour se plier aux aspérités et aux sinuosités supposées du terrain.

L'état *d'isolement* dans lequel le récipiendaire est laissé pendant la majeure partie de cette épreuve nous apprend que la solitude est souvent nécessaire, pour se recueillir et se soustraire aux entraînements du monde profane; les *obstacles* de la route figurent les difficultés qu'on rencontre dans la recherche de la vérité et dans la pratique de la vertu; et la *terre* elle-même nous rappelle que l'homme n'est que poussière et retournera en poussière.

Voilà ce qu'on peut regarder comme la purification terrestre.

Toutefois, il convient de vous faire observer que dans les mystères égyptiens, l'épreuve de la terre était considérée plutôt comme une préparation que comme une purification; sans doute parce que l'élément terrestre, dont le corps de l'homme est composé, se purifie moins par lui-même que par l'action combinée des trois autres éléments.

En effet, nous avons vu tout à l'heure que la purification promise à l'aspirant aux mystères d'Isis devait avoir lieu seulement par le feu, l'eau et l'air. De plus, pendant l'épreuve de la terre, l'aspirant était encore libre de renoncer à l'initiation, pour rentrer dans le monde profane; et c'est seulement s'il persistait après cette épreuve qu'il lui était défendu de reculer. Alors il trouvait une grille de fer,

[1] *Voyages d'Anténor*, t. II, p. 213.

devant laquelle se tenaient trois hommes gigantesques, coiffés chacun d'un casque, surmonté d'une tête de chien figurant celle d'Anubis (ce qui a fait plus tard imaginer à Orphée les trois têtes de Cerbère); et l'un des géants lui disait : « *Tu peux encore retourner; mais tu es perdu, si, en poursuivant ta route, tu recules ou tournes la tête*[1]. »

Aujourd'hui encore la purification s'opère principalement par les trois mêmes éléments, mais dans un ordre inverse, c'est-à-dire par l'air, l'eau et le feu.

Passage par l'air. — *Initiation ancienne.* — Arrivé sur une espèce de palier en bois, de six pieds de long sur trois de large, l'aspirant trouvait devant lui une porte d'ivoire, en haut de laquelle étaient appendus deux anneaux de cuivre; après de vains efforts pour ouvrir cette porte, il s'attachait aux deux anneaux. Aussitôt le plancher s'abaissait avec un fracas terrible et un vent impétueux, qui éteignait sa lampe; de sorte qu'il se trouvait suspendu au milieu des ténèbres. Mais, peu à peu, le bruit cessait, le vent s'apaisait, le palier reprenait sa place primitive, et la porte s'ouvrait d'elle-même avec clarté[2].

Initiation moderne. — Quelques fois le récipiendaire est introduit dans le Temple par une espèce de chemin de fer aérien; mais le plus souvent l'épreuve de l'air est figurée seulement par le bruit qui accompagne le récipiendaire pendant le premier voyage, et qui imite à la fois le vent, la grêle et le tonnerre.

Cette épreuve nous apprend que tous les éléments conjurés ne peuvent détourner l'homme vertueux du chemin de l'honneur; et qu'à l'aide de la persévérance et du courage il voit bientôt le calme succéder à l'orage. Comme le

[1] *Voyages d'Anténor*, t. II, p. 213.
[2] *Idem*, t. II, p. 215 et 216.

vent dissipe les nuages, l'atmosphère des gens de bien écarte les mauvaises pensées et nous dispose aux bonnes actions.

Voilà la purification aérienne.

Passage par l'eau. — Initiation ancienne. — L'aspirant, sans autre guide que la lueur incertaine de sa lampe, était obligé de traverser à la nage un fleuve large et profond, dont les flots bouillonnaient tumultueusement.

Initiation moderne. — Aujourd'hui, on se contente de lui plonger un bras dans un vase rempli d'eau, à la fin du second voyage.

Le plus grand héros de notre siècle disait : « *C'est en famille qu'il faut laver son linge sale.* » La franc-maçonnerie n'a point attendu cette parole pour recommander à tous les enfants de la grande famille maçonnique de s'éclairer réciproquement sur leurs défauts, afin de s'en corriger ; de laver leurs fautes par un repentir sincère, et de les effacer par une sage conduite.

Voilà la purification aquatique.

Passage par le feu. — Initiation ancienne. — Il fallait que l'aspirant traversât une chambre ardente, de cent pieds de dimension en tous sens, entourée d'arbres enflammés, et ayant pour plancher une grille de fer rougie par le feu. C'est au milieu de cette grille qu'il devait passer dans un espace à peine suffisant pour poser les pieds[1].

Initiation moderne. — Aujourd'hui, on fait seulement briller des flammes par trois fois autour du récipiendaire, durant le cours du troisième voyage.

Ces trois flammes symbolisent le génie humain, éclairant par ses conceptions hardies les lettres, les sciences et les arts ; la philosophie maçonnique, dissipant les ténèbres

[1] *Voyages d'Anténor*, t. II, p. 213 et 214.

amoncelées par l'ignorance, l'hypocrisie et l'ambition ; et la vertu triomphante, bravant les persécutions, les supplices et les bûchers, pour répandre dans le monde les lumières de la vérité.

Voilà la purification ignée.

§ 3. — Voyages.

Après avoir comparé les anciennes épreuves aux nouvelles, revenons maintenant aux voyages modernes.

Vous savez tous que le *premier voyage* représente l'ensemble de la vie humaine, le tumulte des passions, le choc des divers intérêts. C'est là sa signification générale; mais, en outre, il symbolise spécialement l'enfance ou la vie végétative de l'homme, pendant laquelle ses idées, ses paroles et ses actions présentent une confusion figurée par la marche inégale du récipiendaire et par le bruit confus qui l'environne.

Dans le *second voyage* on trouve réunis la jeunesse et l'âge mûr, ou la vie active de l'homme, durant laquelle il se livre contre ses propres passions et celles de ses semblables, à une lutte figurée par le cliquetis d'armes et les clameurs qui accompagnent le récipiendaire.

Et le *troisième voyage* représente par ses trois flammes successives la vieillesse, qui fait briller l'homme vertueux du plus vif éclat; la mort, qui vient consumer sa dépouille mortelle; et l'immortalité, grâce à laquelle, comme un véritable phénix, il renaît de sa cendre.

§ 4. — Breuvages.

Enfin, le *calice d'amertume,* offert au récipiendaire, et qu'il doit vider jusqu'à la lie, lui apprend qu'il faut se sou-

mettre avec docilité aux décrets de la Providence, et supporter avec résignation tous les maux auxquels la prudence humaine ne saurait remédier.

Dans les anciens mystères l'initiateur présentait successivement au candidat deux breuvages appelés : le premier, *eau du Léthé,* pour lui faire oublier les fausses maximes du monde; et le second, *eau de Mnémosyne*, pour lui rappeler les leçons de la sagesse[1].

La franc-maçonnerie moderne pourrait encore utiliser ces deux breuvages, en leur restituant leurs véritables dénominations symboliques, c'est-à-dire *eau d'oubli* et *eau de mémoire;* car les deux principales sources du bonheur seront toujours l'oubli du mal et le souvenir du bien.

Art. 4. — *Consécration.*

Le *serment de discrétion*, exigé du candidat au moment de sa consécration, est bien loin d'offrir aujourd'hui l'importance et la gravité qui y étaient attachées dans les anciens mystères; car nous venons de voir tout à l'heure, qu'à l'exception des signes de reconnaissance particuliers à ses adeptes, la franc-maçonnerie a le plus grand intérêt à divulguer sa doctrine et son langage symboliques. Dès lors, il ne reste plus, pour rendre cette divulgation légitime, qu'à se conformer aux règles tracées à cet égard par les statuts généraux de l'ordre.

Aussi, les seules peines actuellement indiquées par la formule même du serment, pour le cas d'indiscrétion, sont celles imposées par les lois maçonniques, c'est-à-dire des peines purement morales, dont la plus forte est la radiation du tableau.

[1] *Voyages d'Anténor*, t. II, p. 217.

Il en était tout autrement pour l'initié aux mystères d'Isis, qui prêtait le serment suivant : « *Je jure de ne jamais révéler à aucun profane ce que je verrai dans les temples souterrains ; et si je me parjure, j'appelle sur ma tête la vengeance des Divinités du ciel, de la terre et des enfers, et la mort la plus terrible.* » Cette mort consistait à avoir le cœur arraché et dévoré par des oiseaux de proie[1]; c'est ce qui a donné lieu à la fable de Prométhée.

On a besoin de croire, pour l'honneur de l'humanité, que jamais un pareil supplice n'a reçu d'application; mais il est hors de doute que la violation du serment entraînait les peines les plus sévères, et exposait aux plus graves dangers.

Ainsi, Alcibiade fut exilé et dévoué aux furies pour avoir dévoilé les mystères de Cérès; Aristote fut accusé d'impiété et exilé à Chalcis, pour avoir sacrifié aux mânes de sa femme avec les cérémonies usitées à Eleusis; Diagoras vit sa tête mise à prix pour avoir plaisanté sur les mystères; et le poëte Eschyle faillit être lapidé pour avoir mis en scène le costume des initiés. Ajoutons que le dogme de l'unité divine, divulgué par Socrate, a été la principale cause de sa condamnation et de sa mort.

Voilà pourtant, MM.·. FF.·., à quels excès de barbarie et de cruauté peuvent entraîner de déplorables préjugés. En général, les initiateurs étaient les personnages les plus savants et les plus puissants de leur époque; eh bien! l'orgueil de la science et l'amour du pouvoir réussissaient à leur persuader que les vérités philosophiques et religieuses ne pouvaient être portées à la connaissance du peuple, sans occasionner une perturbation morale et sociale; et, par suite, ils considéraient comme un crime impardonnable de dévoiler le sens allégorique des fables qu'ils avaient inven-

[1] *Voyages d'Anténor*, t. II, p. 231 et 234.

tées exprès pour entretenir la crédulité populaire et assurer leur domination.

Le respect pour ces fables était si grand, que les plus illustres philosophes semblaient eux-mêmes y prendre part. Ainsi, Platon et Pythagore sacrifient à Délos dans le temple d'Apollon; et l'on surprend Epicure dans celui de Jupiter; Aristote ordonne, par son testament, d'élever une statue à Cérès; et Socrate, mourant, recommande à ses disciples d'immoler un coq à Esculape[1].

Certes, en agissant ainsi, aucun d'eux n'entendait abjurer les saines doctrines qu'ils avaient presque tous puisées dans l'initiation; mais, l'unité de Dieu, proclamée par Socrate, et l'immortalité de l'âme, enseignée par Platon, ne devaient que plus tard renverser le polythéisme; et ces grands hommes, confiants dans l'avenir, pensaient sans doute que, comme transition, il valait mieux encore laisser passagèrement au peuple une croyance erronée, que de l'exposer à ne rien croire, en attendant que le progrès des lumières lui permît de comprendre enfin la vérité.

Au lieu de réserver exclusivement cette vérité pour un petit nombre d'adeptes privilégiés, la franc-maçonnerie moderne s'efforce au contraire de la rendre populaire; et c'est en la divulguant qu'elle donne réellement la lumière aux initiés.

La *flamme* qui illumine le récipiendaire au moment où le bandeau tombe de ses yeux, représente la philosophie maçonnique, qui doit éclairer son esprit et diriger son cœur.

Le néophyte est constitué apprenti *à la gloire du G.·. A.·. de l'Un.·., au nom et sous les auspices du G.·. O.·.*, dans l'espoir qu'il glorifiera par sa bonne conduite l'être suprême qui lui a donné la vie et l'institution qui lui donne

[1] *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*, t. II, p. 342.

la lumière maçonnique; il doit donc consacrer tous ses efforts à réaliser cette double espérance.

Enfin, le nouvel apprenti reçoit du vénérable de la loge :

1° Une *triple accolade*, en signe du bon accueil, de l'estime et de l'affection que les francs-maçons doivent à tous leurs frères.

2° Un *tablier*, emblème du travail, pour lui rappeler qu'il doit travailler sans cesse à son amélioration morale.

3° Et *deux paires de gants blancs*, pour lui indiquer que : la franc-maçonnerie regarde l'affection pure de deux époux comme la source de la plus grande félicité possible dans ce monde ; et si la prudence ne lui permet pas d'admettre le beau sexe dans toutes ses réunions, elle l'associe du moins par la pensée à celles mêmes où elle est obligée de se priver de sa présence.

SECTION II. — *Tableau du grade d'apprenti.*

(7e Séance.)

MM.·. FF.·.,

Le grade d'apprenti étant destiné à donner au nouvel initié une idée générale de la franc-maçonnerie, et la loge devant travailler beaucoup plus souvent à ce grade qu'aux deux autres, il contient à la fois un exposé des principes généraux de notre ordre, un tableau général embrassant les trois grades symboliques, et un tableau spécial au premier de ces grades seulement.

ART. 1. — *Principes généraux de la franc-maçonnerie.*

Le grade d'apprenti expose d'abord les principes généraux de notre ordre, savoir : 1° unité de Dieu, créateur de

tout ce qui existe; 2° immortalité de l'âme humaine; 3° fraternité, union et réciprocité de secours entre tous les hommes, sans distinction de pays, de naissance, de couleurs, de titres et de rangs, de fortune, de position sociale, d'opinions politiques et religieuses; 4° universalité du langage symbolique.

Cet exposé se prête de lui-même à une foule de développements; et il suffit d'en indiquer quelques-uns pour mettre sur la trace des autres.

Unité de Dieu. Le dogme précieux de l'unité divine est aussi ancien que le monde. Obscurci seulement pendant plusieurs siècles, par le polythéisme, aux yeux du vulgaire, il a toujours été conservé intact par les initiés, qui nous l'ont transmis dans toute sa pureté; et il forme aujourd'hui la première colonne du Temple maçonnique.

Immortalité de l'âme. Ce second dogme, dérivant du premier, est le complément nécessaire de la justice divine et de la moralité humaine; car, sans lui, l'homme le plus coupable échapperait, par la mort même la plus honteuse, au châtiment qui lui serait réservé, tandis que l'homme le plus vertueux serait privé, par la fin même la plus honorable, des récompenses qu'il aurait méritées. L'immortalité seule peut rétablir un juste équilibre; aussi forme-t-elle la seconde colonne du Temple maçonnique.

Fraternité, union et secours. Enfants du même Dieu, tous les hommes sont frères, et tenus, à ce titre, de tous les devoirs naissant de la fraternité. — Vivre unis entre eux, c'est remplacer toutes les calamités inséparables de la discorde et de la guerre par les charmes inappréciables de la paix et de l'amitié. — A l'aide de secours réciproques, non-seulement ils réussissent à soulager leurs maux, mais ils se procurent la plus douce de toutes les jouissances, le sentiment des bienfaits accomplis.

Langage symbolique. Le symbolisme seul peut nous donner la clef des anciens mystères ; et il fournit aux francs-maçons une langue universelle, composée de mots, de signes et d'emblèmes allégoriques, dont la signification générale, indépendante de tous les idiomes particuliers, leur permet de communiquer entre eux et de s'entendre par toute la terre.

A cet exposé des principes généraux de notre ordre si l'on réunit les trois questions posées au récipiendaire dans la chambre des réflexions, on voit que la franc-maçonnerie embrasse la morale tout entière, puisqu'elle comprend à la fois les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables ; mais elle se contente d'énoncer seulement ces devoirs dans le grade d'apprenti, se réservant de les développer plus tard dans le grade de compagnon.

ART. 2. — *Image de la destinée humaine.*

De plus, le grade d'apprenti nous offre, par ses trois voyages, un *tableau général* de la destinée humaine, qui comprend à la fois le commencement, le milieu et la fin de notre existence, ou ses trois phases principales, c'est-à-dire la naissance, la vie et la mort, considérées sous le triple rapport physique, intellectuel et moral.

Ainsi, le *premier voyage*, par son bruit tumultueux et confus, et par les inégalités de sa route, figure, savoir : — Dans le sens physique, la naissance de chaque être humain ; les gémissements de la mère ; les cris du nouveau-né ; la démarche incertaine et chancelante de l'enfant. — Dans le sens intellectuel, la naissance des idées, le trouble et la confusion qui l'accompagnent ; les incertitudes et les tâtonnements de l'esprit. — Et dans le sens moral, la naissance

de l'homme à la moralité, qui ne s'opère réellement que par la connaissance de Dieu et des facultés humaines; les sophismes ténébreux qui l'entourent; les scrupules et les hésitations de la conscience.

Le *second voyage*, par son cliquetis d'armes, simule, savoir : — Dans le sens physique, la vie du corps, ou le libre essor des forces musculaires, au milieu des exercices nécessaires à leur développement. — Dans le sens intellectuel, la vie de l'esprit, ou les efforts continuels de l'intelligence pour dissiper les ténèbres de l'erreur et découvrir la vérité. — Et dans le sens moral, la vie de l'âme, ou les combats incessants de la raison pour triompher des obstacles qui s'opposent à l'accomplissement des devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. — Et les clameurs de ce second voyage indiquent les différents témoignages, tantôt d'approbation et tantôt d'improbation, donnés par les divers témoins de ces luttes corporelles, intellectuelles et morales.

Le *troisième voyage*, par ses trois flammes successives, symbolise, savoir : — Dans le sens physique, la mort matérielle qui, comme une flamme dévorante, consume les forces vitales, fait exhaler le dernier souffle, et produit la dissolution des divers éléments dont le corps était composé. — Dans le sens intellectuel, la mort de l'esprit, qui devance parfois celle du corps, mais qui laisse du moins la flamme scintiller par intermittence, c'est-à-dire la raison humaine présenter des intervalles lucides. — Et dans le sens moral, la fin dernière de l'homme, c'est-à-dire l'éternité, dont les flammes font le supplice des méchants, tandis qu'elles épurent la vertu et la font briller d'une gloire immortelle.

ART. 3. — *Naissance physique, intellectuelle et morale de l'homme.*

Enfin, les trois parties du tableau général forment chacune un tableau spécial, applicable à chacun des trois grades symboliques.

Par suite, le *tableau spécial du grade d'apprenti*, formant la première partie du tableau général, représente seulement la naissance physique, intellectuelle et morale de l'homme; et c'est à ce tableau spécial que se rattache particulièrement l'étude du grade.

Les trois voyages du grade concourent également à la formation de ce tableau spécial.

Ainsi, dans ce sens, le *premier voyage*, par les inégalités de sa route, et son bruit tumultueux et confus, figure les embarras de toute nature, le trouble et le désordre qui accompagnent l'arrivée dans ce monde de chaque créature humaine.

Le *second voyage*, par son cliquetis d'armes et ses clameurs, représente les combats que l'esprit est obligé de soutenir, et les plaintes qu'il doit braver pour parvenir à sa rénovation intellectuelle, c'est-à-dire à la découverte de la vérité.

Et le *troisième voyage*, par ses trois flammes successives, symbolise la foi, l'espérance et la charité maçonniques, triple foyer où brûle sans cesse le feu sacré de la vertu, qui épure le cœur du récipiendaire et opère sa renaissance morale.

SECTION III. — *Etude du grade d'apprenti.*

L'étude du grade d'apprenti a pour objet, comme le tableau spécial de ce grade, la naissance de l'homme considérée sous le triple rapport physique, intellectuel et moral.

La *naissance physique* de l'homme le produit dans le monde entièrement nu, c'est-à-dire dépourvu même de cette fourrure naturelle qui sert de vêtement à la plupart des animaux ; afin de lui faire mieux sentir que les secours de la société lui sont indispensables dès son origine, et qu'il contracte envers elle une dette de reconnaissance qu'il devra plus tard acquitter. — Les secrets merveilleux de son organisation sont destinés à le pénétrer d'admiration, d'amour et de vénération pour son divin auteur ; et c'est surtout à l'étude de l'anatomie et de la physiologie qu'il doit en demander la révélation.

La *naissance intellectuelle* de l'homme s'opère sans doute d'elle-même, avec l'âge, dans toutes les différentes conditions sociales; mais les fausses maximes et les préjugés, inculqués de bonne heure dans l'esprit, sont si difficiles à déraciner ensuite, qu'on ne saurait trop recommander à la jeunesse l'étude d'une saine logique, pour la mettre à même de discerner le faux du vrai, et de séparer l'ivraie du bon grain.

Enfin, la *naissance morale* de l'homme, qui doit surtout fixer l'attention des francs-maçons, consiste, comme nous l'avons dit, dans la connaissance de Dieu et des facultés humaines; et c'est principalement cette double connaissance que l'apprenti doit acquérir par l'étude de la métaphysique.

Art. 1. — *Connaissance de Dieu.*

Aujourd'hui l'existence de Dieu n'a plus heureusement besoin d'être démontrée. Il est évident pour tous que la matière, ne se mouvant pas par elle-même, a dû recevoir le mouvement d'une cause première. D'un autre côté, ce mouvement seul ne saurait produire l'harmonie existant entre les différentes parties de l'univers, s'il n'était imprimé et

entretenu par un régulateur suprême. Enfin, l'intelligence n'a pu être communiquée à la matière, incapable par elle-même de penser, que par un être immatériel et souverainement intelligent.

Dieu est un ; sans l'unité point d'ordre, point d'harmonie : il n'y a que lutte et confusion. Aussi, chez les peuples anciens qui professaient le polythéisme, il y avait toujours un Dieu supérieur aux autres ; et ceux-là mêmes qui enseignaient la religion croyaient à l'unité divine. Il en était ainsi des brahmes, des mages et des prêtres égyptiens, auxquels nous sommes redevables de la plupart de nos mystères. La société égyptienne appelée *Crata repoa* consacrait un grade tout entier à faire connaître aux néophytes l'histoire des faux dieux, inventés pour entretenir la crédulité populaire; et elle leur expliquait que ces prétendues divinités n'étaient en général que les divers attributs du Dieu unique, pour lequel les initiés réservaient exclusivement leur adoration.

Mais, bien que la raison nous dise qu'il n'y a qu'un seul Dieu, comme son essence unique échappe à notre esprit par son immensité, notre pensée s'attache de préférence à ses divers attributs, qui nous apparaissent tous avec le caractère de la triplicité.

Ainsi, Dieu, comme être incréé, né de sa seule puissance et par sa seule volonté, est lui-même sa cause, son moyen et son effet, ou son père, son fils et son esprit. Eternel, il a été, est et sera. Auteur de toutes choses, chaque jour il crée, conserve et détruit. Législateur de l'humanité, il promulgue ses lois par l'organe de la conscience, récompense ceux qui les observent, et punit ceux qui les enfreignent. Embrassant tout par sa providence infinie, il voit d'un seul regard le passé, le présent et l'avenir. Enfin, souverainement puissant, juste et bon, il réunit en lui seul toutes les perfections.

Aucune dénomination ne pouvant exprimer toutes ces qualités, les francs-maçons en ont choisi une qui rappelle la création du monde ; et ils désignent habituellement l'Etre suprême sous ce titre : *le Grand Architecte de l'Univers.*

L'image de Dieu, insaisissable pour nos sens, n'étant connue d'aucun mortel, et ne pouvant, dès lors, être représentée à nos regards que sous une forme allégorique, les francs-maçons ont adopté le *triangle équilatéral,* comme le symbole le plus expressif et le plus vrai des attributs divins. En effet, en géométrie, le triangle est la première figure parfaite, comme, dans l'univers, Dieu est le premier être parfait. De plus, cette figure géométrique, comme l'éternel géomètre, réunit l'unité et la triplicité ; car, si elle est unique dans son ensemble, et ne forme qu'un seul tout homogène, elle est triple par ses trois angles et par ses trois côtés. Enfin, le triangle équilatéral, par la régularité et la juste proportion de ses trois angles droits et de ses trois côtés égaux, symbolise, autant que possible, les perfections divines.

Afin de rendre plus significative l'allégorie du triangle maçonnique, au milieu sont placés un G et trois Jods hébraïques, lettres initiales du nom de Dieu en différentes langues[1].

Ajoutons que le triangle représente à la fois toutes les trinités que nous avons énumérées en parlant des nombres maçonniques, et particulièrement celles de Dieu, de l'intelligence et de la vertu.

[1] L'*Iod,* dixième lettre de l'alphabet hébreu, se prononce tantôt comme un *i* et tantôt comme un *j*. Avec la première prononciation il sert à former les mots : *Iacchus, Iana, Io, Iou, Iovis, Isis ;* et avec la seconde, *Jana, Janus, Jéhovah, Jésus, Jou, Jovis, Jupin, Jupiter,* qui sont autant de dénominations de Dieu, mot qui lui-même dérive du grec *Dios,* synonyme de Jupiter ; de plus trois *Iods* posés en triangle désignent, en chaldéen, le nom de Dieu. (Voir *Encyclopédie méthodique,* au mot IOD.) — Quant à la lettre G, elle sera expliquée au grade de compagnon.

Voilà pourquoi chaque loge maçonnique est éclairée par un triangle, emblème radieux qui rappelle sans cesse aux initiés les perfections de l'Etre suprême, seul objet de leur adoration, source unique de toute lumière physique, intellectuelle et morale.

Art. 2. — *Connaissance des facultés humaines.*

Il y a dans l'homme trois principes : le corps, l'esprit et l'âme ou le cœur.

On ne saurait trop admirer la structure harmonieuse et délicate du corps humain, et c'est avec raison qu'il est considéré comme le principal chef-d'œuvre de la création. Mais, en présence d'une organisation si fragile, il devient indispensable d'employer tous les moyens indiqués par la prudence et par l'hygiène pour éviter les commotions violentes qui seraient de nature à compromettre sa viabilité.

L'esprit, comme le corps, est impressionnable, et la tournure habituelle de ses idées dépend beaucoup des enseignements qu'il reçoit et du milieu dans lequel il s'agite ; aussi la franc-maçonnerie s'efforce-t-elle de l'éclairer par de sages conseils et de le diriger par de bons exemples.

Enfin, quoique les mouvements libres et spontanés du cœur le portent naturellement vers le bien, il subit aisément de dangereuses influences, et a souvent besoin qu'un jugement ferme et droit le prémunisse contre ses propres égarements. Son principal préservatif se trouve dans la morale universelle, enseignée et pratiquée par la franc-maçonnerie.

Section IV. — *Instruction du grade d'apprenti.*

L'instruction du grade d'apprenti est destinée, comme nous l'avons dit, à compléter les tableaux et l'étude de ce grade.

Déjà nous avons vu, dans la première séance, la définition officielle de la franc-maçonnerie, et nous sommes à même d'apprécier aujourd'hui la justesse de cette déclaration insérée dans l'instruction d'apprenti : *La franc-maçonnerie est le lien qui nous unit.*

En effet, aucune institution humaine n'est aussi favorable à l'union universelle, parce qu'elle s'attache surtout à mettre en relief les points de concordance de toutes les opinions, et à effacer les différences, souvent plus apparentes que réelles, qui engendrent la divergence et, par suite, la discorde.

Adorer Dieu, faire du bien à ses semblables, combattre les préjugés et travailler à sa propre perfection, telle *est l'œuvre du franc-maçon.*

Le culte qu'il adresse à la Divinité se concilie avec toutes les opinions religieuses, car il laisse à chacun ses dogmes et sa foi ; et se contente d'exprimer au Grand Architecte de l'Univers, dans le langage le plus simple, ses sentiments d'amour, de respect et de reconnaissance. Faire du bien à nos semblables, c'est employer toutes les facultés que nous possédons pour leur être utile, et nous montrer ainsi digne des dons que nous avons reçus du Créateur. Les préjugés que la franc-maçonnerie s'efforce de combattre sont surtout ceux qui tendent à désunir les hommes par des distinctions exclusives, puisées dans la diversité de leurs croyances, elle qui les respecte toutes lorsqu'elles sont de bonne foi. Enfin, travailler à notre propre perfection, c'est éclairer notre esprit des lumières de la science, et fortifier notre volonté contre l'entraînement des mauvaises passions.

Le franc-maçon est un homme libre et de bonnes mœurs, également ami du pauvre et du riche, s'ils sont vertueux.

Les deux premières qualités sont intimement liées entre elles, car c'est précisément dans sa bonne moralité que le

franc-maçon trouve la véritable liberté, c'est-à-dire l'affranchissement des préjugés et des vices mondains, qui paralysent le jugement et enchaînent la volonté. Les vicissitudes de la fortune n'ont aucune influence sur son amitié, parce qu'il la mesure non pas sur la richesse, mais bien sur la vertu.

Nous venons en loge pour apprendre à vaincre nos passions, à soumettre nos volontés et à faire de nouveaux progrès dans la franc-maçonnerie.

La franc-maçonnerie ne cherche pas à éteindre les passions, ce qui serait à peu près impossible et certainement contraire aux vues du Créateur; mais elle s'efforce de leur imprimer une direction utile, en réprimant leur fougue dangereuse. C'est en ce sens qu'elle soumet nos volontés et facilite nos progrès maçonniques.

La loge est le lieu secret dans lequel les francs-maçons s'abritent pour couvrir leurs travaux.

Oui, dans le sens littéral, la loge est l'atelier de travail des francs-maçons, c'est-à-dire le lieu où l'on donne et l'on reçoit la parole, que les Grecs appelaient *logos;* et nous savons maintenant que cet atelier n'est réellement secret, même pour les profanes, qu'afin d'empêcher l'introduction dans l'ordre des personnes qui seraient indignes d'y figurer. Mais, en outre, comme nous le verrons bientôt, le mot *loge* offre un sens symbolique plus général et plus étendu.

La loge est tournée vers l'Orient, parce que la franc-maçonnerie, comme le premier rayon du soleil, est venue de ce côté.

Cette proposition est conforme à ce que nous avons dit en parlant de l'origine de notre ordre, dont les premières traces paraissent se trouver dans les mystères indiens. De plus, Denis de Thrace et Vitruve nous apprennent que les temples des anciens étaient placés au soleil d'orient; et il

en est encore ainsi de la plupart des temples chrétiens.

La longueur de la loge va de l'orient à l'occident, sa largeur du midi au nord, et sa hauteur du zénith au nadir, c'est-à-dire de la surface de la terre à l'infini.

Ces trois dimensions indiquent que la franc-maçonnerie est universelle, non-seulement parce qu'elle s'adresse à tous les hommes répandus sur la surface du globe, mais encore à cause de l'universalité de ses principes et de ses œuvres.

La loge est soutenue par trois grands piliers : sagesse pour inventer, force pour exécuter, et beauté pour orner.

Nous avons vu que ces trois mots étaient employés par les stoïciens pour exprimer la perfection. Ils indiquent ici que les trois piliers destinés à soutenir la franc-maçonnerie sont : la sagesse qui l'a instituée et préside à ses délibérations ; la force morale qui, par la seule autorité de la raison porte ses adeptes à exécuter ses prescriptions ; et la beauté de ses résultats, consistant à unir, éclairer et rendre heureux tous les membres de la grande famille maçonnique.

Le récipiendaire est introduit en loge par trois grands coups qui signifient : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira.

La première maxime nous apprend que le franc-maçon doit toujours être prêt à accueillir une demande fondée sur la justice ; la seconde, qu'il doit user de la plus grande persévérance dans la recherche de la vérité, pour réussir à la trouver ; et la troisième, que son cœur doit toujours être ouvert à ses frères lorsqu'ils y font appel.

Le néophyte (dans quelque atelier qu'il soit reçu apprenti) *est constitué membre actif de la respectable loge de Saint-Jean :* ce qui prouve que la dénomination de Saint-Jean est générale et applicable à toutes les loges. Mais d'où vient-elle et que signifie-t-elle? Voilà ce qu'il s'agit de rechercher.

Suivant une version accréditée par plusieurs ouvrages



maçonniques : du temps des croisades, des chevaliers maçons se joignirent aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, plus connus depuis sous le nom de Templiers, pour combattre les infidèles ; il leur fallait un mot de ralliement, le nom Saint-Jean, proposé par les Templiers, fut accepté par les maçons, et par suite chaque loge maçonnique s'appela loge de Saint-Jean.

Quoi qu'il en soit du plus ou moins d'exactitude de ce récit prétendu historique, il pourrait tout au plus servir à expliquer l'adoption du titre de Saint-Jean par les loges maçonniques, à une époque où les francs-maçons persécutés auraient éprouvé le besoin d'abriter leurs mystères sous le manteau d'une religion alors dominante ; mais il ne justifierait pas sa conservation de nos jours. Dieu merci, la franc-maçonnerie ne divise point les hommes en fidèles et en infidèles, elle qui admet toutes les religions ; elle n'accepterait point la mission de combattre de prétendus infidèles, qui à ses yeux ne le sont pas et dont elle respecte la croyance ; par conséquent, elle ne saurait avoir besoin d'aucun mot de ralliement à ce sujet.

Mais, en remontant à l'origine étymologique du mot Jean, on trouve qu'il signifie jour.

En effet, notre subtantif français *Jean*, chez les Perses *Jehan*, en hébreu *Johan*, les Saliens *Janès* et les Grecs *Joannès*, a pour racine l'hébreu *Jan*, jour, dont les Romains ont formé *Janus*, nom sous lequel ils adoraient le soleil.

Par suite, les francs-maçons, dans plusieurs circonstances et notamment dans celle-ci, ont adopté le mot Jean comme représentant allégoriquement l'astre du jour.

Dès lors, la consécration du néophyte au grade d'apprenti le constitue membre actif de la loge du soleil ; et cette nouvelle formule comporte plusieurs significations symboliques, telles que les suivantes :

Le soleil ayant pour loge l'univers entier, l'homme ne devient réellement membre actif de cette loge, c'est-à-dire du monde, que par les connaissances qu'il acquiert au moyen de l'initiation.

Chaque atelier maçonnique s'appelle loge du soleil, parce qu'il sert de foyer à la franc-maçonnerie, qui éclaire le monde moral, comme le soleil éclaire le monde physique; et l'initiation crée un nouveau membre actif à cette loge en la personne du nouvel initié.

Enfin, pour mériter le titre de membre actif de la loge du soleil, le franc-maçon, ami des lumières, doit consacrer tous ses efforts d'abord à s'éclairer lui-même, et ensuite à éclairer ses semblables, en dissipant, avec toute l'activité dont il est capable, les ténèbres amoncelées par l'ignorance, l'hypocrisie et l'ambition.

Les travaux maçonniques (dit l'instruction) *s'ouvrent à midi et se ferment à minuit.*

Vous savez tous que cette proposition n'est point exacte dans le sens littéral; quel est donc son but symbolique?

Serait-ce, comme le suppose le F.·. Ragon, de rappeler les travaux de Zoroastre, qui auraient eu lieu dans un pareil intervalle de temps? Peut-être, sous le rapport historique.

Mais sous le rapport moral, cette durée fictive de douze heures, représentant en moyenne le temps le plus long pendant lequel le soleil brille chaque jour sur les différents points du globe, nous apprend que les francs-maçons doivent, par leurs travaux, répandre sur le monde la plus grande clarté morale, afin de mériter le titre d'enfants de la vraie lumière.

Le néophyte, en recevant la lumière, *voit le soleil, la lune et le maître de la loge; et celui-ci préside à la loge,*

comme le soleil au jour et la lune à la nuit. Mais quel est donc ce maître de la loge?

Dans le sens littéral, c'est bien le vénérable, auquel est confiée la direction des travaux.

Mais dans le sens symbolique, les francs-maçons n'ont qu'un seul maître, et c'est Dieu, symbolisé par le triangle lumineux qui, dans toutes les loges, efface par son éclat le soleil et la lune, qui y sont aussi représentés. Cela nous apprend que si, à d'autres époques, le soleil et la lune ont eu, sous différents noms, de nombreux adorateurs, ces objets de la création, si admirables et si utiles qu'ils soient par eux-mêmes, ne doivent pourtant pas usurper les hommages dus seulement au Créateur.

Le *mot sacré du grade* signifie, d'après les anciens cahiers: *ma force est en Dieu*, et, suivant les cahiers modernes: *il établit, il fonde.* Ces deux versions indiquent, savoir: la première, que la principale force morale du franc-maçon repose dans sa croyance divine; et la seconde, que la franc-maçonnerie considère Dieu même, sinon comme son fondateur, du moins comme ayant inspiré l'idée de sa fondation.

Les travaux du grade d'apprenti s'ouvrent par l'invocation suivante: « *Que le Grand Architecte de l'Univers éclaire et protége nos travaux;* » et le néophyte dit, au moment de sa consécration comme apprenti: « *Que le Grand Architecte de l'Univers me soit en aide;* » aucune entreprise humaine ne pouvant être conduite à bonne fin sans l'assistance divine.

Le *mot de passe du grade*, qui, d'après les anciens cahiers, désignait l'inventeur de l'art de travailler les métaux, a été supprimé dans les cahiers modernes, pourquoi?

Serait-ce à cause de l'abus que les hommes ont fait d'une pareille invention pour s'entre-détruire? Mais on

abuse des meilleures choses, et chaque jour cette invention est de la plus grande utilité.

A-t-on voulu imiter les mystères égyptiens, dans lesquels l'initié au premier grade n'avait point de mot de passe? l'imitation ne serait pas heureuse; car, à la différence de l'ancien initié, qui ne pouvait sortir des temples souterrains pendant toute la durée de son apprentissage, notre nouvel apprenti, au contraire, a droit de visiter toutes les loges, à partir du moment même de son initiation. Si donc le mot de-passe était inutile au premier, il paraît nécessaire au second.

Ainsi, à aucun point de vue, la suppression du mot de passe ne saurait être justifiée.

Pourquoi dit-on que *l'apprenti est âgé de trois ans?*

Suivant le F.·. Ragon, c'est parce que l'aspirant aux anciens mystères n'était admis que trois années après sa présentation; et, selon le F.·. Vassal, c'est parce que, dans les mystères. égyptiens, l'initié au premier grade, correspondant à notre grade d'apprenti, devait rester pendant trois ans sans communiquer avec le monde profane.

Mais rien de semblable n'ayant lieu pour l'apprenti moderne, il est impossible de trouver l'explication de son âge dans un pareil fait; et la proposition dont il s'agit doit nécessairement offrir une autre signification. Dans le sens symbolique, l'âge de trois ans est attribué à notre nouvel initié, pour indiquer qu'il connaît la valeur allégorique des nombres maçonniques, jusques et compris le nombre trois, auquel est spécialement consacré le grade d'apprenti.

En effet, presque tout dans ce grade, âge, questions, marche, voyages, vision, signe, attouchement, accolade, batterie et acclamation, se compte ou se réalise par trois.

Déjà nous nous sommes expliqué sur les trois questions posées au récipiendaire, ses trois voyages, les trois acco-

lades qu'il reçoit, sa triple vision, le triangle qui l'éclaire et son âge triennal.

La *marche de l'apprenti* se compose de trois pas, qui forment chacun un angle droit.

Chaque pas marque la droiture avec laquelle le franc-maçon doit marcher dans le chemin de la vie; et tous trois réunis indiquent que cette droiture doit être portée au troisième degré, c'est-à-dire au superlatif.

Le *signe du grade* est composé de trois mouvements, dont l'*ordre* forme le premier.

Ces trois mouvements, considérés ensemble, offrent une forme triangulaire, qui rappelle toutes les différentes images symbolisées par le triangle.

L'*ordre* seul figure un angle droit posé sur la gorge : c'est l'emblème de la droiture qui doit régner dans les discours du franc-maçon.

L'*attouchement* a aussi trois mouvements, dont deux précipités et un lent.

Il symbolise à la fois l'activité et la continuité avec lesquelles doit se poursuivre le travail des francs-maçons.

La *batterie* par trois représente l'attention, le zèle et la persévérance nécessaires pour l'accomplissement de l'œuvre maçonnique.

Enfin, l'*accolade* par trois est l'image de l'affection fraternelle qui unit tous les francs-maçons.

Et l'*acclamation*, aussi par trois, exprime les vœux des francs-maçons pour chacun de leurs frères, pour chaque loge en particulier et pour la prospérité de la franc-maçonnerie en général.

Ce sont là autant d'hommages rendus à la trinité en général, si féconde en allégories, et particulièrement à Dieu, à l'intelligence et à la vertu, dont les principales représentations trinitaires sont les suivantes : trinité di-

vine : *infinité*, *éternité*, *toute-puissance;* trinité intelligente : *mémoire*, *entendement*, *volonté;* trinité vertueuse : *sagesse*, *force*, *beauté*.

Maintenant que faut-il entendre par ces mots : *trois gouvernent la loge?*

Si, dans le sens littéral, ces trois sont le vénérable et les deux surveillants, vous vous rappelez que dans le sens symbolique, le nombre trois représente spécialement Dieu, l'intelligence, la vertu.

Par suite, cette proposition signifie que la loge, ou plutôt encore la franc-maçonnerie, est gouvernée par Dieu, l'intelligence et la vertu; c'est-à-dire que les francs-maçons ont pour maître Dieu seul, pour guide dans leurs travaux l'intelligence, et pour but de leurs actions la vertu.

La trinité divine, *puissance*, *justice et bonté*, gouverne la loge en ce sens que les francs-maçons s'inclinent avec respect devant la puissance de Dieu; évitent avec soin les vices qui appellent les rigueurs de sa justice; et s'efforcent de mériter par leurs bonnes œuvres les grâces de sa bonté,

La trinité intelligente, *mémoire*, *entendement*, *volonté*, guide les travaux des francs-maçons en ce sens que la mémoire recueille les enseignements maçonniques, l'entendement les apprécie à leur juste valeur, et la volonté les met à profit, en les faisant passer de la théorie dans la pratique.

Enfin, la trinité vertueuse, *sagesse*, *force*, *beauté*, forme le but des actions maçonniques en ce sens que la sagesse préside aux délibérations et aux instructions; la force purement morale de la raison suffit à leur exécution; et la beauté leur sert d'ornement, pour qu'elles pénètrent plus facilement dans l'esprit et le cœur des initiés.

Puisse le Grand Architecte de l'Univers agréer le gouvernement que la franc-maçonnerie lui défère; et imprimer à notre ordre ce cachet de grandeur et de dignité qui ca-

ractérise ses œuvres les plus chères. Puissent aussi les adeptes de notre institution se montrer toujours dignes de la protection divine, en cultivant avec soin leur intelligence, et en persévérant dans la pratique de la vertu.

CHAPITRE II.

DEUXIÈME GRADE SYMBOLIQUE ; GRADE DE COMPAGNON.

(8e Séance.)

MM.·. FF.·.,

Le grade de compagnon, malgré son importance, est souvent négligé par les initiateurs, et, par suite, mal compris par les initiés. Cela tient, sans doute, à l'extrême simplicité des formes employées pour le conférer ; mais lorsqu'on prend la peine de l'examiner avec soin, on ne tarde pas à reconnaître qu'il renferme les enseignements les plus utiles et les plus précieux.

Cette simplicité, d'ailleurs, est facile à justifier : dans le premier grade symbolique, la franc-maçonnerie s'adressait à des profanes, auxquels elle devait exposer ses principes généraux et l'ensemble de sa doctrine ; alors, pour se faire bien comprendre, il lui fallait déployer un certain apparat, et multiplier les emblèmes caractéristiques de son langage spécial. Dans le second grade, au contraire, elle s'adresse à des francs-maçons, déjà imbus de ses préceptes, et qui n'attendent en quelque sorte qu'une occasion favorable pour les mettre en pratique ; dès lors, des images plus simples et moins nombreuses peuvent lui paraître suffisantes. Aussi parle-t-elle moins aux yeux du récipiendaire qu'à son esprit et à son cœur.

SECTION I. — *Réception au grade de compagnon.*

La réception au grade de compagnon a lieu le plus souvent sans aucun préliminaire; c'est là une lacune qu'il convient de combler, et il suffit pour cela d'adresser au récipiendaire quelques questions sur le grade précédent. Ses réponses prouveront s'il a bien compris les instructions du grade d'apprenti; et, par suite, s'il est digne d'être admis au grade de compagnon. On obtiendra ainsi le double avantage de faciliter et de justifier son passage du premier grade au second.

ART. 1. — *Questions à adresser au récipiendaire.*

Comme dans le grade d'apprenti presque tout s'opère par trois, nous avons déjà dit et nous verrons bientôt que dans le grade de compagnon presque tout se réalise par cinq; en conséquence, il paraît convenable que les questions à adresser au récipiendaire soient au nombre de cinq.

Le choix des questions appartient, de plein droit, aux présidents d'ateliers; mais, sans prétendre ici limiter leur initiative, il est permis, à titre de simple renseignement, de leur indiquer les cinq questions suivantes, avec le sens principal dans lequel doivent être faites les réponses :

Première question. — Quel tableau spécial représente le grade d'apprenti?

Réponse. — La naissance physique intellectuelle et morale de l'homme.

Deuxième question. — En quoi consiste la naissance de l'homme à la vie morale?

Réponse. — Dans la connaissance de Dieu et des facultés humaines, qui forme l'étude particulière du premier grade symbolique.

Troisième question. — Comment les francs-maçons appellent-ils l'Etre suprême?

Réponse. — Le Grand Architecte de l'Univers.

Quatrième question. — Par quel emblème le représentent-ils?

Réponse. — Par un triangle équilatéral, qui symbolise à la fois l'unité de Dieu et la triplicité de ses divers attributs.

Cinquième question. — Que signifie le mot sacré du grade d'apprenti?

Réponse. — Ma force est en Dieu, parce que la croyance en l'unité divine constitue la principale force de l'institution maçonnique et celle de ses adeptes.

ART. 2. — *Décoration de la loge.*

La décoration de la loge au grade de compagnon est exactement la même qu'au grade d'apprenti.

Mais, de plus, on remarque au milieu du plancher le tableau d'un temple, autour duquel le récipiendaire doit exécuter ses voyages et qui mérite de fixer d'abord notre attention.

Il ne faut pas de grands efforts pour deviner que ce tableau représente la loge elle-même, ou plutôt le monde, dont elle est à la fois le symbole et l'abrégé. En effet, chez les Indiens, le mot *loga*, d'où est dérivé notre mot *loge*, signifiait le monde ; et la même signification était attribuée à l'antre de Mithras, où les mages célébraient leurs mystères, et au fameux temple de Salomon, qui a servi de modèle à tous les temples maçonniques modernes.

Ce temple, autour duquel le compagnon doit voyager, est non-seulement physique, mais encore intellectuel et moral ; examinons-le donc sous ce triple rapport.

Dans le sens physique, la loge représente l'univers, qui est le véritable temple du Grand Architecte, son auteur.

Elle offre, dans la partie principale, la forme d'un parallélogramme rectangle, ou d'un carré, pour attester l'ancienneté de la franc-maçonnerie; parce que les anciens, supposant à la terre une surface plane, la croyaient carrée, et la symbolisaient principalement par les quatre éléments, les quatre saisons, et les quatre points cardinaux[1].

Et elle est terminée par une partie demi-circulaire, pour figurer l'étendue de l'atmosphère qu'embrassent nos regards et qu'on appelle l'horizon.

Du reste, comme pour dissiper tous les doutes et caractériser le monde physique de la façon la plus claire, la voûte du temple représente à droite le soleil, et à gauche la lune, dans un ciel parsemé d'étoiles.

Les trois fenêtres de la loge sont situées à l'orient, au midi et à l'occident, parce que le soleil parcourt seulement ces trois parties du globe terrestre, et ne visite pas le nord.

Les deux colonnes du temple figurent l'orient et l'occident, que les anciens appelaient les *deux colonnes d'Hercule*, c'est-à-dire du soleil, qui ne franchit jamais ces deux limites extrêmes de sa course.

Les sept marches du temple représentent les sept principales conditions de l'homme dans ce monde, savoir : la petitesse, la faiblesse, la grandeur, la force, la santé, la maladie et la mort. — Les cinq premiers degrés seulement doivent être parcourus par le compagnon.

Le pavé mosaïque figure les différentes couleurs des races humaines, qui varient entre elles du blanc au noir.

Le plafond azuré, parsemé d'étoiles, simule la voûte céleste et les astres innombrables dont elle brille.

Enfin, l'étoile flamboyante à cinq pans, et au milieu de

[1] Les géographes chinois font encore la terre carrée, parce que cette forme est celle de leur empire, qu'ils croient en occuper la plus grande partie. Bailly, *Lettres sur les sciences*, p. 180.



laquelle est un G transparent, symbolise le Générateur suprême, le G.·. A.·. de l'Un.·., sous les regards duquel les voyages du compagnon doivent s'accomplir.

Quant aux divers instruments qui complètent ce tableau, ce sont ceux dont le compagnon devra se servir et que nous expliquerons en parlant de ses voyages.

Dans le sens intellectuel, la loge figure le temple de la science.

Si ce temple est de forme carrée, c'est qu'il a pour limites les quatre âges de la vie humaine, savoir : l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse.

Et s'il est terminé par un cintre appelé l'Orient, c'est que plus on y avance et plus on réussit à s'éclairer.

Son soleil est la vérité, sa lune la réflexion, et ses étoiles sont les pensées, aussi nombreuses et aussi variées que les étoiles du ciel.

Les trois fenêtres par lesquelles la lumière de la science pénètre dans l'esprit des initiés, sont : l'attention, la comparaison et le raisonnement.

Les deux colonnes du temple sont l'étude et le jugement.

Ses sept marches représentent les sept principaux degrés de la science, savoir : la grammaire, la rhétorique, la logique, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. — Les cinq premiers degrés seulement doivent être parcourus par le compagnon.

Le pavé mosaïque figure les variétés de l'esprit humain.

Les étoiles sur un fond d'azur simulent les intelligences d'élite, brillant dans le champ de la science comme les étoiles au firmament.

Enfin, l'étoile flamboyante, avec un G au milieu, représente le génie, générateur des grandes idées, qui ouvre à la

science des voies nouvelles, ou illumine celles déjà ouvertes par de nouvelles clartés.

Dans le sens moral, la loge représente le temple de la vertu, véritable édifice moral que chaque franc-maçon doit élever dans son propre cœur à la gloire du G∴ A∴ de l'Univers.

La forme quadrangulaire de ce temple rappelle qu'il a pour base un carré, dont les quatre angles sont, suivant l'expression des gnostiques : *silence, profondeur, intelligence, vérité.*

Et son extrémité demi-circulaire annonce qu'il épure l'âme, en la dirigeant vers le ciel.

Son soleil est la foi, sa lune l'espérance, et ses étoiles sont les bonnes œuvres inspirées par la charité.

Les trois fenêtres par lesquelles la vertu pénètre dans le cœur des initiés sont : l'amour de Dieu, l'amour de l'humanité et l'amour du devoir ; triple source des bonnes actions.

Les deux colonnes du temple sont : la puissance de la raison et la force de la justice.

Ses sept marches représentent les sept principaux degrés de la vertu, savoir : la foi, l'espérance, la charité, la vigilance, le dévouement, la tolérance et la conciliation maçonniques. — Les cinq premiers degrés seulement doivent être parcourus par le compagnon.

Le pavé mosaïque figure la multiplicité des bonnes œuvres par lesquelles ces différentes vertus ont occasion de se manifester.

Les étoiles sur un fond d'azur simulent les âmes des justes, brillant dans l'asile réservé à la vertu d'un éclat aussi pur que celui des étoiles du ciel.

Enfin, l'étoile flamboyante, portant à son centre la lettre G, symbolise la gnose, c'est-à-dire la connaissance morale

la plus étendue, ou la sagesse, génératrice des actions vertueuses, qui élève l'âme au plus haut degré de perfection qu'elle soit susceptible d'acquérir.

Voilà, MM.·. FF.·., le triple temple autour duquel le récipiendaire doit exécuter les voyages qui forment la partie principale de ses épreuves.

Art. 3. — *Epreuves.*

Les épreuves de ce grade consistent dans cinq voyage l'ascension des cinq premières marches du temple et la c templation de l'étoile flamboyante.

§ 1. Voyages.

Parcourir le monde physique, c'est enrichir sa mémoire d'une multitude de tableaux qui sont offerts à nos regards par la nature et par le travail humain.

Parcourir le monde intellectuel, c'est orner son esprit des connaissances qui s'acquièrent par l'étude des sciences, des lettres et des arts.

Et parcourir le monde moral, c'est développer et fortifier dans son cœur tous les sentiments vertueux par la théorie et la pratique de la morale universelle.

Pour faire ainsi le tour de ces trois différents mondes, quels instruments la franc-maçonnerie va-t-elle remettre au futur compagnon? Sans doute l'aspect du temple a éveillé chez elle les idées architecturales, car ces instruments sont tous empruntés à la maçonnerie de construction. Néanmoins, il est aisé de pressentir que leur signification devra varier selon l'usage auquel ils seront employés. Recherchons donc ces différents usages, en suivant le récipiendaire dans le cours des cinq voyages qu'il doit accomplir.

Premier voyage : Maillet et ciseau.

Pendant le premier voyage, le récipiendaire est armé d'un maillet et d'un ciseau.

Dans le sens physique, ces instruments servent à dégrossir la pierre brute, et à la dégager de ses aspérités.

Dans le sens intellectuel, ils figurent l'instruction, qui aiguise l'esprit et le débarrasse des langes de l'ignorance.

Et dans le sens moral, ils représentent la doctrine maçonnique, qui affranchit le cœur des initiés du joug des préjugés mondains et des mauvaises passions, avec la force du maillet et la finesse du ciseau.

Deuxième voyage : Règle et compas.

Durant le second voyage, le récipiendaire tient une règle et un compas.

Dans le sens physique, ces instruments servent à tracer des lignes régulières sur la pierre dégrossie, et à lui donner une forme convenable.

Dans le sens intellectuel, ils figurent la logique, qui régularise le raisonnement et l'empêche de s'écarter de la vérité.

Et dans le sens moral, ils représentent la sagesse théorique, qui doit régler et compasser les actions du franc-maçon, avec la rectitude de la règle et la justesse du compas.

Troisième voyage : Règle et levier.

Pendant le troisième voyage, le récipiendaire porte une règle et un levier.

Dans le sens physique, ces instruments servent à soule-

ver la pierre taillée, et à la diriger à la place qu'elle doit occuper.

Dans le sens intellectuel, ils figurent l'amour de la science, qui délivre l'esprit de son état de torpeur, et lui assigne le rang dont il est digne.

Et dans le sens moral, ils représentent l'amour de la vertu, qui élève l'âme vers son Créateur, et la dirige ainsi vers sa destination divine, avec la sûreté de la règle et la puissanee du levier.

Quatrième voyage : Règle et èquerre.

Durant le quatrième voyage, le récipiendaire est muni d'une règle et d'une équerre.

Dans le sens physique, ces instruments servent à fixer la pierre exactement et carrément à sa place.

Dans le sens intellectuel, ils figurent la persévérance studieuse, qui fortifie l'esprit et consolide les connaissances par lui acquises.

Et dans le sens moral, ils représentent la philosophie maçonnique, qui fortifie le cœur et le maintient dans le chemin de la vertu, avec la droiture de la règle et la précision de l'équerre.

Cinquième voyage : Pas d'instruments.

Pendant le cinquième et dernier voyage, le récipiendaire marche les mains libres et sans aucune espèce d'instrument.

Dans le sens physique, cette absence d'instruments indique que le compagnon, parvenu à la fin de son compagnonnage, est libre des travaux manuels, et doit se livrer à la théorie architecturale, pour devenir maître maçon.

Dans le sens intellectuel, cela veut dire que l'esprit du

compagnon, dégagé des erreurs et des sophismes qui embarrassaient son intelligence, est apte à comprendre les vérités exposées dans le grade de maître.

Et dans le sens moral, cela signifie que le cœur du compagnon, libre des préjugés et des passions qui arrêtaient son ascension morale, est digne des récompenses que lui réserve la maîtrise.

Maintenant, MM.·. FF.·., à côté des instruments confiés au récipiendaire par la franc-maçonnerie, si nous plaçons les principaux organes dont il a été doué par le G.·. A.·. de l'Un.·., les cinq voyages du compagnon nous indiqueront l'usage qu'il doit faire des cinq sens, considérés sous le triple rapport physique, intellectuel et moral; et cet usage nous sera spécialement révélé par les instruments maçonniques.

Alors, les cinq voyages prendront les noms des cinq sens, et s'exécuteront dans l'ordre suivant : premier voyage, de l'ouïe; deuxième, de la vue; troisième, de l'odorat; quatrième, du goût; et cinquième, du toucher.

Premier voyage : De l'Ouïe.

Comme ce sens a deux organes, les deux oreilles, le compagnon, dans ce voyage, est armé de deux instruments, le maillet et le ciseau.

L'*ouïe physique* est la faculté de percevoir les sons.

Dans la franc-maçonnerie elle offre un double usage : entendre et faire entendre la parole maçonnique.

Alors, le maillet est la parole de l'orateur, qui frappe l'air et y produit un son; et le ciseau est le son même de cette parole, qui pénètre dans les oreilles des auditeurs.

Pour réussir à bien entendre et à être bien entendu, il

importe de bien connaître et de pratiquer les règles de l'*acoustique*.

L'*ouïe intellectuelle* est la faculté de comprendre ce qu'on entend, c'est-à-dire la compréhension, l'entendement, véritable ouïe de l'esprit.

Parmi nous son double usage consiste à comprendre et à faire comprendre la parole maçonnique.

Alors, pour l'orateur, le maillet est le raisonnement qui frappe l'entendement; et le ciseau est la logique, qui fait pénétrer le raisonnement dans la mémoire. — Tandis que, pour les auditeurs, le maillet est l'attention, qui recueille le raisonnement et le transmet à l'entendement et à la mémoire; et le ciseau est la réflexion, qui soumet le raisonnement à l'épreuve de l'examen.

Tous doivent donc également sentir l'utilité de la *logique*.

Et l'*ouïe morale* est l'approbation de la parole entendue et comprise, c'est-à-dire l'harmonie des opinions, l'entente cordiale, véritable ouïe du cœur.

Si les méchants s'entendent pour faire le mal, les francs-maçons doivent s'entendre pour faire le bien ; tandis que les premiers sèment la discorde et la guerre, les seconds doivent propager partout l'union et la paix.

Alors, le maillet est la philanthropie, qui porte tous les cœurs à s'entendre, et le ciseau est la philosophie maçonnique, qui tranche le nœud gordien de toutes les dissensions, en faisant cesser les malentendus, et qui remplace les dispositions hostiles par le doux sentiment de l'amitié fraternelle.

Deuxième voyage : De la Vue.

Comme ce sens a deux organes, les deux yeux, le compagnon, dans ce voyage, tient deux instruments, la règle et le compas.

La *vue physique* est la faculté d'apercevoir les objets exposés à nos regards.

Son usage, pour le franc-maçon, consiste principalement à contempler le spectacle de la nature, et à remarquer les emblèmes maçonniques.

Alors, la règle est la portée du rayon visuel, et le compas est l'horizon que les yeux peuvent embrasser. Hors de ces limites il n'y a qu'erreur et confusion.

De là la nécessité de consulter et d'observer les règles de l'*optique*.

La *vue intellectuelle* est la faculté de comprendre et d'apprécier les différents objets que nous apercevons, c'est-à-dire le discernement, ou la vue de l'esprit.

Les francs-maçons en font principalement usage : pour puiser dans les œuvres naturelles le type du vrai et du beau ; et pour mesurer, sur cette base, le mérite des œuvres humaines. C'est à l'aide de ce sens qu'ils interprètent les emblèmes et jugent les ouvrages maçonniques.

Alors, la règle et le compas sont l'analyse et la comparaison, et la franc-maçonnerie doit sortir victorieuse de cette double épreuve.

Mais la vue intellectuelle a besoin d'être fortifiée et entretenue par l'*étude des sciences*, *des lettres et des arts*.

Et la *vue morale* est une espèce d'intuition ou de sentiment intime du bien et du mal, véritable vue du cœur.

Ainsi, l'aspect du monde nous révèle Dieu , et l'aspect de l'homme nous révèle sa double nature et sa double destination. — C'est ce conseiller intime qui enseigne au franc-maçon tous ses devoirs, et le porte à n'exécuter les résolutions de l'esprit que lorsqu'elles sont sanctionnées par le cœur.

Alors, la règle est la raison, et le compas, la sagesse pratique.

Nous sommes à présent en état de comprendre pourquoi Platon disait que l'ouïe et la vue sont les deux sens de l'âme.

Troisième voyage : De l'Odorat.

Comme ce sens a deux organes principaux, le nez et le nerf olfactoire, le compagnon, dans ce voyage, porte deux instruments, la règle et le levier.

L'*odorat physique* est la faculté de percevoir les odeurs.

La franc-maçonnerie ne nous offre d'occasions spéciales d'en faire usage que dans les fêtes et les banquets.

Alors, le levier est l'action respiratoire, et la règle est la durée du temps pendant lequel l'odeur peut être respirée sans devenir nuisible.

L'*odorat intellectuel* est une espèce de prescience qui, avant de connaître une œuvre scientifique, littéraire ou artistique, nous fait préjuger son mérite, soit par son titre, soit par son sujet, soit par le nom de son auteur.

Il est peu employé dans la franc-maçonnerie, même pour les ouvrages spéciaux à cette institution.

Alors, le levier est la curiosité, qui sollicite un jugement prématuré, et la règle ne se trouve que dans des présomptions incertaines et souvent mal fondées.

Et l'*odorat moral* est un pressentiment qui fait rechercher les gens de bien, à cause du parfum d'honnêteté qu'ils exhalent, et éviter les méchants, à cause de l'antipathie instinctive qu'ils inspirent.

Les francs-maçons, plus soucieux de la moralité que les autres hommes, usent par cela même plus souvent de ce genre d'odorat.

Alors, le levier est l'amour du bien, et la règle, l'expérience du monde.

Mais l'un et l'autre ont besoin d'être contrôlés par la raison.

Quatrième voyage : Du Goût.

Comme ce sens a deux organes principaux, la langue et le palais, le compagnon, dans ce voyage, est muni de deux instruments, la règle et l'équerre.

Le *goût physique* est la faculté de percevoir les saveurs.

La franc-maçonnerie ne présente d'occasions spéciales d'en faire usage que dans de rares banquets.

Alors, la règle est la tempérance, et l'équerre, la sobriété.

Le *goût intellectuel* est la faculté de discerner la finesse des œuvres de l'esprit, c'est-à-dire la perspicacité.

Le franc-maçon a besoin d'y recourir pour apprécier le sens et la portée des moralités cachées sous les emblèmes maçonniques.

Alors, la règle et l'équerre indiquent la double harmonie que doit offrir l'interprétation avec la franc-maçonnerie en général, et en particulier avec le grade auquel se rattache l'emblème interprété.

Et le *goût moral* est le sentiment qui nous porte à envisager chaque chose, principalement sous le rapport moral.

C'est ce sentiment qui a donné naissance à la franc-maçonnerie ; et c'est par lui qu'elle doit être expliquée et comprise.

Alors, la règle est la philosophie théorique, qui éclaire le goût, et l'équerre est la philosophie pratique, qui le dirige.

Cinquième voyage : Du Toucher, ou Tact.

Comme le toucher n'a point d'organe particulier, le compagnon, dans ce voyage, s'avance les mains libres, sans aucun instrument.

Le *tact physique* est la faculté de distinguer, même sans les voir, les objets que nous touchons ou par lesquels nous sommes touchés. Si, à la différence des quatre autres sens, le tact n'a point d'organe particulier, en revanche il est desservi par le corps tout entier, et son action, active ou passive, se fait sentir depuis l'extrémité des pieds jusqu'à celle des cheveux. Aussi est-il pour nous la source la plus abondante des plaisirs et des douleurs physiques.

La franc-maçonnerie se garderait bien d'interdire l'usage d'un sens sans lequel l'humanité aurait bientôt cessé d'exister ; mais elle fait observer à ses adeptes que là surtout l'abus est redoutable, parce qu'il peut entraîner les plus graves désordres pour son auteur lui-même et pour la moralité sociale.

Le *tact intellectuel* est une délicatesse de l'esprit qui permet d'exprimer franchement sa pensée sur les sujets les plus controversés, sans irriter les controversistes.

Son usage est surtout nécessaire au franc-maçon, pour traverser en conciliateur le feu croisé des opinions divergentes, et assurer, par sa modération, le triomphe de la vérité.

Enfin, le *tact moral* est une délicatesse du cœur qui porte à ménager avec le plus grand soin les sentiments et les susceptibilités d'autrui ; à distribuer le blâme sans amertume blessante pour l'amour-propre, et l'éloge sans exagération alarmante pour la modestie.

Le franc-maçon est heureux lorsqu'il peut en faire usage pour rendre la vertu aimable et accroître le nombre de ses partisans.

§ 2. — Marches du temple.

Après avoir accompli ces cinq voyages, le récipiendaire monte les cinq premiers degrés du temple, qui offrent, comme nous l'avons dit, un triple sens physique, intellectuel et moral.

Dans le sens physique, le premier degré est la *petitesse*, état dans lequel chacun de nous vient au monde, et dont le souvenir doit nous pénétrer d'humilité.

Le deuxième degré est la *faiblesse*, tellement apparente à l'époque de notre naissance, qu'on est frappé d'étonnement, d'admiration et de reconnaissance envers le Créateur, en voyant un nombre aussi considérable de créatures humaines parvenir à l'état de maturité.

Le troisième degré est la *grandeur* relative des hommes les plus avantagés pour la taille, qui ne dépasse jamais une certaine mesure, en réalité trop minime pour qu'on en tire vanité.

Le quatrième degré est la *force*, dont on fait chaque jour moins de cas, à mesure qu'on s'éloigne de l'état sauvage pour s'avancer dans la civilisation, qui protége le faible contre le fort, et égalise ainsi leurs conditions diverses.

Et le cinquième degré est la *santé*, le plus précieux de tous les biens physiques, qu'on ne saurait conserver avec trop de soin, mais dont malheureusement on n'apprécie toute la valeur que lorsqu'on en est privé.

Dans le sens intellectuel, le premier degré est la *grammaire*, c'est-à-dire l'art de parler et d'écrire correctement.

Cet art, indispensable aux hommes pour communiquer leurs pensées à leurs contemporains et les transmettre à la postérité, les met à même de connaître et de comparer les lois, les coutumes et les mœurs des différents peuples, et

leur permet de s'enrichir ainsi de l'expérience et du génie des siècles précédents, et de relier l'un à l'autre le passé et l'avenir.

A défaut d'une grammaire universelle, la franc-maçonnerie a adopté le langage symbolique, qui est le même pour tous les pays et pour tous les maçons répandus sur la surface du globe.

Le deuxième degré est la *rhétorique*, ou l'art de bien dire.

Les vérités les plus utiles ne pénètrent pas toujours avec la même facilité dans toutes les intelligences; d'ailleurs, les passions obscurcissent souvent ce qui est clair, et opposent de nombreux obstacles à la conviction. Alors, la démonstration, pour devenir persuasive, a besoin de recourir aux brillantes figures de la rhétorique.

Le troisième degré est la *logique*, ou l'art de discerner le faux du vrai.

Rien de meilleur et de plus mauvais que la langue, a dit Esope ; il importe donc de se prémunir contre ses écarts, en détruisant les sophismes : telle est l'œuvre de la logique, qui redresse les erreurs paradoxales et rend manifeste la vérité.

Le quatrième degré est l'*arithmétique*, ou la science des nombres.

Base essentielle de toutes les sciences exactes, elle donne au raisonnement une rectitude et une précision mathématiques. De plus, elle est nécessaire aux francs-maçons, pour acquérir la connaissance des nombres réputés sacrés dans les anciennes initiations, et qui conservent encore dans les modernes un rôle fort-important.

Et le cinquième degré est la *géométrie*, ou la science des mesures.

Indispensable à l'architecte, c'est à elle qu'on doit les édifices les plus remarquables, et notamment les pyramides

d'Egypte, considérées comme un des principaux berceaux de l'initiation. Non-seulement elle sert à rectifier les erreurs souvent produites par l'illusion des sens, mais encore elle fournit à la maçonnerie morale de nombreux emblèmes, empruntés à la maçonnerie de construction, et particulièrement dans le grade de compagnon.

Dans le sens moral, le premier degré est la *foi maçonnique*, ou la croyance en un Dieu unique, père commun de tous les mortels, qui veille sur toutes leurs actions et étend sur chacun d'eux sa bonté et sa justice.

Le deuxième degré est l'*espérance maçonnique,* ou la ferme confiance en l'immortalité de l'âme, sans laquelle la morale n'aurait ni base ni sanction.

Le troisième degré est la *charité maçonnique,* ou la philanthropie universelle, qui porte le franc-maçon à traiter tous les hommes en frères, lui procure dès à présent les plus douces satisfactions, et lui acquiert des droits aux récompenses à venir.

Le quatrième degré est la *vigilance maçonnique*, ou l'ardeur avec laquelle chaque franc-maçon doit travailler sans cesse à sa propre perfection et au bonheur de ses semblables.

Et le cinquième degré est le *dévouement maçonnique,* ou l'amour du devoir, qui donne au franc-maçon la force nécessaire pour triompher des obstacles que rencontre souvent dans sa route l'homme vertueux.

§ 3. — Etoile flamboyante.

Enfin, après avoir monté les cinq premiers degrés du temple, le compagnon considère l'étoile flamboyante, symbole de la Divinité, de la science et de la vertu, afin de ne point oublier que toutes ses œuvres s'accomplissent en pré-

sence de Dieu ; qu'il doit constamment éclairer son esprit par les lumières de la science et diriger son cœur dans le chemin de la vertu.

Art. 4. — *Consécration.*

La consécration au grade de compagnon se fait, comme pour le grade d'apprenti, à la gloire du G.·. A.·. de l'Un.·. et au nom du gouvernement de l'ordre. C'est par les connaissances que lui confère le second grade, et surtout par le bon usage qu'il en doit faire, que le nouveau compagnon est appelé à glorifier à la fois son divin auteur et l'ordre maçonnique ; il renouvelle le serment du silence, et reçoit du Vén.·. une triple accolade.

Section II. — *Tableau du grade de compagnon.*

(9e Séance.)

MM.·. FF.·.,

A la différence du premier grade, qui contient à la fois deux tableaux, l'un général et l'autre spécial, le deuxième grade n'offre qu'un seul tableau, qui lui est spécial.

Article unique. — *Vie physique, intellectuelle et morale de l'homme.*

Comme le grade d'apprenti représente spécialement la naissance physique, intellectuelle et morale de l'homme, le grade de compagnon a pour tableau la vie humaine, considérée sous le triple rapport physique, intellectuel et moral.

Si dans le premier grade, qui est tout entier de théorie, la franc-maçonnerie a exposé complétement ses principes généraux ; dans le second grade, qui est entièrement de

pratique, elle indique l'usage que le franc-maçon doit faire de ces principes pendant tout le cours de son existence.

Tandis que le rôle de l'apprenti était purement passif, et se bornait à recueillir les enseignements à lui transmis ; la mission du compagnon, au contraire, est essentiellement active, car il doit travailler sans relâche à la construction du temple allégorique que chaque franc-maçon élève dans son cœur à la gloire du G.·. A.·. de l'Un.·., c'est-à-dire consacrer toutes ses facultés physiques, intellectuelles et morales à la pratique de la vertu.

C'est pour cela que la franc-maçonnerie lui confie les divers instruments symboliques dont nous avons donné l'explication ; et c'est dans ce but qu'il accomplit ses cinq voyages, monte les cinq premiers degrés du temple, et considère l'étoile flamboyante à cinq pans, emblème radieux de la gloire et du bonheur qui lui sont réservés, s'il parcourt dignement sa carrière.

SECTION III. — *Etude du grade de compagnon.*

Comme ce grade embrasse toute la vie humaine, il a pour étude la morale tout entière, c'est-à-dire les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables.

Ces devoirs, quoique fort étendus, peuvent être renfermés dant un petit nombre de principes que la franc-maçonnerie s'efforce de simplifier et d'éclaircir.

ART. 1. — *Devoirs de l'homme envers Dieu.*

Dieu, être universel, éternel, incréé, créateur et maître souverain de tout ce qui existe, a seul droit à l'adoration des mortels. Adorer un objet créé, ou une créature quel-

conque, ce serait se livrer à l'idolâtrie ; aussi la franc-maçonnerie prescrit à ses adeptes de réserver exclusivement leur adoration pour le G.·. A.·. de l'Univers.

Le culte des francs-maçons pour la Divinité se concilie avec toutes les religions établies, car il laisse à chacune ses dogmes particuliers et ses pratiques spéciales. Il se borne à exprimer, en toute circonstance et dans le langage le plus simple, les sentiments d'amour, de respect et de reconnaissance des enfants de la vraie lumière pour l'Etre suprême, auquel ils doivent non-seulement la naissance, mais encore tous les biens de la terre et du ciel, type de toutes les perfections, source unique de la science et de la vertu, véritable lumière de l'esprit et du cœur.

Obéir à Dieu, c'est, pour les francs-maçons, observer fidèlement les lois pleines de sagesse et de justice qu'il promulgue chaque jour par l'organe de la conscience humaine, c'est-à-dire conformer à ces lois leurs pensées, leurs paroles et leurs actions, en se préservant avec soin des erreurs et des maux qu'engendrent le fanatisme et la superstition.

Quel spectacle affligeant pour tous les gens de cœur et d'intelligence, et particulièrement pour les francs-maçons, que celui des désastres et des crimes épouvantables récemment commis en Syrie, à cause de la différence de religion qui divise les Druses et les Maronites, et les arme sans cesse les uns contre les autres !

Comment comprendre qu'au dix-neuvième siècle la superstition et le fanatisme religieux puissent encore égarer leurs séides jusqu'au point de leur faire fouler aux pieds les droits les plus sacrés de l'humanité, et de légitimer à leurs yeux le meurtre et l'incendie.

Eh quoi ! vous prétendez convertir à l'islamisme ceux que, dans votre injuste haine, vous appelez honteusement des

chiens de chrétiens, et vous ne voyez pas que, d'après votre doctrine, vous les envoyez tous damnés devant le Juge suprême, puisque, suivant vous, leur salut dépendait de leur conversion, et que vous avez rendu cette conversion impossible par une mort prématurée. Mais vous-mêmes, comment, au grand jour du jugement, oserez-vous comparaître devant le divin tribunal, tout couverts des cendres de l'incendie et les mains teintes du sang innocent !

Sans doute, pour arrêter les terribles ravages d'une superstition aussi aveugle, d'un fanatisme aussi barbare, on est naturellement obligé d'employer d'abord au rétablissement de l'ordre la force brutale du glaive; mais quelle puissance morale saura désormais prévenir le retour de ces abominations, de ces horribles hécatombes humaines?

Ah ! si la franc-maçonnerie pouvait pénétrer dans cette obtuse contrée, elle dirait à tous ses habitants que Druses et Maronites, mahométans et chrétiens, sont tous les enfants du même Dieu; que ce Dieu, souverainement puissant, juste et bon, n'a pas besoin, pour faire respecter ses décrets, du faible secours des mortels, et que toute guerre entreprise en son nom est, par cela même, absurde et impie, parce qu'elle outrage à la fois sa puissance, sa justice et sa bonté. Elle leur apprendrait, enfin, que pour honorer dignement ce Dieu de clémence, il faut réunir leurs pensées dans un même sentiment d'adoration, en respectant les différentes formes sous lesquelles il convient à chacun de manifester son culte; déposer tous les sentiments de haine et d'animosité qu'ils peuvent éprouver les uns contre les autres, et vivre tous, au sein de la paix, unis par les liens d'une amitié fraternelle.

Art. 2. — *Devoirs de l'homme envers lui-même.*

Composé d'un corps, d'un esprit et d'un cœur, l'homme doit soigner également ces trois parties de lui-même, car le Créateur les a formées toutes trois avec un soin égal, et il a établi entre elles une liaison intime et une influence réciproque, pour nous apprendre qu'elles méritent de nous une égale sollicitude.

Aussi, sans sacrifier l'une à l'autre, le franc-maçon doit s'appliquer à mainteuir entre elles un juste équilibre et une parfaite harmonie.

Dans ce but, il doit développer et entretenir ses forces corporelles par l'hygiène, la sobriété et la tempérance; éclairer son entendement par l'étude des sciences, des lettres et des arts, et fortifier sa volonté contre l'entraînement des mauvaises passions par la théorie et la pratique de la philosophie maçonnique.

Art. 3. — *Devoirs de l'homme envers ses semblables.*

Tous les hommes, ayant pour père le même Dieu, sont par cela même tous frères, et tenus, à ce titre, de tous les devoirs qui naissent de la fraternité.

Ces devoirs peuvent se résumer dans les deux maximes suivantes : « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît;* et *fais pour les autres ce que tu voudrais qu'ils fissent pour toi.* »

La première maxime est basée sur la probité, qui nous fait éviter scrupuleusement tout ce qui peut nuire à nos semblables ; respecter leur personne, leur fortune et leurs biens de toute nature, leur liberté, leurs croyances politiques et religieuses, leur industrie, leur réputation, leur hon-

neur, et tout ce qui se rattache à leur intérêt physique, intellectuel et moral.

La seconde maxime, plus étendue et plus parfaite que la première, a pour base la philanthropie, qui nous fait rechercher avec ardeur toutes les occasions d'être utiles à nos semblables, en soulageant leurs maux physiques, intellectuels et moraux, et en contribuant par tous les moyens possibles à leur bonheur.

Si le premier précepte suffit pour constituer des gens honnêtes, le second est indispensable pour constituer des gens vertueux. Aussi l'observation de tous les deux est-elle simultanément recommandée par la franc-maçonnerie, qui ne considère le franc-maçon comme complet que lorsqu'il réunit à la probité la plus scrupuleuse la vertu la plus épurée.

SECTION IV. — *Instruction du grade de compagnon.*

Cette instruction, comme nous l'avons dit, complète le tableau et l'étude du second grade. Examinons successivement les diverses formules qui la composent.

Le grade de compagnon a pour but de faire connaître la lettre G, c'est-à-dire les mots commençant par cette lettre, auxquels la franc-maçonnerie a attaché un sens symbolique.

Les principaux de ces mots sont : générateur, génération, génie, gnose, géométrie, sur la plupart desquels nous avons déjà donné quelques explications.

Pour les francs-maçons, l'unique générateur de tout ce qui existe c'est Dieu, appelé, chez les Syriens, *Gad;* les Indiens, *Gannès;* les Anglais, *God;* les Allemands, *Gott*, et les Suédois, *Gud.*

La génération dont il s'agit ici comprend non-seulement

les phénomènes merveilleux de la génération de tous les êtres, et particulièrement de l'humanité, mais encore la génération des idées morales et celle des bonnes œuvres.

Le génie préconisé par les francs-maçons est : non pas celui dont l'habileté consiste à bouleverser le monde, pour le conquérir; mais bien celui qui, par la hauteur et la pureté de ses vues, étend les conquêtes pacifiques de l'intelligence, et agrandit le domaine de la bienfaisance.

La gnose maçonnique est la connaissance parfaite de ses devoirs, et l'art indispensable pour triompher des obstacles qui s'opposent souvent à leur accomplissement.

Et la géométrie maçonnique indique la mesure que nous devons apporter dans nos pensées, nos paroles et nos actions, pour qu'elles soient toujours conformes à la raison et à la justice.

Le compagnon est reçu en passant de la colonne J à la colonne B, c'est-à-dire en passant des connaissances du premier grade aux connaissances du second grade, représentés l'un et l'autre par les lettres J et B, initiales de leurs mots sacrés.

Tandis que le premier de ces mots signifie : *ma force est en Dieu*, le second exprime la *persévérance dans le bien*, qui a pour couronnement l'immortalité; de sorte que les deux colonnes J et B symbolisent les deux dogmes fondamentaux de la franc-maçonnerie, c'est-à-dire l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme, qui constituent réellement les deux colonnes de notre ordre.

De plus, *le compagnon est reçu en montant les cinq premiers degrés du temple*, c'est-à-dire en éclairant son esprit et en fortifiant son cœur par les sciences et les vertus qui forment les cinq premiers degrés de la double échelle scientifique et morale que le récipiendaire doit parcourir pour devenir compagnon.

Il monte ces cinq degrés par la porte d'Occident. Pour indiquer le progrès intellectuel qui s'est opéré chez le récipiendaire au grade de compagnon. Comme néophyte il occupait le nord ; mais, à la fin de son apprentissage, il est parvenu à l'occident.

Il voit en entrant deux grandes colonnes d'airain. Ce sont les deux colonnes J et B, dont nous venons de parler. Elles sont supposées d'airain, à cause de la force et de la durée presque infinies de ce métal, pour figurer, autant que possible, l'éternité et l'immutabilité des deux principes que ces deux colonnes représentent.

La hauteur de ces colonnes est de 18 coudées, leur circonférence de 4 coudées et leur épaisseur de 4 doigts, pour exprimer qu'aucun homme, si grand qu'il soit, ne peut atteindre leur sommet avec la main, embrasser leur pourtour avec les bras, ni mesurer leur diamètre avec les doigts ; c'est-à-dire que les deux principes éternels représentés par ces deux colonnes sont hors la portée physique de l'homme, et qu'aucune puissance humaine ne saurait y porter atteinte.

Ces deux colonnes renferment le trésor des apprentis et des compagnons, en ce sens que les deux dogmes symbolisés par ces deux colonnes constituent pour les francs-maçons un véritable trésor.

Enfin, les deux colonnes représentent encore Dieu et l'humanité.

Alors, le J signifie *Jéhova*, c'est-à-dire celui qui est l'être par excellence, ou le G.·. A.·. de l'Univers ; et le B veut dire *bienfaisance*, vertu qui rapproche le plus l'homme de la Divinité, et qui doit principalement servir à caractériser le franc-maçon.

Les dimensions de la première colonne, appliquées à Dieu, expriment que la Divinité dépasse toutes les propor-

tions humaines; et les dimensions de la seconde colonne, appliquées à l'homme, indiquent que l'humanité sort de sa sphère purement physique, et s'élève moralement au-dessus d'elle-même par les bonnes œuvres, qui lui font obtenir l'immortalité.

La loge a trois ornements : le pavé mosaïque, l'étoile flamboyante, et la houppe dentelée.

Le pavé mosaïque orne le portique du temple, pour indiquer qu'avant tout il doit régner une parfaite égalité entre tous les francs-maçons, sans distinction de couleurs et de conditions sociales.

L'étoile flamboyante, qui éclaire la loge, représente le soleil éclairant le monde physique[1], la science éclairant le monde intellectuel, et la philosophie maçonnique éclairant le monde moral.

Et la houppe dentelée, par ses nœuds entrelacés, symbolise l'union qui lie ensemble tous les francs-maçons. Elle circule tout autour du temple, pour indiquer que cette union s'étend par toute la terre.

La loge a trois bijoux mobiles : l'équerre, le niveau et la perpendiculaire.

Comme l'équerre sert à équarrir les matériaux de construction, la justice régularise les actions des francs-maçons, qui forment les matériaux de l'édifice moral élevé par chacun d'eux à la gloire du G.·. A.·. de l'Univers.

De même que le niveau égalise les pierres posées sur place, d'une manière symétrique, l'égalité fraternelle efface parmi les maçons les distinctions vaniteuses qui,

[1] Dans ce sens, l'étoile flamboyante à cinq pans rappelle la roue, symbole de la nature, qui, dans le second grade des mystères égyptiens, correspondant à notre grade de compagnon, était tournée par un griffon. Ce griffon figurait le soleil, et les quatre rayons de la roue représentaient les quatre points cardinaux ou les quatre saisons. Voir *Crata repoa*, p. 25.

dans le monde profane, troublent souvent la bonne harmonie.

Et, tandis que la perpendiculaire fixe les bâtiments d'aplomb sur leur base, la philosophie maçonnique assure aux francs-maçons une droiture inaltérable.

La loge a trois bijoux immobiles : la pierre brute, la pierre cubique et la planche à tracer.

La pierre brute, servant aux apprentis à s'exercer, représente l'aspirant à l'initiation, que la franc-maçonnerie est appelée à façonner dans le sens moral, comme, dans le sens matériel, la pierre est façonnée par le constructeur.

La pierre cubique, servant aux compagnons à aiguiser leurs outils, figure le travail nécessaire au franc-maçon pour aiguiser son intelligence et effacer de son esprit les erreurs et les préjugés mondains.

Quant à la planche à tracer, servant aux maîtres à dresser leurs plans, elle sera expliquée au grade de maître.

La franc-maçonnerie a cinq signes de reconnaissance : le vocal, le guttural, le pectoral, le manuel et le pédestre.

Le signe vocal consiste dans les mots sacrés, de passe et autres, particuliers à chacun des trois grades symboliques.

Le signe guttural est celui particulier au grade d'apprenti.

Le signe pectoral est celui particulier au grade de compagnon.

Le signe manuel consiste dans l'attouchement particulier à chacun des trois grades.

Et le signe pédestre dans la marche particulière à chacun d'eux.

Ces cinq signes réunis indiquent que chaque franc-maçon doit être dévoué de cœur à la franc-maçonnerie ; concourir de la voix et du geste à la propagation de sa doctrine, et

exécuter tous les travaux manuels et pédestres nécessaires pour assurer sa prospérité.

Les compagnons se tiennent au midi pour aider les maîtres, et au nord pour instruire les apprentis.

C'est-à-dire qu'ils parcourent toutes les directions, pour s'instruire et instruire les autres dans la science maçonnique.

Un compagnon travaille avec son maître avec joie, ferveur et liberté.

Le franc-maçon, ayant pour maître Dieu seul, témoigne sa joie de le servir, par des actions de grâce; sa ferveur, par l'accomplissement de ses devoirs, et sa liberté, en s'affranchissant du fanatisme et de la superstition.

Le compagnon est payé à la colonne B.

C'est-à-dire que sa récompense est proportionnée à sa persévérance dans le bien.

Le mot de passe des compagnons signifie : Nombreux comme des épis de blé.

Il indique à la fois la quantité innombrable des francs-maçons qui couvrent la terre, et celle des bienfaits que la franc-maçonnerie répand chaque jour sur le monde.

L'ordre du grade figure un angle droit posé sur le cœur.

C'est l'emblème de la droiture de cœur qui doit diriger le compagnon dans toutes ses actions.

Et le *signe du grade décrit un autre angle droit.*

Pour indiquer que cette droiture, partant du cœur, doit animer toute la personne du compagnon.

Le tablier, blanc comme celui des apprentis, a de plus la bavette relevée.

Cela signifie que la purification opérée par l'initiation au grade d'apprenti s'étend encore et se complète par la réception au grade de compagnon.

Pourquoi dit-on que *le compagnon est âgé de cinq ans?*

Suivant les FF.·. Vassal et Ragon, c'est parce que, dans les anciens mystères, et notamment dans l'école de Pythagore, le compagnonnage durait cinq années.

Mais, le compagnonnage moderne durant beaucoup moins, cette durée ne peut servir à expliquer l'âge actuel du compagnon ; et c'est ailleurs qu'il faut en chercher l'explication.

Dans le sens symbolique, l'âge de cinq ans est attribué au compagnon, pour indiquer qu'il connaît la valeur allégorique des nombres maçonniques jusques et compris le nombre cinq, qui est spécialement consacré au grade de compagnon.

En effet, presque tout, dans le grade de compagnon, se compte ou se réalise par cinq.

Déjà nous nous sommes expliqué sur les cinq questions posées au récipiendaire, ses cinq voyages, son ascension des cinq premiers degrés du temple, les cinq signes maçonniques, et son âge quinquennal ; ajoutons que :

L'étoile flamboyante a cinq pans, qui rappellent les cinq premières marches du temple, c'est-à-dire les cinq premiers degrés de la double échelle scientifique et morale parcourue par le récipiendaire.

Le G placé au centre de cette étoile est la cinquième consonne de l'alphabet.

Et *la géométrie*, dont cette lettre est l'initiale, forme la cinquième marche intellectuelle du temple, c'est-à-dire la cinquième science que doit apprendre le compagnon.

De plus, la marche, l'attouchement et la batterie du grade s'opèrent également par cinq.

La marche, par cinq pas, à droite et à gauche alternativement, indique que le franc-maçon doit se porter, suivant les circonstances, dans toutes les directions, pour accomplir dignement sa mission.

L'attouchement et *la batterie*, par deux coups précipités et trois lents, figurent à la fois le zèle maçonnique et la persévérance dans le bien.

L'accolade et *l'acclamation* sont les mêmes que celles du grade d'apprenti, et comportent les mêmes significations.

Maintenant, MM.·. FF.·., que faut-il entendre par ces mots de l'ancienne et de la nouvelle instruction, *cinq composent la loge et l'éclairent?*

Vous vous rappelez que, dans le langage symbolique, le nombre cinq représente particulièrement la nature, le monde, l'humanité et la Divinité elle-même.

Par suite, les francs-maçons ont choisi ce nombre pour représenter la franc-maçonnerie, ou son abrégé, la loge, et son divin fondateur.

Comme la nature, la loge revient toujours à soi, et se reproduit sans cesse au moyen de l'initiation et de l'affiliation ; dans la loge, comme dans la nature, le changement de personnes n'en apporte aucun à l'organisme général, qui se compose toujours des mêmes éléments ; et, comme la nature est constamment soumise aux mêmes lois, la loge est toujours régie par les mêmes principes, c'est-à-dire ceux de la morale universelle.

La franc-maçonnerie, laissant au charlatanisme ses prétendus secrets surnaturels, se borne à étudier la nature, pour y puiser la connaissance de Dieu, du monde et de l'humanité.

Effaçant entre ses adeptes toutes les distinctions haineuses créées par l'amour-propre et la superstition, elle considère les francs-maçons de tous les pays, de toutes les couleurs, de toutes les conditions, de toutes les religions comme un seul peuple, comme une seule famille de frères, qu'elle s'ef-

force de tenir constamment unis par les liens d'une amitié fraternelle.

Enfin, du point de vue élevé où elle se place, c'est à Dieu même qu'elle demande ses inspirations bienfaisantes, pour les faire rayonner sur le monde entier.

Ainsi, MM.·. FF.·., se trouve éclaircie la double proposition : « Cinq composent la loge et l'éclairent. »

Cela signifie que la franc-maçonnerie, ou son abrégé, la loge, a pour modèle la nature, pour patrie le monde, pour famille l'humanité, pour guide et pour flambeau la source de toute lumière, le G.·. A.·. de l'Univers.

CHAPITRE III.

TROISIÈME GRADE SYMBOLIQUE : GRADE DE MAITRE.

(10e Séance.)

MM.·. FF.·.,

Nous voici parvenus au grade de maître, qui forme le complément de la franc-maçonnerie symbolique.

Ce grade a beaucoup exercé l'imagination des francs-maçons, à cause des images à la fois tristes et brillantes qu'il présente à leur regards et soumet à leurs méditations; mais, après avoir appris que les deux premiers grades représentent la naissance et la vie physiques, intellectuelles et morales de l'homme, il nous est aisé de pressentir que le troisième et dernier grade doit retracer les fins dernières de l'humanité, considérées sous le triple rapport physique, intellectuel et moral. Dès lors, nous ne serons point surpris d'y rencontrer à chaque pas la double expression de la tristesse et de la joie.

SECTION I. — *Réception au grade de maître.*

Quoique l'importance de ce troisième grade soit généralement bien sentie, la réception à ce grade s'opère, comme celle au grade de compagnon, sans aucun préliminaire. C'est encore là une lacune qu'il faut s'empresser de combler; et il suffit pour cela d'adresser au récipiendaire quelques questions sur le grade précédent, pour s'assurer s'il l'a bien compris, et s'il mérite d'être reçu maître.

ART. 1. — *Questions à adresser au récipiendaire.*

Comme dans le grade de compagnon, presque tout s'opère par cinq; nous avons déjà dit et nous verrons bientôt que, dans le grade de maître, presque tout se réalise par sept; en conséquence, il paraît convenable que les questions adressées au récipiendaire soient au nombre de sept. On prouvera ainsi l'intérêt progressif qui s'attache à chaque nouveau degré de la franc-maçonnerie symbolique; et l'on donnera au récipiendaire une plus haute idée du grade qu'il est appelé à recevoir.

Ces questions sont abandonnées au libre arbitre des présidents d'ateliers; seulement, à titre d'exemple, nous croyons pouvoir indiquer les sept questions suivantes, avec le sens dans lequel doivent être faites les réponses.

Première question. — Quel tableau représente le grade de compagnon?

Réponse. — La vie physique, intellectuelle et morale de l'homme.

Deuxième question. — En quoi consiste la vie morale de l'homme?

Réponse. — Dans l'accomplissement de ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables.

Troisième question. — Que représente la loge?

Réponse. — Dans le sens physique, le monde, c'est-à-dire le temple du G.·. A.·. de l'Univers; dans le sens intellectuel, le temple de la science; et dans le sens moral, le temple de la vertu.

Quatrième question. — Pourquoi le compagnon exécute-t-il cinq voyages?

Réponse. — Pour apprendre l'usage qu'il doit faire des cinq sens.

Cinquième question. — Que représentent les cinq degrés du temple parcourus par le compagnon?

Réponse. — Dans le sens physique, la petitesse, la faiblesse, la grandeur, la force et la santé; dans le sens intellectuel, la grammaire, la rhétorique, la logique, l'arithmétique et la géométrie; et dans le sens moral, la foi, l'espérance, la charité, la vigilance et le dévouement maçonniques.

Sixième question. — Que veut dire le mot de passe du grade de compagnon?

Réponse. — Nombreux comme des épis de blé; ce qui offre à la fois l'emblème numérique des francs-maçons et des bienfaits maçonniques.

Septième question. — Que signifie le mot sacré du même grade?

Réponse. — Persévérance dans le bien, qualité indispensable pour compléter une existence vertueuse.

Art. 2. — *Décoration de la loge.*

Bien que la loge conserve, dans le troisième grade, la forme qu'elle avait dans les deux grades précédents, cepen-

dant elle paraît d'abord entièrement carrée, parce que la petite partie demi-circulaire qui la termine, et qu'on appelle ordinairement l'Orient, est cachée par une draperie pendant la presque totalité de la réception, c'est-à-dire jusqu'au moment où le récipiendaire est consacré maître.

Dans ce grade, la principale partie de la loge, de forme carrée, s'appelle le *hikal*, ou le saint; la petite partie, demi-circulaire, se nomme le *dehbir*, ou le saint des saints; et le président, au lieu du titre de vénérable, prend celui de très-respectable.

Le hikal, entièrement tendu de noir, et parsemé d'ornements funèbres, n'est éclairé que par une seule lampe sépulcrale, emblème de l'unité divine; les autres lumières sont entourées et cachées par des cylindres, et au milieu de la salle est placé un cénotaphe, ou un cercueil, couvert d'un voile noir : il est impossible de représenter plus clairement l'asile de la mort.

Le dehbir, au contraire, resplendissant d'or et d'azur, est éclairé par neuf étoiles, et principalement par un triangle plus brillant encore que dans les deux grades précédents. Nous verrons bientôt que ce séjour radieux est celui de l'immortalité.

Mais, comme le récipiendaire ne doit voir le dehbir qu'à la fin de sa réception, c'est-à-dire au moment de sa consécration, il faut d'abord appeler uniquement son attention sur le hikal.

A cet égard, il est à remarquer que la première image offerte au condidat à l'initiation dans la chambre des réflexions, c'est-à-dire au début de la carrière maçonnique, est celle de la mort, et que cette image funèbre est encore reproduite devant le récipiendaire au grade de maître, dans le hikal, c'est-à-dire au sommet de la franc-maçonnerie symbolique.

De ce rapprochement il est aisé de conclure que la franc-maçonnerie veut rendre l'idée de la mort toujours présente à l'esprit de ses adeptes.

En effet, rien de plus moral, et par conséquent de plus maçonnique que cette maxime : *Vive tanquam moriturus*, vis comme devant mourir.

A l'idée de la mort, toutes les vanités humaines s'évanouissent, toutes les illusions se dissipent, et les ténèbres de l'erreur, qui obscurcissaient notre vue, font place aux rayons de la vérité.

Que l'orgueilleux, infatué de lui-même, affecte de dédaigner les autres hommes, comme s'il était pétri d'un limon plus précieux que le leur, un squelette lui révélera le néant de sa grandeur imaginaire, et l'égalité de ceux qu'il refusait de croire ses semblables.

Que l'avare, entassant richesse sur richesse, tarisse chaque jour la source du bonheur public et de son bien-être particulier, un cercueil lui enseignera que ses trésors ne le suivront pas dans la tombe, et que les dispenser sagement pendant sa vie est le seul moyen d'en jouir.

Que l'ambitieux se livre à toutes sortes d'injustices pour assouvir sa soif des dignités et des honneurs, il apprendra, sous les voûtes sépulcrales, qu'un tombeau doit bientôt engloutir tous ses titres, et que la véritable dignité humaine consiste dans la pratique de la vertu.

Ainsi, MM.·. FF.·., la pensée de la mort nous donne les meilleures instructions pour bien vivre ; mais son enseignement demeurerait incomplet si elle ne nous apprenait en même temps à bien mourir.

Le jour de la mort, dit Charron, est le maître jour ; on ne peut bien juger quelqu'un sans lui faire tort, qu'on ne lui ait vu accomplir le dernier acte de la vie.

Aussi, Epaminondas, à la question de savoir lequel il

estimait le plus de Chabrias, d'Iphicrates ou de lui-même, répondit : « Il faut premièrement nous voir mourir tous trois avant d'en décider. »

En effet, que de personnages, fort recommandables, d'ailleurs, ont échoué dans cette dernière épreuve, parce qu'ils n'ont pas su mourir !

Bien mourir c'est mourir, sinon volontiers, du moins sans crainte, avec résignation et espérance.

Ne parlons pas ici de ces morts justement célèbres des Curtius, des Décius et des Codrus, qui se sont eux-mêmes volontairement offerts en sacrifice pour le salut de leur pays. Heureux ceux qui se sentent ainsi inspirés par ces élans sublimes de générosité et de dévouement ! l'admiration des siècles leur est acquise.

Pour nous renfermer dans les limites plus étroites du devoir, contentons-nous de rappeler qu'il est des circonstances graves où l'on se trouve exposé à perdre l'honneur ou la vie. Combien alors il est utile de s'être préparé d'avance à la mort, en se familiarisant avec son image.

Demandez à un guerrier, élevé dans les camps, vieilli dans les batailles, où il a puisé le courage qui lui fait chaque jour affronter le trépas. Sans doute il vous répondra modestement qu'il accomplit un devoir et laisse derrière lui la honte pour courir à la gloire ; mais l'accomplissement de ce devoir ne lui est devenu si facile que parce qu'il a contracté l'habitude de regarder la mort en face, et de la dépouiller du masque hideux qu'on lui prête.

En vain le monde profane, effrayé d'un mot qu'il ne cherche pas à comprendre, vous conseillera d'écarter sans cesse de votre esprit la pensée de la mort ; car ce conseil, outre qu'il est dangereux, devient souvent inexécutable. Il ne dépend pas de vous de n'y penser jamais : la perte d'un parent, d'un ami, ou quelque danger personnel, vous ra-

mènera forcément à cette idée, qui deviendra pour vous un supplice, par cela seul que vous n'y serez point accoutumé.

La franc-maçonnerie, au contraire, en s'efforçant de nous familiariser avec l'idée de la mort, veut nous élever au-dessus de cette frayeur irréfléchie, qui peut à elle seule empoisonner les plus douces jouissances de la vie.

Et après tout, sur quoi donc est fondée cette crainte de la mort? Est-il quelqu'un au monde qui puisse nous apprendre ce qu'elle est? Il paraît naturel de craindre la douleur; mais la mort met un terme à toute souffrance, et, sous ce rapport, elle ne saurait être redoutable.

Socrate, comparaissant devant ses juges, leur disait : « Si je vous prie de ne me point faire mourir, j'ai peur de me causer préjudice, car je ne sais pas ce que c'est que mourir; les choses que je sais être mauvaises, comme offenser son prochain, je les fuis; celles que je ne connais pas du tout, comme la mort, je ne saurais les craindre. »

Ces paroles de l'homme le plus sage de la Grèce, qui joignit si bien l'exemple au précepte, doivent nous rassurer contre la crainte de la mort, et graver profondément dans nos cœurs les réflexions salutaires que son image inspire.

C'est ainsi que nous parviendrons à jouir paisiblement du peu d'instants qui doivent composer notre existence, et, toujours prêts à rendre au Créateur le dépôt sacré qu'il nous a confié, nous sortirons de la vie comme on sort d'un banquet, en nous félicitant d'y avoir trouvé place.

N'allez pas croire, pourtant, qu'en nous affranchissant de la crainte de la mort, la franc-maçonnerie veuille effacer de nos cœurs les regrets légitimes inspirés par l'abandon forcé de ceux qui nous sont chers; mais elle nous réserve l'espérance consolatrice de nous réunir à eux pour toujours dans un monde nouveau.

ART. 5. — *Epreuves.*

Les épreuves de ce grade consistent dans un récit, cinq voyages et l'ascension des deux dernières marches du temple.

§ 1. — Fable d'Hiram.

Le récipiendaire étant introduit dans le temple à reculons, on le fait asseoir en face du catafalque, le dos tourné au dehbir ; et le président lui adresse le récit suivant :

Hiram-Abi, habile architecte, envoyé à Salomon par Hiram, roi de Tyr, dirigeait les travaux du temple de Jérusalem, lorsque trois misérables compagnons résolurent de lui arracher les mots, signes et attouchements du grade de maître. Dans ce but, ils s'embusquèrent chacun à l'une des trois portes du temple. Le premier, à la porte du midi, voulut lui porter un coup de règle sur la tête, et l'atteignit à l'épaule ; le second, à la porte du nord, voulut le frapper aussi à la tête avec un levier, et ne l'atteignit qu'à la nuque; et le troisième, à la porte d'orient, lui asséna sur le front un coup de maillet, qui l'étendit mort à ses pieds. Les trois meurtriers transportèrent le corps d'Hiram hors de la ville et l'enterrèrent dans la campagne. Enfin, les maîtres, désolés de la perte de leur chef, se mirent à sa recherche, et ils finirent par retrouver son corps et son bijou mystique, sur lequel étaient gravés le nom du G.·. A.·. de l'Univers et la dénomination des maîtres.

Ce récit, MM.·. FF.·., ne nous est présenté par la franc-maçonnerie elle-même que comme une fiction allégorique ; il ne faut donc pas en chercher le sens dans l'histoire. C'est par erreur que le F.·. Vassal a cru y trouver l'image de la conspiration ourdie contre David par Absalon, Adonias

et Architopel, comme ce serait à tort qu'on y verrait une allusion quelconque à la mort de quelque personnage plus ou moins célèbre.

Dans ce troisième grade, comme dans les deux grades précédents, l'allégorie maçonnique conserve toujours son caractère de généralité; et elle nous apparaît ici sous le double aspect astronomique et humanitaire.

Dans le sens astronomique, Hiram représente le soleil, parvenu au solstice d'hiver, époque à laquelle il semble mourir et s'éteindre, vaincu par les ténèbres, qui affaiblissent sa chaleur et obscurcissent sa clarté.

Les trois auteurs de sa mort apparente sont les trois mois d'automne, qui précèdent le solstice d'hiver.

Le soleil est frappé d'abord à la porte du midi; c'est-à-dire qu'à l'éclat méridional dont il brillait durant les longues journées d'été, succède l'équinoxe d'automne, ou l'égalité des jours et des nuits. Il est atteint, en suite, à la porte du nord; c'est-à-dire que la décroissance progressive du jour est accompagnée d'un froid septentrionnal. Et il reçoit le coup mortel à la porte d'orient; c'est-à-dire que le moment même de sa mort apparente, ou son dernier degré d'abaissement, au solstice d'hiver, est voisin de sa renaissance ou résurrection, puisqu'il recommence aussitôt à croître et à s'élever, en reprenant sa course annuelle par la voie orientale.

La désolation des maîtres rappelle la douleur d'Isis à la mort d'Osiris, celle de Cybèle à la mort d'Atys, et celle de Vénus à la mort d'Adonis. Elle figure la tristesse des premiers hommes au solstice d'hiver, époque à laquelle les ténèbres répandues sur la nature leur faisaient craindre la fin du monde, par l'extinction de l'astre bienfaisant qui éclaire et vivifie l'univers.

Et le bijou d'Hiram retrouvé, avec le nom du G.·. A.·.

de l'Un.·., gravé au centre, annonce la renaissance ou résurrection du soleil, qui constitue à la fois le plus bel ornement du ciel, la plus éclatante manifestation de la puissance divine et la plus brillante image de l'immortalité.

La mort et la résurrection du soleil, ou Dieu-lumière, voilà, MM.·. FF.·., les deux grands phénomènes naturels qui ont servi de bases fondamentales à la plupart des fables religieuses de l'antiquité, expliquées jadis aux seuls initiés, et dont quelques savants croient encore aujourd'hui retrouver les traces dans plusieurs religions modernes.

Ainsi, dans l'Inde, les luttes continuelles de Brahma, Vischnou et Shiva représentaient les victoires alternatives de la nuit sur le jour et du jour sur la nuit. En Perse, Ormuzd, dieu du jour, et Ahriman, dieu des ténèbres, avaient pour médiateur Mithras, ou le soleil, qui ne permet ni à l'un ni à l'autre de triompher d'une manière définitive, puisqu'il fait succéder sans cesse la nuit au jour et le jour à la nuit. Et en Egypte, Osiris, ou le soleil, était tué par Typhon, ou les ténèbres; descendait aux enfers, puis remontait s'asseoir sur son trône céleste, entouré d'un nouvel éclat. De même aussi mouraient, descendaient aux enfers et ressuscitaient l'Hercule des Grecs et des Romains, et le Balder des Scandinaves, représentant tous deux l'astre du jour.

Dans les mystères anciens, et particulièrement dans ceux de l'Egypte, ces différentes phases solaires occupaient plusieurs grades, qui sont aujourd'hui résumés dans notre seul grade de maître.

Au point de vue humanitaire, le récit dont nous venons de parler présente un triple sens physique, intellectuel et moral.

Dans le sens physique, Hiram représente le corps humain.

Les trois auteurs de sa mort physique sont : la fièvre, la congestion et la paralysie, qui font cesser les pulsations de son cœur, et désunissent les différentes parties dont il se compose.

Il est frappé aux trois portes du midi, du nord et de l'orient ; c'est-à-dire aussi bien dans l'âge mûr que dans la vieillesse, et même dans la jeunesse.

Alors, la désolation des maîtres figure les regrets des parents et amis du défunt.

Mais le bijou retrouvé annonce l'immortalité du corps lui-même, dont les divers éléments, séparés seulement et non pas anéantis par la mort, rentrent dans le torrent général de la circulation matérielle, pour subir les métamorphoses mystérieuses qui leur sont réservées par le G.·. A.·. de l'Univers.

Dans le sens intellectuel, Hiram représente l'esprit humain.

Les trois auteurs de sa mort intellectuelle sont : l'erreur, la paresse et l'orgueil, qui dégradent son intelligence, et la font descendre jusqu'à la stupidité.

Il est frappé aux trois portes du midi, du nord et de l'orient ; c'est-à-dire quelles que soient sa vivacité méridionale, sa force septentrionale et sa finesse orientale.

Alors, la désolation des maîtres figure les regrets de tous les hommes intelligents, témoins de cette dégradation intellectuelle.

Mais le bijou d'Hiram retrouvé indique l'immortalité de l'esprit, qui se survit, même dans ce monde, par ses œuvres scientifiques, littéraires et artistiques ; et doit compléter, dans l'autre, les connaissances qu'ici-bas il n'a pu qu'ébaucher.

Et dans le sens moral, Hiram représente l'âme humaine.

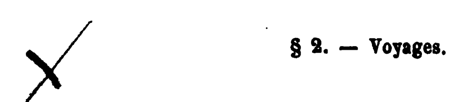
Les trois auteurs de sa mort morale sont : l'ignorance,

l'hypocrisie et l'ambition, qui pervertissent ses plus nobles facultés ; et paralysent son sentiment intime du juste et de l'injuste.

Elle est frappée indistinctement aux trois portes du midi, du nord et de l'orient, c'est-à-dire quelles que soient sa chaleur, sa fermeté et sa pénétration.

Alors, la désolation des maîtres figure les regrets de tous les hommes vertueux témoins de cette dégradation morale.

Mais le bijou retrouvé symbolise l'immortalité de l'âme, qui triomphe de la mort, même dans ce monde, par le souvenir de ses bonnes actions, et va puiser, dans l'autre, le bonheur éternel destiné à récompenser la vertu.



§ 2. — Voyages.

Après le récit que nous venons d'exposer et d'expliquer, le récipiendaire prend part à cinq voyages, qui s'exécutent de la manière suivante :

D'abord, le deuxième surv.·., un maître et le récipiendaire font, tous les trois, le tour de la loge, en commençant par le nord, et déclarent, à leur retour, que leurs recherches ont été vaines. — Ensuite, le premier surv.·. et deux maîtres se joignent aux trois frères précédents ; et, tous les six, font le tour de la loge, en commençant par le midi, et disent aussi à leur retour : « Nos recherches ont été vaines.» Enfin, le T.·. R.·. et deux maîtres se joignent aux six frères précédents ; et, tous les neuf, font trois fois le tour du cénotaphe, qui représente le tombeau d'Hiram, en commençant par l'orient. — Au premier tour, le deuxième surv.·. aperçoit un tertre dont la terre paraît fraîchement remuée; au second tour, le premier surv.·. voit sur le tertre une branche d'acacia; et au troisième tour, le T.·. R.·. fait

arracher la branche d'acacia, enlever le voile funèbre placé sur le cercueil, et s'écrie : « La chair quitte les os » ; puis il retrouve le bijou d'Hiram, avec la lettre G au centre. Alors, le dehbir s'ouvre ; et l'acacia et le bijou sont déposés sur l'autel.

Ces cinq voyages concordent avec le récit précédent ; et complètent particulièrement sa dernière partie, relative à la résurrection, qui, pour les francs-maçons, est inséparable de l'idée de la mort. Ils offrent, comme le récit lui-même, un double aspect astronomique et humanitaire.

Dans le sens astronomique, ces voyages figurent la marche ascendante du soleil, depuis le solstice d'hiver, époque de sa mort apparente, jusqu'à l'équinoxe d'automne, époque où il achève sa brillante carrière, après avoir atteint sa plus grande exaltation et sa plus vive expansion.

Si les trois mois d'automne l'ont tué, il renaît pendant les trois mois d'hiver, et grandit pendant les trois mois de printemps, mais il n'acquiert réellement toutes ses forces que durant les trois mois d'été ; de sorte que neuf mois sont nécessaires pour l'amener à son apogée.

Voilà pourquoi la première recherche, par trois, et la seconde, par six, sont déclarées vaines, c'est-à-dire insuffisantes ; tandis que la troisième, par neuf, lui restitue la plénitude de sa chaleur et de sa clarté.

Alors, le dehbir, ou le ciel, semble s'ouvrir ; et le bijou d'Hiram, ou le soleil radieux, est placé sur l'autel, c'est-à-dire au point le plus élevé de sa course. Et il porte au centre la lettre G, initiale du nom du G.·. A.·. de l'Univ.·., parce que, pendant les trois mois d'été, le soleil nous offre la plus brillante image de la divinité, dont il manifeste la splendeur, la puissance et la majesté.

Au point de vue humanitaire, ces cinq voyages présentent un triple sens physique, intellectuel et moral.

Dans le sens physique, ces voyages figurent la destinée du corps humain.

Sorti du limon de la terre, le premier tiers de son existence se passe dans le nord, c'est-à-dire dans l'engourdissement de ses forces, qui ont beaucoup de peine à se développer; le second tiers, dans le midi, ou la plénitude de ses facultés; et le dernier tiers dans l'orient, c'est-à-dire dans un affaiblissement général, et un retour vers son point de départ, ou la terre, qui a servi à sa formation.

Voilà comment trois et six n'offrent qu'une image incomplète de sa carrière mondaine; et il faut aller jusqu'au neuf pour la compléter.

Mais le corps lui-même ne périt pas tout entier, il ne fait que changer de forme; ainsi, la mort lui ouvre un nouvel orient, c'est-à-dire l'immortalité physique, autre bijou d'Hiram, qui manifeste aussi la puissance divine.

Dans le sens intellectuel, ces voyages figurent la destinée de l'esprit humain.

Pendant le premier tiers de son passage en ce monde, les glaces du nord pèsent sur son intelligence, dont il ne peut débrouiller le chaos; durant le second tiers, la chaleur du midi dissipe en partie les ténèbres, et lui permet de soulever un coin du voile qui couvre ses yeux; mais, pendant le troisième tiers, il semble retourner vers l'orient, ou les ténèbres primitives, parce qu'il acquiert la profonde conviction que ce qu'il sait n'est rien en comparaison de ce qu'il ignore.

Alors, ses aspirations l'entraînent vers un nouvel orient, c'est-à-dire vers l'immortalité intellectuelle, autre bijou d'Hiram, qu'il possédera dans un monde nouveau, où la vérité brillera de tout son éclat.

Et, dans le sens moral, ces voyages figurent la destinée de l'âme humaine.

Dans le premier tiers de son voyage terrestre, elle semble languir au nord, c'est-à-dire être subordonnée à la faiblesse du corps; si, dans le second tiers, elle s'élève jusqu'au midi, par la connaissance et l'accomplissement de ses devoirs, dans le troisième tiers elle paraît revenir à l'orient, c'est-à-dire à son état primitif de dépendance, et prête à s'éteindre avec son enveloppe corporelle.

Mais la fin de ce voyage n'est pour elle que le commencement d'un autre orient, c'est-à-dire de l'immortalité spirituelle, le plus précieux bijou d'Hiram, dont elle jouira dans un monde nouveau, où la vertu recevra la récompense à elle réservée par le G.·. A.·. de l'Univers.

§ 3. Marches du temple.

Nous avons vu que, sur les sept marches du temple, cinq seulement ont été parcourues par le compagnon; il en reste donc encore deux que doit monter le récipiendaire au grade de maître.

Ces deux derniers degrés du temple, ainsi que nous l'avons dit, présentent, comme les cinq premiers, un triple sens physique, intellectuel et moral.

Dans le sens physique, le sixième degré est *la maladie*, qui abaisse les plus grands, affaiblit les plus forts, et les incline tous également vers la tombe.

Et le septième degré est *la mort*, qui opère la désunion des différentes parties composant le corps humain, mais les laisse subsister toutes sous des formes nouvelles.

Dans le sens intellectuel, le sixième degré est *la musique*, ou l'accord des sons, qui exerce sur les esprits une merveilleuse influence, adoucit les caractères même les plus féroces, et les dispose tous à la bienveillance et à l'adoration.

Et le septième degré est l'*astronomie*, qui, élevant l'homme

au-dessus du monde terrestre, semble le mettre plus directement en rapport avec le souverain régulateur du ciel; et, comme les différents corps célestes et leurs divers mouvements ont servi de texte à toutes les théogonies, l'astronomie forme le digne couronnement des sciences, et fournit le moyen d'harmoniser tous les cultes.

Dans le sens moral, le sixième degré est *la tolérance maçonnique*, qui nous porte à respecter toutes les convictions de nos FF.·., alors même qu'elles nous paraissent erronées ; et nous fait couvrir soigneusement leurs défauts avec la truelle de l'indulgence.

Et le septième degré est *la conciliation maçonnique*, véritable triomphe de notre ordre, qui efface parmi ses adeptes toutes les causes de dissidence résultant des distinctions de pays, de naissance, de couleurs, de fortune, de condition sociale, de titres et de rangs, d'opinions politiques et religieuses; et parvient ainsi à unir tous les francs-maçons répandus sur la surface du globe par les liens d'une amitié fraternelle.

Art. 4. — *Consécration.*

La consécration au grade de maître se fait, comme pour les deux grades précédents, à la gloire du G.·. A.·. de l'Un.·. et au nom du gouvernement de l'ordre.

Le récipiendaire renouvelle le serment du silence et reçoit du T.·. R.·. une triple accolade.

Le T.·. R.·. fait promettre au récipiendaire de déposer tous sentiments de haine et de vengeance, comme indignes d'un franc-maçon, qui hait seulement le vice, et ne s'en venge qu'en s'élevant au-dessus des injustes attaques dont il peut être l'objet.

De plus, le T.·. R.·. dit au récipiendaire : « que le G.·. A.·.

de l'Un.·. te soit en aide, que tes vues soient pures, que tes serments soient sacrés. »

Ainsi, en conférant le dernier grade symbolique, comme le premier, la franc-maçonnerie appelle à son aide l'Etre suprême, sans l'assistance duquel aucune œuvre humaine ne peut être conduite à bonne fin ; elle espère bien que, grâce à ses enseignements, les vues du récipiendaire seront pures ; mais elle veut, en outre, que ses serments soient sacrés ; c'est-à-dire qu'il persiste, comme Hiram, même au péril de sa vie, dans l'accomplissement de ses devoirs.

Enfin, le T.·. R.·. ajoute : « Le maître doit à ses égaux respect et dévouement, à ses inférieurs protection et abnégation, et à tous de bons exemples. »

Voilà comment les pensées, les paroles et les actions du récipiendaire tourneront à la gloire du G.·. A.·. de l'Un.·. et à celle de l'ordre maçonnique.

SECTION II. — *Tableau du grade de maître.*

(11e Séance.)

MM.·. FF.·.,

De même que le second grade, le troisième n'offre qu'un seul tableau qui lui est spécial.

ARTICLE UNIQUE. — *Mort et immortalité physiques, intellectuelles et morales de l'homme.*

Comme les deux premiers grades représentent la naissance et la vie physiques, intellectuelles et morales de l'homme, le troisième grade a pour tableau les fins dernières de l'humanité, considérées sous le triple rapport physique, intellectuel et moral.

Dans le sens physique, nous l'avons dit, la mort ne fait que désunir les différentes parties composant le corps humain, mais elle est impuissante à les anéantir ; et elle les laisse subsister toutes, en les soumettant seulement à des formes nouvelles. Si donc la partie matérielle de l'homme se survit à elle-même, à plus forte raison doit-il en être ainsi de la partie intellectuelle et de la partie morale.

Dans le sens intellectuel, sans doute l'esprit trouve parfois, même dans ce monde, le moyen de se survivre par ses œuvres scientifiques, littéraires ou artistiques ; c'est ce qui a fait dire à l'un de nos poëtes [1] :

> Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
> Et depuis trois mille ans Homère, respecté,
> Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Mais ce n'est là qu'une espèce d'immortalité exceptionnelle, réservée seulement à quelques intelligences d'élite, et limitée à la durée incertaine de l'histoire et des souvenirs humains, dont mille accidents fortuits peuvent interrompre et même effacer complétement la trace ; tandis que l'immortalité intellectuelle, telle que la conçoit la franc-maçonnerie, doit être le partage de tous, et n'avoir pour limite que l'éternité.

En effet, l'esprit, avide de s'éclairer et de s'instruire, ne trouve dans ce monde qu'une lumière ténébreuse et une science incomplète. Plus ses connaissances lui permettent de mesurer l'étendue de son ignorance, et plus il sent profondément qu'une autre existence est indispensable pour lui révéler les mystères qu'il aspire à connaître, et qui demeurent ici-bas impénétrables à sa raison.

Enfin, dans le sens moral, sans doute l'âme trouve par-

[1] Chénier, *Epître à Voltaire*.



fois, même dans ce monde, une espèce de survivance dans ses bonnes ou ses mauvaises actions, dont le souvenir est, sinon perpétué, du moins prolongé par l'histoire, pour la gloire ou la honte de ceux qui les ont commises. Ainsi, tandis que les Tibère, les Caligula, les Néron sont accablés par l'indignation et le mépris des siècles, la postérité reconnaissante chérit et vénère la mémoire des Vincent de Paul, des Las Casas, des La Rochefoucauld-Liancourt, et des autres bienfaiteurs de l'humanité.

Mais ce n'est encore là qu'une espèce d'immortalité réservée à quelques âmes privilégiées, et passagère comme le monde lui-même ; tandis que l'immortalité spirituelle, telle que la comprend la franc-maçonnerie, doit être le partage de l'humanité entière et durer éternellement, comme Dieu même, auquel l'âme doit se trouver un jour définitivement réunie.

En effet, le désir d'une autre vie, si naturel à l'homme, ne lui est pas seulement inspiré par le besoin de renouer ailleurs les liens d'affection que la mort a brisés dans ce monde ; mais il a pour base essentielle la justice, qui veut que les bonnes et les mauvaises actions, très-souvent mal appréciées ici-bas, trouvent ailleurs un juge suprême et infaillible, qui ne laissera ni le vice impuni, ni la vertu sans récompense.

Or, cette nécessité d'une autre existence apparaît surtout évidente lorsque l'homme vertueux périt victime de sa vertu même ; et c'est précisément ce fait que veut nous retracer le grade de maître, afin de mettre plus en relief le dogme précieux de l'immortalité de l'âme.

Mais quelle mort la franc-maçonnerie va-t-elle présenter pour modèle à ses adeptes ? Vous comprenez parfaitement que ce ne peut être celle ni de Moïse, ni de Jésus-Christ, ni de Mahomet, ni d'aucun autre fondateur d'une religion quelcon-

que : car elle semblerait ainsi s'attacher à cette religion d'une manière spéciale, à l'exclusion de toutes les autres ; tandis qu'elle n'accorde de préférence à aucune secte religieuse, et les admet toutes, en s'efforçant de les harmoniser entre elles.

Voilà pourquoi, au lieu d'un être réel, elle a choisi le personnage fictif d'Hiram, dont le caractère symbolique s'accorde avec toutes les croyances religieuses, et dont la fin exemplaire offre un texte fécond en moralités.

Hiram, qui en hébreu signifie élevé, représente l'homme par excellence, c'est-à-dire parvenu au plus haut degré d'élévation que donne la vertu.

Cet homme n'est choisi ni dans la haute ni dans la basse classe de la société ; il fait partie de la classe moyenne, parce que la vertu fuit habituellement les extrêmes, et se tient d'ordinaire dans le juste-milieu.

Il est architecte, c'est-à-dire chargé d'édifier dans son propre cœur un temple vertueux à la gloire du G.·. A.·. de l'Un.·., et tout son mérite consiste dans la bonne construction de cet édifice moral.

Ce mérite, si grand qu'il puisse être, ne saurait le soustraire à la loi commune de l'humanité; il est destiné à mourir. Mais il est à remarquer que sa mort, au lieu d'être naturelle, est le résultat d'un crime.

Hiram succombe sous les coups de lâches meurtriers, pour nous indiquer que les vues les plus droites, les intentions les plus pures et les actions les plus louables sont souvent impuissantes à sauver la vertu des différents piéges du vice. Après avoir échappé à deux attaques successives, elle peut devenir victime d'une troisième, elle doit donc user constamment de vigilance; mais ici la vertu d'Hiram est d'autant plus brillante qu'il a résisté victorieusement aux trois tentatives faites pour le détourner de ses devoirs. Trois fois il a été frappé, trois fois il a bravé la mort en face,

et il n'a reçu le coup mortel qu'en persévérant dans le bien.

Un si noble trépas appelle équitablement une récompense, et la justice divine est intéressée à ce que l'homme vertueux, puni de mort à raison même de sa vertu, soit dédommagé dans une autre vie des maux qu'il a injustement soufferts et courageusement supportés dans celle-ci.

Voilà comment la franc-maçonnerie nous démontre la nécessité d'une autre existence, et la justice du dogme de l'immortalité.

Pour rendre cette vérité plus manifeste, elle a pris soin de multiplier les emblèmes.

Ainsi, la branche d'acacia qui surmonte le tombeau d'Hiram appartient à un faible arbrisseau, qui meurt visiblement comme tous les autres végétaux, mais qui, par ses baies, ses provins et ses rejetons, est de fait impérissable. De même l'homme, après avoir déposé ostensiblement sur la terre sa dépouille mortelle, va puiser une vie nouvelle dans le sein de l'éternité.

La vapeur qui s'exhale de la terre fraîchement remuée à l'endroit de la sépulture d'Hiram, n'est autre chose que l'âme s'échappant de son enveloppe terrestre pour voler au séjour de l'immortalité.

La direction de la branche d'acacia indique le chemin que l'âme doit suivre, et le triangle d'or placé au sommet de sa route figure le G.·. A.·. de l'Un.·., dont l'âme est émanée, et près duquel elle va recevoir la peine ou la récompense due à ses œuvres.

Ainsi, la mort et l'immortalité, voilà le tableau du troisième et dernier grade, qui complète dignement la franc-maçonnerie symbolique.

SECTION III. — *Etude du grade de maître.*

La franc-maçonnerie ayant pour but final le bonheur de l'humanité dans ce monde et dans l'autre, doit étudier les moyens de prévenir, guérir, ou du moins adoucir, autant que possible, tous les maux physiques, intellectuels et moraux. Telle est l'étude spéciale et complémentaire du grade de maître, qui peut être considérée comme constituant l'art du bonheur, et que doivent faciliter les études des deux grades précédents.

ARTICLE UNIQUE. — *Art du bonheur.*

D'abord, la franc-maçonnerie considère le mal en général et sous quelque forme qu'il se présente, non pas comme produit par une puissance rivale de Dieu, qui est un et n'a point de rival ; mais comme toléré par Dieu même, pour éprouver l'espèce humaine, et pour lui fournir l'occasion de déployer sa vertu.

Pénétré de cette pensée, le franc-maçon s'arme de résignation pour supporter les maux qu'il ne peut empêcher, en s'inclinant respectueusement devant la volonté divine ; mais on ne le voit jamais s'imposer à lui-même des maux volontaires, et il répète sans cesse cette maxime consacrée par la sagesse des nations : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

En effet, même à l'égard des maux physiques, il ne faut jamais désespérer ; au milieu des plus grands périls, le génie humain offre souvent des secours efficaces. Ainsi, un fil aimanté suffit pour parer les coups du tonnerre, en le détournant de sa route ; l'endiguement des cours d'eau prévient les inondations ; des navires de toutes dimensions trompent les efforts de la tempête ; et des hommes dévoués arrachent chaque jour leurs semblables à la mort, soit dans

les entrailles de la terre, soit à travers les flammes et les flots; enfin, la science médicale, l'hygiène et la sobriété, si elles ne préviennent pas toujours le mal, diminuent sensiblement sa fréquence et son intensité.

D'ailleurs, tous les maux physiques véritablement incurables doivent trouver un terme dans la mort, qui, loin d'être alors considérée elle-même comme un mal, devient, au contraire, la panacée universelle.

Mais ce remède souverain, qui ne peut nous manquer, le Créateur seul s'est réservé le droit de l'employer, quand et comme il le juge convenable; et s'affranchir soi-même du mal physique en mettant fin à ses jours, ce serait se rendre coupable de pusillanimité et déserter le poste qui nous a été confié par le G.·. A.·. de l'Univers.

En ce qui touche les maux intellectuels, c'est à l'esprit surtout qu'il convient d'appliquer cette image symbolique de la lance d'Achille, possédant la vertu de guérir les maux par elle causés; car l'imagination, fort ingénieuse à nous créer des peines, peut aussi, lorsqu'elle est bien dirigée, multiplier à l'infini nos plaisirs.

En acceptant d'abord la loi du travail comme une nécessité imposée à l'homme par Dieu même, on ne tarde pas à reconnaître que son observation est aussi agréable qu'utile; car les sciences, les lettres et les arts nous ouvrent une source intarissable de jouissances d'autant plus douces qu'elles dépendent de nous-mêmes, et qu'une fois acquises, il n'est au pouvoir de personne de nous les enlever.

Si la mort semble éteindre le flambeau de l'intelligence humaine, les francs-maçons se consolent en pensant que ce flambeau se rallumera plus radieux encore dans un monde nouveau, où la vérité brillera de tout son éclat, et où la science de l'humanité, demeurée ici-bas fort incomplète, trouvera son digne complément.

Quant aux maux moraux, la franc-maçonnerie leur assigne pour principales causes : l'ignorance, l'hypocrisie et l'ambition.

En effet, quoi qu'on en puisse dire, en général l'homme n'est pas né méchant, et ses actes les plus regrettables émanent beaucoup moins d'une volonté perverse que d'un jugement erroné. Aussi la franc-maçonnerie s'applique-t-elle d'abord à dissiper, autant que possible, les ténèbres de l'ignorance, et à leur substituer les lumières de la vérité. C'est là, suivant elle, le meilleur et le plus sûr moyen de moraliser et d'améliorer l'humanité.

S'il se rencontre parfois quelques hommes exceptionnels qui se livrent au mal en parfaite connaissance de cause, et qui cachent leurs vices sous les fausses apparences de la vertu, la franc-maçonnerie considère comme un devoir de leur arracher le masque trompeur dont ils se couvrent, et de flétrir leur hypocrisie pour les contraindre à y renoncer, et pour préserver les autres de la funeste contagion d'un si détestable exemple.

Autant la franc-maçonnerie approuve et encourage l'honorable ambition qui porte à se distinguer par les bonnes qualités de l'esprit et du cœur, autant elle blâme et s'efforce de réprimer cet amour immodéré des richesses, des dignités et des honneurs, qui fait fouler aux pieds les droits les plus sacrés de l'humanité. Pour prévenir, autant que possible, les désordres causés par cette funeste passion, elle rappelle sans cesse à ses adeptes que la fortune est un bien éphémère, dont on ne peut vraiment jouir que lorsqu'elle est loyalement acquise et dignement employée ; puis elle ajoute que les plus hautes fonctions n'honorent réellement celui qui les exerce qu'autant qu'il les fait servir au bonheur de ses semblables. Enfin, aux coupables ambitieux et à leurs malheureuses victimes, elle met sous les yeux ces

beaux vers du Virgile français[1], qui avait puisé ses nobles inspirations au foyer des lumières maçonniques :

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille immortalité,
Propice au bon et terrible au coupable,
Du temps, qui sous ses yeux fuit à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.
O vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels.
Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels.

Une des œuvres les plus importantes et les plus difficiles de la franc-maçonnerie consiste à faire cesser parmi les hommes la discorde entretenue dans toutes les parties du monde par la diversité des opinions politiques et religieuses. Dans ce but, elle interdit d'abord dans ses temples toute discussion sur la politique et la religion ; mais là ne se borne point son rôle, et elle ne peut rester indifférente aux maux innombrables causés par le fanatisme politique et religieux.

En politique, elle considère comme le meilleur gouvernement celui qui réalise le mieux sa devise : *Liberté, Egalité, Fraternité ;* mais elle prescrit à ses adeptes de respecter le gouvernement établi dans leur pays, en les engageant à ne pas se payer de mots, et à ne pas attacher trop d'impor-

[1] Delille, dithyrambe sur *l'Immortalité de l'âme* (Poésies fugi[illegible] p. 273-282.

tance à telle ou telle forme gouvernementale; bien convaincue qu'un peuple a généralement les institutions qu'il mérite, et que le plus sûr moyen d'obtenir des améliorations progressives et durables, est de s'en montrer digne, aucune puissance humaine ne pouvant résister au cours paisible et régulier de l'opinion publique, mûrie et fortifiée par le temps et l'expérience.

En religion, elle considère comme la meilleure celle qui réalise le mieux ses principes, en reliant les créatures au Créateur par les sentiments d'amour, de vénération et de reconnaissance, et les créatures entre elles par les sentiments de fraternité, d'estime et d'amitié; mais elle prescrit à ses adeptes de respecter la religion dans laquelle ils sont nés, sans chercher à pénétrer les mystères déclarés impénétrables, et dont la connaissance n'est pas heureusement nécessaire à leur salut.

A ce sujet, elle leur fait remarquer qu'aujourd'hui, grâce au progrès des lumières, toutes les religions s'accordent à reconnaître les deux dogmes fondamentaux de la franc-maçonnerie, comme de toute morale, c'est-à-dire l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme humaine; ainsi, il existe entre elles, sous ces deux rapports essentiels, une heureuse conformité. Si elles diffèrent sur d'autres points, il faut à cet égard user d'une tolérance réciproque, pour prévenir des guerres d'autant plus criminelles qu'elles sont faites au nom et pour la prétendue gloire d'un Dieu de paix.

L'émir Abd-el-Kader a parfaitement compris l'absurdité et l'impiété de la guerre prétendue sainte des Druses contre les Maronites; et en s'exposant, lui mahométan fidèle, au fanatisme de ses coreligionnaires, pour sauver des chrétiens, i[illegible]nné à tous un admirable exemple de tolérance rel[illegible]e charité humanitaire, c'est-à-dire vraiment

La franc-maçonnerie ne connaît ni catholiques, ni protestants, ni juifs, ni mahométans, ni chrétiens; elle ne voit dans tous les hommes que les enfants du même Dieu, le G.·. A.·. de l'Un.·., et elle s'efforce de les faire vivre tous paisiblement en frères, s'aimant et s'entr'aidant comme tels, sans se préoccuper de la diversité de leurs croyances politiques et religieuses. C'est ainsi qu'elle espère les préserver des erreurs et des maux qu'engendrent le fanatisme et la superstition; et faciliter par la concorde leur bonheur dans ce monde et leur félicité dans l'autre.

Section iv. — *Instruction du grade de maître.*

Cette instruction est destinée à compléter celles des deux grades précédents.

La franc-maçonnerie est quelquefois nommée l'*art royal*, parce qu'elle a pour but de conférer à ses adeptes la première de toutes les royautés, c'est-à-dire l'empire sur soi-même, ou le pouvoir de maîtriser ses passions, pour se diriger avec persévérance dans le chemin de la vertu. Voilà ce qui constitue à ses yeux l'art vraiment royal et la véritable maîtrise.

Les francs-maçons sont souvent appelés *les Enfants de la vraie lumière*. Ils doivent mériter ce titre, non-seulement par leur ardent amour pour la vérité, mais encore par leur constants efforts pour la faire triompher dans le monde; car c'est la vérité qui constitue la vraie lumière, et elle seule peut guérir la plupart des maux qui pèsent sur l'humanité.

Le bijou d'Hiram portait l'inscription : *Hagg-sein-agg*, qui signifie : *Je suis le fils de la vérité.*

Chaque franc-maçon doit être digne de cette qualification,

c'est-à-dire qu'il doit aimer et défendre la vérité comme un bon fils aime et défend sa mère.

Si les francs-maçons se nomment *les Enfants d'Hiram*, c'est qu'ils s'engagent à imiter le modèle de l'homme vertueux qui leur est offert par la franc-maçonnerie dans le personnage symbolique d'Hiram.

Et s'ils s'appellent encore *les Enfants de la veuve*, c'est qu'ils sont fils de la nature, de la vérité et de la vertu, et que chacune d'elles devient veuve par la mort d'un juste tel que celui dont Hiram est le type.

D'après l'ancienne instruction, *chaque maître s'appelle Gabaon;* et, à cet égard, le récit tracé dans les nouveaux cahiers nous renvoie indirectement à l'instruction ancienne, puisqu'il se borne à rappeler que le bijou d'Hiram portait la dénomination des maîtres, sans indiquer cette dénomination elle-même.

Que signifie donc le nom de Gabaon? Il désigne le lieu où s'arrêta l'arche d'alliance, qui représentait le temple de l'Eternel. Cela nous apprend que le cœur du franc-maçon, et particulièrement du maître, doit toujours être ouvert comme une arche d'alliance à l'union, la concorde, la conciliation, et qu'il doit être digne par sa pureté de servir de temple au G.·. A.·. de l'Univers.

C'est encore là un des mots symboliques dont la lettre G forme l'initiale.

Les maîtres travaillent sur la planche à tracer.

Cette planche, formant un des trois bijoux immobiles de la loge dont nous avons parlé au grade de compagnon, se compose des bons exemples que les maîtres doivent donner aux apprentis et aux compagnons.

Les maîtres voyagent de l'Orient à l'Occident, et du Midi au Nord, c'est-à-dire par toute la terre, pour s'éclairer eux-mêmes, et pour répandre partout la lumière maçonnique.

Les travaux de la maîtrise s'ouvrent, et les maîtres reçoivent leur salaire dans la chambre du milieu.

Pour expliquer la dénomination de cette chambre, le F.·. vassal suppose que les trois classes d'ouvriers employés à la construction du temple de Salomon habitaient une maison à deux étages; que les apprentis occupaient le rez-de-chaussée, les compagnons le second, et les maîtres le premier, qui, formant le milieu entre le rez-de-chaussée et le second étage, était, pour cela même, appelé chambre du milieu.

Ce petit détail, prétendu historique, paraît aussi difficile que peu important à vérifier ; mais, dans le sens symbolique, cette dénomination se prête d'elle-même à d'utiles interprétations.

Ainsi, la chambre des maîtres qui, par sa décoration funèbre, représente la chambre de la mort, est justement appelée chambre du milieu, parce qu'aux yeux des francs-maçons la mort forme le milieu entre la vie de ce monde et la vie éternelle.

C'est dans la chambre du milieu que travaillent les maîtres, parce que, étant imbus des principes maçonniques, ils se tiennent le plus possible dans le juste milieu, fermement convaincus de cette vérité : « La modération est le trésor du sage. »

Et c'est dans la chambre du milieu, c'est-à-dire au sortir de cette vie, qu'il reçoivent leur salaire, c'est-à-dire la peine ou la récompense réservée à leurs œuvres par le G.·. A.·. de l'Univers.

Le maître, pour prouver qu'il possède ce grade, dit : l'*Acacia m'est connu.*

Cette déclaration signifie : Je connais la franc-maçonnerie en général, et particulièrement la maîtrise, parce que

l'acacia symbolise à la fois la franc-maçonnerie et le grade de maître.

En effet, l'acacia se distingue des autres arbustes par les propriétés suivantes : son bois est incorruptible ; son écorce repousse les insectes malfaisants ; et ses feuilles, inclinées pendant la nuit, se redressent vers le soleil, à mesure que cet astre s'avance vers le zénith. De même la franc-maçonnerie se distingue des autres institutions humaines par ses principes, d'une inaltérable pureté ; la pratique de sa morale écarte tous les vices ; et ses adeptes, affligés par les ténèbres, élèvent avec joie leurs pensées vers la lumière de la vérité.

D'un autre côté, la branche d'acacia, dans le grade de maître, a remplacé les différents rameaux qui figuraient dans les anciennes initiations, tels que l'amandier d'Atys, le lotus d'Osiris, le myrte d'Eleusis et de Vénus, le gui des druides, et le rameau d'or de Virgile. Comme eux il est un signe de tristesse ou de joie, suivant les différentes phases solaires, parce qu'il annonce tour à tour le triomphe des ténèbres ou celui de la lumière ; et il est à la fois le symbole de la mort et de l'immortalité, double image caractéristique du grade de maître.

Le *mot sacré* de ce grade exprime la mort qui nous menace, et dont le souvenir incessant est considéré par la franc-maçonnerie comme le meilleur enseignement de la vie et le plus puissant moyen de moralisation sociale.

Le *mot de passe* désigne une haute montagne dont les habitants travaillèrent à la construction du temple de Salomon : pour rappeler aux francs-maçons qu'ils doivent travailler sans cesse à édifier dans leur propre cœur un temple vertueux à la gloire du G.·. A.·. de l'Un.·., et que leur véritable élévation consiste dans la perfection de cet édifice moral.

De plus, comme signifiant *terme*, *fin*, ce mot offre une allusion à la fin dernière de l'homme, qui est l'immortalité.

L'ordre et le *signe ordinaire* du grade figurent deux équerres, l'une en haut et l'autre en bas.

Ce double emblème symbolise l'égalité qui doit règner parmi les francs-maçons de toutes les conditions; et la justice qui doit animer tous les membres de la corporation maçonnique.

Le *signe d'horreur* indique la crainte irréfléchie que la mort inspire au vulgaire, et contre laquelle la franc-maçonnerie s'efforce de nous prémunir.

Le *signe de détresse* est un appel aux sentiments de la fraternité, qui est entendu par tous les francs-maçons répandus sur les deux hémisphères, malgré la diversité de leurs langages, et qui triomphe de toutes les inimitiés politiques et religieuses.

L'*attouchement* offre l'image la plus complète de l'amitié fraternelle qui doit unir tous les enfants de la grande famille maçonnique.

L'*accolade* et l'*acclamation* ordinaire de maître sont les mêmes et comportent les mêmes significations qu'aux deux grades précédents.

L'*acclamation de deuil* est l'emblème du repos éternel.

La *batterie de deuil* exprime le regret inspiré par la perte des FF.·. qui ont quitté l'orient de la vie.

Et la *batterie* ordinaire *de maître* exprime la ferme confiance des francs-maçons en l'immortalité de l'âme.

La *marche* du maître indique qu'il est en état de surmonter tous les obstacles; et qu'il passe sans crainte de la vie de ce monde à la vie éternelle.

Le *tablier* et le *cordon* de couleur bleu céleste, qui décorent le maître, annoncent que la possession du ciel, c'est-à-

dire de la béatitude éternelle, lui est réservée, s'il travaille dignement à la construction du temple moral dont son tablier lui retrace l'image, c'est-à-dire s'il pratique fidèlement les vertus enseignées par la franc-maçonnerie symbolique.

Pourquoi dit-on que *le maître est âgé de sept ans et plus ?*

Pour indiquer qu'il connaît la valeur allégorique des nombres maçonniques, non-seulement jusques et compris le nombre sept, spécialement consacré au grade de maître, mais encore au delà.

En effet, le maître, étant parvenu au sommet de la franc-maçonnerie symbolique, doit posséder en son entier la science allégorique des nombres compris dans cette maçonnerie; et, comme nous l'avons vu, cette science embrasse tous les nombres primitifs, c'est-à-dire composés d'un seul chiffre depuis un jusques et compris neuf.

Or, non-seulement le maître a appris à connaître la majeure partie de ces nombres dans les deux grades d'apprenti et de compagnon, mais il les trouve tous réunis dans le grade de maître.

Ainsi, l'*unité,* si chère aux francs-maçons, comme symbole d'ordre et d'harmonie, est représentée dans ce grade par la lumière unique qui éclaire le hikal.

La *dualité,* comme emblème d'union, se retrouve dans les deux parties qui composent la chambre du milieu, aussi inséparables l'une de l'autre que la terre et le ciel, que la mort et l'immortalité.

Tandis que la *trinité* du mal est représentée par les trois compagnons parjures, qui frappent Hiram de trois coups, aux trois portes du midi, du nord et de l'orient; la trinité du bien se trouve symbolisée par la triple acclamation du grade, par les trois recherches successives qui amènent la découverte du tombeau d'Hiram, large de trois pieds, et

surmonté d'un triangle, et par les trois signes de sa résurrection.

Le *quaternaire*, comme emblème de la science maçonnique, appartient surtout au grade de maître, qui la complète.

Ce nombre rappelle que les quatres bases de cette science sont : *silence*, *profondeur*, *intelligence*, *vérité*.

Le *quinaire*, comme image de la nature et particulièrement de l'humanité, est représenté dans ce grade par les cinq pieds de profondeur du tombeau d'Hiram et par les cinq voyages qui s'exécutent autour de ce tombeau.

Ce nombre nous apprend qu'au fond du tombeau d'Hiram est cachée une vérité profonde, qui complète les enseignements résultant des deux grades précédents; c'est-à-dire qu'aux quatre âges de la vie humaine il faut en ajouter un cinquième, celui de la vie éternelle.

Le *senaire*, indiquant un lien entre la terre et le ciel, se retrouve dans les trois auteurs de la mort d'Hiram, réunis aux trois signes de sa résurrection, c'est-à-dire la vapeur qui s'exale de son tombeau, la branche d'acacia qui s'en échappe, et le brillant delta qui la couronne.

Le *septenaire*, considéré comme type de la perfection, est représenté dans ce grade par les sept marches du temple, et notamment par les sept pieds de longueur du tombeau d'Hiram, parce que les hauts enseignements qui émanent de ce tombeau sont destinés à parfaire la franc-maçonnerie symbolique, et à donner à ses adeptes toute la perfection morale dont ils sont susceptibles.

L'*octaire*, unissant le monde et son Divin auteur, se retrouve dans les cinq pieds de profondeur du tombeau d'Hiram, réunis aux trois côtés du triangle placé à son sommet.

Enfin, le *novaire*, comme symbole de reproduction constante et d'immortalité, est représenté dans ce grade par la consécration et la batterie, dont chacune s'opère par neuf;

comme aussi par les neuf étoiles qui éclairent le dehbir, et par les neuf maîtres qui retrouvent le corps et le bijou d'Hiram.

Ces neuf rénovateurs sont, dans le sens astronomique, les neuf mois d'hiver, de printemps et d'été, pendant lesquels le soleil, tué par les trois mois d'automne, renaît, grandit et acquiert la plénitude de sa chaleur et de sa clarté.

Au point de vue humanitaire, ces neuf sauveurs sont : dans le sens physique, les sept principaux préceptes de l'hygiène[1], plus la sobriété et la tempérance ; dans le sens intellectuel, les sept principales sciences libérales dont nous avons parlé[2], plus la psychologie et la théodicée, et, dans le sens moral, les sept principales vertus maçonniques que nous avons énumérées[3], plus la modération et la sagesse.

Maintenant, si nous examinons dans leur ensemble les

[1] *Aphorismes d'Hippocrate.*

1. Mangez peu en été et surtout en automne, plus au printemps, et surtout en hiver ; beaucoup pendant la croissance, et peu durant la vieillesse. (Section I, aphorismes 14, 15, 18.)
2. Rien n'est bon au delà des limites de la nature : ni le sommeil, ni la veille, ni la diète, ni l'abondance de nourriture, poussés à l'excès. (Section II, aphorismes 3, 4, 17.)
3. Il faut réparer l'affaiblissement dans un temps long ou bref, selon qu'il s'est produit avec lenteur ou célérité. (Section II, aphorisme 7.)
4. Pour rétablir les forces, les aliments liquides sont préférables aux solides; un peu de vin apaise la faim. (Section II, aphorismes 11, 21.)
5. Pendant la diète, éviter le travail. (Section II, aphorisme 16.)
6. Le mal causé par la fatigue se guérit par le repos. (Section II, aphorisme 48.)
7. Les médicaments nuisent à ceux qui se portent bien. (Section II, aphorismes, 36, 37.)

[2] C'est-à-dire : la grammaire, la rhétorique, la logique, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. (Voir p. 110, 122, 151.)

[3] C'est-à-dire : la foi, l'espérance, la charité, la vigilance, le dévouement, la tolérance et la conciliation maçonniques. (Voir p. 111, 123, 152.)

trois dimensions du tombeau d'Hiram, qui a trois pieds de largeur, cinq de profondeur et sept de longueur, nous verrons que ce tombeau représente la franc-maçonnerie symbolique toute entière, c'est-à-dire ses trois grades, caractérisés, savoir : celui d'apprenti par trois, celui de compagnon par cinq et celui de maître par sept.

Que faut-il entendre par ces mots : *Sept rendent la loge juste et parfaite?*

Si, dans le sens littéral, sept indique le nombre de FF.·. indispensable pour constituer une loge, il n'en résulte nullement qu'elle soit ainsi rendue parfaite.

Mais, dans le sens symbolique, vous vous rappellerez que sept représente la perfection en toutes choses, et particulièrement la perfection de l'humanité composée de quatre et trois, c'est-à-dire réunissant les deux natures terrestre et divine. Or, la perfection de l'homme ne peut résulter que de l'équilibre et de l'harmonie de ses facultés physiques, intellectuelles et morales.

Par suite, la franc-maçonnerie ne considère une loge comme juste que lorsque les facultés de tous ses membres se trouvent dans un juste équilibre; et elle ne la déclare parfaite qu'autant que ces facultés ont atteint un degré de perfection qui établit entre tous une parfaite harmonie, signe certain de leur sagesse.

Ajoutons que le mot loge s'entend aussi de la franc-maçonnerie elle-même.

Alors, la proposition signifie que le grade de maître, symbolisé par le nombre sept, qui lui est spécialement consacré, peut seul rendre la franc-maçonnerie juste et parfaite, parce qu'il complète les instructions qu'elle adresse à ses adeptes, pour assurer leur félicité dans ce monde et dans l'autre.

A présent, nous sommes en état de comprendre, dans son

ensemble, la formule suivante, placée dans l'instruction de compagnon, mais qui ne trouve son complément que dans le grade de maître.

A la demande : *Que faut-il pour qu'une loge soit juste et parfaite?* le compagnon répond : *Trois la gouvernent, cinq la composent, et sept la rendent juste et parfaite.*

Déjà nous avons expliqué séparément les trois différentes parties de cette réponse sous chacun des trois grades auquel elle nous a paru plus particulièrement appartenir ; dès lors, il ne nous reste plus qu'à réunir ces explications partielles, pour obtenir une interprétation complète.

En effet, nous avons vu que, dans le langage symbolique, le nombre trois représente particulièrement Dieu, l'intelligence, la vertu, et est spécialement consacré au grade d'apprenti ; que le nombre cinq figure particulièrement la nature, le monde, l'humanité, et est spécialement consacré au grade de compagnon, et que le nombre sept symbolise particulièrement la perfection de l'humanité, et est spécialement consacré au grade de maître.

Par suite, les trois propositions qui composent cette triple réponse, présentent les significations suivantes :

Première proposition. — La loge, ou la franc-maçonnerie, est gouvernée par trois, c'est-à-dire par Dieu, son créateur et son maître ; par l'intelligence, son guide et son flambeau, et par la vertu, objet de son ardent amour et but de ses constants efforts. Ou bien encore, elle est gouvernée par les principes généraux de la morale universelle, exposés dans le grade d'apprenti.

Deuxième proposition. — La loge, ou la franc-maçonnerie, se compose de cinq, c'est-à-dire de la nature, unique objet de son étude et limite de sa science ; du monde, sur lequel elle répand chaque jour la douce lumière de sa philosophie, et de l'humanité, qu'elle embrasse tout entière

dans un même sentiment de charité fraternelle. Ou bien encore, elle se compose essentiellement de la mise en action de la morale universelle, opérée par le grade de compagnon.

Troisième proposition. — La loge, ou la franc-maçonnerie, n'est juste et parfaite que par sept, c'est-à-dire par le perfectionnement des facultés physiques, intellectuelles et morales de ses adeptes, qui donne pour produit la sagesse. Ou bien encore, elle n'est juste et parfaite que par l'immortalité, qui forme le digne couronnement d'une existence vertueuse, et est spécialement représentée dans le grade de maître.

Enfin, la franc-maçonnerie, par les trois grades symboliques, représentant la naissance, la vie et la mort physiques, intellectuelles et morales de l'homme, se rapproche, autant que possible, du G.·. A.·. de l'Un.·., son maître, son fondateur et son modèle; car elle rappelle à la fois ses trois principaux modes d'action sur le monde : *création, conservation, destruction;* les trois principaux attributs de sa souveraineté : *puissance, justice, bonté;* et les trois caractères essentiels de sa perfection : *sagesse, force, beauté.*

En effet, le grade d'apprenti opère la *création* d'un nouveau monde moral, par la révélation des principes maçonniques ; le grade de compagnon pourvoit à la *conservation* de ce monde nouveau, par l'application de ces principes à la vie réelle ; et le grade de maître ne sépare jamais la *destruction* matérielle de l'immortalité spirituelle. La franc-maçonnerie manifeste ainsi sa *puissance* dans le premier grade, sa *justice* dans le second, et sa *bonté* dans le troisième. Elle prouve par le premier sa *sagesse,* par le second sa *force,* et par le troisième sa *beauté.*

CHAPITRE IV.

FÊTES D'ORDRE ET BANQUETS MAÇONNIQUES.

(12e et dernière Séance.)

MM.·. FF.·.,

Pour compléter le cours actuel de franc-maçonnerie symbolique conformément aux cahiers du G.·. O.·. de France, il ne nous reste plus qu'à vous entretenir des deux fêtes semestrielles de notre ordre, et des banquets par lesquels elles se terminent.

SECTION I. — *Fêtes d'ordre semestrielles.*

Nous venons, tous les six mois, dans le temple, célébrer les deux fêtes de notre ordre, anciennement connues sous les noms de Saint-Jean d'été et Saint-Jean d'hiver, et plus récemment appelées fêtes solsticiales.

Pour comprendre et justifier ces différentes dénominations, il importe de rechercher l'origine de ces deux fêtes, et le véritable but de leur institution.

Nous avons déjà vu, dans l'instruction d'apprenti, que, d'après un récit prétendu historique, le nom de Saint-Jean avait été donné à toutes les loges maçonniques du temps des croisades, à une époque où les francs-maçons s'unirent aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Le même récit ajoute que les francs-maçons, s'étant alors placés sous la protection de saint Jean, et lui ayant dédié leurs loges, adoptèrent, pour fêtes de leur ordre la Saint-Jean d'été et celle d'hiver.

Ainsi, suivant cette version, la dénomination de Saint-Jean aurait été le gage de l'union établie alors entre la franc-maçonnerie et le christianisme primitif, qui, sous bien des rapports, présentent de frappantes analogies.

Certes, MM.·. FF.·., si la franc-maçonnerie avait besoin de patrons, elle ne pourrait en choisir de plus dignes que Saint-Jean-Baptiste et Saint-Jean l'évangéliste, le premier précurseur et annonciateur, le second apôtre fervent et disciple chéri du Christ, qui tous deux offrirent, pendant leur existence, le précepte et l'exemple de la plus pure charité. « Mes enfants, disait saint Jean l'évangéliste aux premiers chrétiens, aimez-vous les uns les autres, c'est là tout ce que la loi commande ; » et c'est aussi, MM.·. FF.·., tout ce que commande la franc-maçonnerie.

Mais, quelle que soit, d'ailleurs, notre admiration pour les vertus de ces deux sages, devons-nous croire que la franc-maçonnerie ait voulu se placer sous leur sainte invocation ; et qu'elle nous appelle, tous les six mois, dans le temple pour célébrer religieusement leurs fêtes? Non, MM.·. FF.·., car les deux saints Jean furent hommes, et les francs-maçons ont réservé exclusivement leur culte pour Dieu seul. Indépendante de toutes les religions, la franc-maçonnerie ne peut en adopter aucune en particulier, car ce serait donner l'exclusion aux autres. D'ailleurs, ses fêtes et ses cérémonies sont presque aussi anciennes que le monde ; elles ont donc devancé l'existence de ceux qui paraissent lui avoir été assignés pour patrons.

Ces réflexions, MM.·. FF.·., suffiront, j'espère, pour vous convaincre que le nom de Saint-Jean n'est ici qu'une allégorie, et qu'il faut chercher ailleurs que dans la vie des deux saints ainsi nommés l'origine de nos deux fêtes d'ordre.

A cet égard, vous vous rappelez, sans doute, la ressemblance étymologique, déjà signalée dans l'instruction d'ap-

prenti, du mot *Jean* avec Janus, qui tous deux ont pour racine l'hébreu *Jan,* jour.

Janus, nom sous lequel les Romains adoraient le soleil, a donné naissance aux mots latins *janua,* porte, ouverture par laquelle le jour pénètre, commencement ; et *januarius,* janvier, mois par lequel l'année commence.

Janus, signifiant le soleil, était surnommé *janitor,* portier, parce qu'il ouvrait les portes du jour et celle de l'année. On l'appellait l'âme du monde, le père du ciel, et il était représenté avec un sceptre. Le plus souvent il avait deux visages, dont l'un regardait le passé et l'autre l'avenir, et quelquefois il en avait quatre, figurant les quatre points cardinaux, les quatre éléments, les quatre saisons. On le représentait aussi avec sept têtes, pour indiquer les sept planètes. A ses pieds étaient douze autels, figurant les douze mois de l'année. Il portait deux clefs, destinées, l'une à ouvrir l'année, et l'autre à la fermer. Enfin, il tenait dans la main droite le chiffre 300, et dans la gauche le chiffre 65, pour marquer le nombre total des jours pendant lesquels s'opère la révolution annuelle du soleil.

De ces rapprochements il est permis de conclure que, dans un temps où le catholicisme était à la fois religion dominante et dominatrice, les adorateurs du soleil auront caché le nom de leur Dieu sous celui d'un saint, pour célébrer plus librement ses fêtes. Et, en effet, les fêtes de Janus, ou du soleil, correspondaient exactement aux deux fêtes de Saint-Jean ; et la plus importante était, comme la principale fête de notre ordre, celle célébrée en hiver.

Mais ce qui doit surtout fixer notre attention, ce sont les époques précises de l'année auxquelles se célèbrent nos deux fêtes d'ordre. Vous savez tous que c'est au solstice d'été et au solstice d'hiver, c'est-à-dire lorsque le soleil, cette image visible et brillante de la divinité, s'arrête un instant

dans sa course, en été pour diminuer, et en hiver pour accroître sa chaleur et sa clarté.

Au solstice d'été, le soleil, parvenu à son plus haut degré d'exaltation, possède la plénitude de sa chaleur fécondante et de sa clarté vivifiante.

Aussi, les anciens fêtaient cette première époque solsticiale par des jeux publics; et, maintenant encore, dans plusieurs pays étrangers, et même dans certaines parties de la France, on allume alors des feux de joie, appelés feux de la Saint-Jean.

Au solstice d'hiver, au contraire, le soleil, descendu à son dernier degré d'abaissement, semble mourir et s'éteindre, vaincu par les ténèbres qui affaiblissent sa chaleur, et obscurcissent sa clarté; mais, le moment même de sa mort apparente est voisin de sa renaissance ou résurrection, puisqu'il recommence aussitôt à croître, en reprenant sa course annuelle, et vient rendre à la terre la fécondité et la joie.

Aussi, à cette seconde époque solsticiale, on a vu de tout temps, sur les différents points du globe, s'élever des concerts d'allégresse et de reconnaissance, annonçant que la terre entière célébrait la fête de son régénérateur.

Non-seulement il en était ainsi dans l'ancien monde, mais, en Amérique même, les religieux péruviens, prosternés dès l'aurore, attendaient les premiers embrassements du roi de la nature, tandis que l'ima recueillait précieusement une parcelle de son feu sacré, qu'une chaste prêtresse était chargée de conserver.

Enfin, à pareil jour, les Egyptiens, nos maîtres, auxquels nous sommes redevables de la plupart de nos mystères, célébraient la grande victoire d'Osiris sur Typhon, c'est-à-dire du Dieu du jour sur le Dieu des ténèbres.

Comment donc, MM.·. FF.·., les savants et habiles fondateurs de notre ordre auraient-ils pu méconnaître de

semblables solennités ; comment, surtout, leur génie allégorique aurait-il pu négliger d'aussi grandes et aussi belles allusions? Ah ! MM.·. FF.·., vous avez tous compris que l'exaltation et la renaissance de l'astre du jour devaient être nécessairement les principales fêtes des enfants de la vraie lumière.

Maintenant que nous connaissons l'origine de nos deux fêtes d'ordre, nous pouvons, avec juste raison, les désigner sous la dénomination moderne de fêtes solsticiales, et nous pénétrerons facilement le but de leur institution, qui est à la fois religieux et philosophique.

Sous le rapport religieux, nous venons offrir au G.·. A.·. de l'Un.·. de solennelles actions de grâces ; au solstice d'été, à cause des nombreux bienfaits qu'il vient de répandre sur la terre, par la clarté brillante et la chaleur féconde du soleil ; et au solstice d'hiver, parce qu'il consent à rouvrir pour nous la carrière solaire, en relançant de sa main puissante dans le monde cet astre bienfaisant qui nous éclaire et nous vivifie.

Sous le rapport philosophique, nous célébrons aux deux époques solsticiales, sous le brillant emblème du soleil, la franc-maçonnerie, cet autre astre du monde qui, en éclairant ses adeptes des lumières de la vérité, dissipe devant eux les ténèbres amoncelées par l'ignorance, l'hypocrisie et l'ambition ; et, en échauffant leurs cœurs du feu sacré de la charité, crée pour eux une nouvelle existence, où leur raison épurée va puiser le bonheur.

SECTION II. — *Banquets maçonniques.*

Les banquets maçonniques n'ont pas été institués, comme le supposent à tort plusieurs profanes, pour favoriser la gas-

tronomie ; la frugalité des repas et la sobriété des convives répondent victorieusement à un pareil reproche. Mais ils ont d'abord pour objet de resserrer plus étroitement les liens d'amitié qui unissent tous les membres de la grande famille maçonnique.

En effet, à table il s'établit naturellement entre les convives une liberté plus grande que dans toutes les autres relations sociales ; la parole appartenant de droit à tous, chacun communique ses idées de proche en proche, et l'on parvient ainsi, en peu d'instants, à se connaître et à s'apprécier beaucoup mieux qu'on n'aurait pu le faire dans toute autre circonstance. Autant la sagesse réprouve les funestes abus qui naissent de l'intempérance, autant elle favorise les plaisirs modérés qui adoucissent les amertumes de la vie par les doux épanchements de l'amitié.

Aussi, dans tous les temps, les repas ont été considérés, avec raison, comme un des plus puissants moyens de cimenter et d'entretenir l'union parmi les hommes ; et les plus graves législateurs, tels que Minos, Lycurgue et Platon, en ont prescrit l'usage à leurs concitoyens.

Ce n'est pas tout : dans les initiations anciennes, les repas présentaient un caractère religieux, car ils complétaient les différentes fêtes religieuses instituées en l'honneur des sept planètes, composant à elles seules tout le système planétaire alors connu. Le but apparent de ces festins était d'honorer les sept divinités planétaires livrées à l'adoration du vulgaire ; mais le but réel, révélé aux seuls initiés, était d'adorer le Dieu unique, régulateur suprême des différents corps célestes, comme des destinées humaines.

Voilà pourquoi les Egyptiens et les Grecs établirent leurs banquets sacrés ; les Romains, leurs lectisternes ; les Juifs, leurs repas religieux prescrits par Moïse ; les premiers chrétiens, leurs agapes, ou repas d'amour et de charité ;

et les francs-maçons enfin, les banquets maçonniques.

En Egypte, les banquets offraient un tel caractère de gravité, qu'on faisait paraître un squelette au milieu du festin ; et le porteur de cette figure disait à chaque convive : « Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après votre mort, buvez maintenant et vous divertissez[1]; » c'est-à-dire usez bien de la vie, mais n'oubliez pas que vous devez la quitter[2].

Si le temps, qui modifie toutes choses, a apporté quelques modifications dans les formes de ces repas, les bases principales sont demeurées les mêmes, et toujours la même pensée religieuse préside à ces solennités.

Ainsi, le banquet maçonnique s'ouvre par une invocation au G.·. A.·. de l'Un.·., dont il est loisible aux présidents d'at.·. et aux or.·. de varier la formule, mais dont le sens reste invariable, et peut se résumer en ces termes :

« Souverain A.·. de l'Un.·., daignez bénir la nourriture que nous allons prendre, et jeter un regard favorable sur cette asssemblée, dont tous les membres, dans quelque religion qu'ils soient nés, réunissent ici leurs vœux et leurs hommages pour vous offrir en commun l'expression sincère de leurs sentiments d'amour, de respect et de reconnaissance; veuillez entretenir, étendre et fortifier les liens d'amitié qui unissent tous les membres de la grande famille maçonnique, et les préserver à jamais des erreurs et des maux qu'engendrent le fanatisme et la superstition. »

Après cette invocation, les travaux maçonniques sont momentanément suspendus, pour se livrer aux plaisirs de la mastication ; et ces plaisirs eux-mêmes sont distribués de manière à nous faire mieux apprécier les bienfaits du Créa-

[1] *Voyages d'Anténor*, t. II, p. 207.
[2] *Crata repoa*, p. 50, note R.

teur, en plaçant sous nos yeux le tableau allégorique de ses œuvres principales.

Ainsi, les instruments culinaires qui couvrent la table, les fleurs qui la décorent et les mets dont elle est chargée représentent les trois règnes de la nature, minéral, végétal et animal.

La disposition de la loge de table nous offre l'image du ciel et des principales phases solaires. Ainsi le Vén.·., représentant le soleil, occupe, au banquet solsticial d'été, le point le plus élevé, et, au banquet solsticial d'hiver, le point le plus bas; parce qu'à la première époque le soleil est parvenu à sa plus grande exaltation, tandis qu'à la seconde il est arrivé à son dernier degré d'abaissement. Les surveillants, placés sur la ligne équatoriale, marquent les deux points équinoxiaux, qui surveillent, pour ainsi dire, l'année qui finit et celle qui commence; et les autres officiers dignitaires sont répartis sur des points correspondant à différents signes du zodiaque.

Enfin, les santés mêmes, qui se mêlent agréablement au banquet et le terminent, malgré les différentes altérations qu'elles ont subies, conservent encore aujourd'hui leur but essentiellement religieux, celui d'honorer le Créateur, allégoriquement représenté par les sept planètes.

En effet, dans les repas anciens, sept libations étaient offertes aux sept planètes divinisées, et, quoique le christianisme ait fait perdre à ces planètes leur prétendue divinité, il n'a point aboli l'usage de leur adresser sept santés; il a seulement manifesté pour tous cette pensée, révélée jadis aux seuls initiés, que ces santés ont pour objet d'honorer, non pas les planètes elles-mêmes, mais bien leur divin auteur, le G.·. A.·. de l'Univers.

Voilà pourquoi le G.·. O.·. de France a établi, dès l'ori-

gine même de sa fondation, sept santés d'obligation, destinées à rappeler les sept libations antiques.

Depuis quelques années seulement le nombre de ces santés a été réduit à cinq, afin de simplifier les travaux, mais au risque de nous faire perdre de vue l'origine et le but de leur institution.

Pour retrouver dans les cinq santés actuelles les traces des libations antiques, il convient donc d'abord de leur restituer le nombre sept, que l'histoire maçonnique prendra soin de leur conserver.

Dans les repas anciens, la première libation était offerte au soleil, roi de la nature, centre commun autour duquel gravitent les corps célestes. Aux banquets maçonniques, la première santé est celle du chef de l'Etat, autour duquel viennent se grouper tous les intérêts sociaux, centre d'unité, de force et d'action pour le pays.

La seconde libation s'adressait à la lune, qui protége de sa douce lumière les mystères les plus secrets. La seconde santé se porte au G.·. O.·., aréopage secret de notre ordre mystérieux, et à ses principaux dignitaires.

On a souvent reproché à la franc-maçonnerie l'espèce de mystère dont elle s'environne ; mais ceux qui formulaient ce reproche n'en avaient sans doute pas mesuré la portée : ils oubliaient qu'en maintes circonstances la vérité ne peut se montrer toute nue, et que la beauté même emprunte un nouveau charme au voile mystérieux qui la couvre.

La troisième libation était dédiée à Mars, qui présidait à la fois aux conseils et aux combats. La troisième santé est offerte au Vén.·., qui possède, comme Mars, le glaive, symbole de la puissance, et préside à la fois aux délibérations de la loge et aux luttes intellectuelles et morales de la franc-maçonnerie contre l'ignorance, l'hypocrisie et l'ambition.

La quatrième libation s'offrait à Mercure, emblème par-

fait de vigilance, puisqu'il mit en défaut Argus même aux cent yeux.

L'exemple d'Argus leur apprend qu'il suffit d'un instant pour tromper leur surveillance, et qu'ils doivent veiller sans cesse pour maintenir l'ordre et la régularité dans nos travaux.

La cinquième libation était consacrée à Jupiter, principalement honoré sous le titre d'hospitalier. La cinquième santé (aujourd'hui réunie à la quatrième), est celle des FF.·. visiteurs.

L'amitié qui nous unit à nos FF.·. des autres atel.·. nous fait vivement désirer d'être favorisés de leur présence; et, lorsqu'ils veulent bien répondre à notre appel, nous obtenons le double avantage, en leur portant une santé toute fraternelle, de satisfaire le désir de notre cœur, et d'accomplir le devoir de l'hospitalité.

La sixième libation était destinée à Vénus, déesse de la génération. La sixième santé (réunie aujourd'hui à la quatrième), comprend les officiers dignitaires de la loge, et les FF.·. nouvellement initiés ou affiliés.

Le renouvellement annuel des Off.·. dign.·. offre déjà sans doute, pour chaque loge, un moyen de se régénérer, par une combinaison nouvelle des éléments qui la composent; mais les principales sources génératrices des atel.·. sont l'initiation et l'affiliation.

Enfin, MM.·. FF.·., la septième et dernière libation était offerte à Saturne, dieu des périodes et des temps, qui embrasse tout l'univers dans sa course, et mesure, d'un pas égal, les destinées de tous les mortels. La septième santé (devenue cinquième) est celle de tous les francs-maçons répandus sur la surface du globe.

Comme, dans les fêtes de Saturne, les esclaves venaient s'asseoir à la table de leurs maîtres, dans les banquets maçonniques les FF.·. servants se joignent à nous pour former

la chaîne d'union représentant le monde maçonnique tout entier ; et ils accomplissent ainsi le dernier acte d'égalité qui nous reste à autoriser, puisque notre belle France est assez heureuse pour ne compter que des hommes libres.

Malheureusement, tous les pays ne sont pas encore purgés du honteux esclavage. Espérons que la lumière maçonnique pénétrera bientôt dans ces tristes contrées où l'homme est asservi à l'homme, et qu'une liberté, sagement dispensée, répandra ses bienfaits sur les deux hémisphères.

Qu'il nous soit permis, en terminant, d'exprimer le vœu que le G.·. O.·. de France rétablisse bientôt les sept santés d'obligation, par lui originairement instituées, afin de restituer aux banquets maçonniques leur véritable caractère.

Ce rétablissement est d'autant plus nécessaire que, dans le langage symbolique, le nombre sept, vous le savez, représente la perfection, et est, à ce titre, consacré au grade de maître, comme le plus élevé de la franc-maçonnerie symbolique. Or, les banquets, formant le complément de cette maçonnerie, ne peuvent être parfaits, symboliquement parlant, qu'en élevant à sept le nombre des santés qui les terminent.

Il y a plus, les sept planètes auxquelles étaient offertes les sept libations anciennes (que les santés modernes sont destinées à rappeler), représentaient les sept jours de la semaine, qui portaient alors et conservent encore aujourd'hui leurs noms. Ainsi, les sept libations s'adressaient successivement au soleil, à la lune, à Mars, à Mercure, à Jupiter, à Vénus et à Saturne ; et les sept jours de la semaine sont dénommés et classés de la manière suivante : le dimanche, c'est-à-dire le grand jour, le jour du Seigneur ou du soleil, *dies magna*, *dies domini* des Latins, *sonntag* des Allemands, et *sunday* des Anglais ; le lundi, c'est-à-dire le jour de la lune, en latin *lunæ dies*, en allemand *montag*, et en anglais

monday; le mardi, ou le jour de Mars, *Martis dies;* le mercredi, ou le jour de Mercure, *Mercurii dies;* le jeudi, ou le jour de Jupiter, *Jovis dies;* le vendredi, ou le jour de Vénus, *Veneris dies;* et le samedi, ou le jour de Saturne, *Saturni dies.*

Eh bien, réduire le nombre des santés maçonniques à cinq, ce serait rendre la semaine maçonnique incomplète, c'est-à-dire détruire l'harmonie existant entre les jours de la semaine et les santés portées par les francs-maçons; ce serait imiter ces artistes mal inspirés qui, sous prétexte de restaurer les chefs-d'œuvre de l'antiquité, réussissent à les mutiler.

Au contraire, restituer aux santés maçonniques le même nombre et les mêmes noms qu'aux différents jours de la semaine, c'est rappeler aux francs-maçons que chaque jour ils doivent rendre hommage au G.·. A.·. de l'Un.·., et conformer à ses lois leurs pensées, leurs paroles et leurs actions.

Alors, tous comprendront que les santés d'obligation forment le digne couronnement des banquets maçonniques qui, eux-mêmes, couronnent dignement la franc-maçonnerie symbolique.

FIN DU COURS.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

POUVANT SERVIR DE

PETIT CATÉCHISME MAÇONNIQUE.

Nota. Les numéros renvoient à la page.

A.

B.

C.

D.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

U.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.



